Le Préambule des innombrables
<https://www.preambule.net/>

Anthologie de lieux communs dans les poèmes du XVI^e^ siècle et alentour disponibles sur Gallica, le site Internet de la Bibliothèque nationale de France.

Disposition des vers rapportés : 191 poèmes ou extraits.

Textes modernisés suivis des textes originaux,
établis sur les éditions disponibles sur gallica.bnf.fr

Version 191, révisée et augmentée le 05/11/26.

1540

SALEL

1) Les uns dressaient…

1548

FORCADEL

2) Feu, Femme, Mer…

1549

MARTELLI

3) Se Lisippo, et Apelle…

DU BELLAY

4) Ces cheveux d'or…

5) Fasse le ciel…

TYARD

6) J'ai tant crié…

1550

DES AUTELS

7) L'on doit marquer…

1551

DES AUTELS

8) Mon cœur, ma voix…

1552

RONSARD

9) Par un destin…

1553

DES AUTELS

10) De Jupiter…

JODELLE

11) Le flamboyant…

12) Phébus, Amour, Cypris…

MAGNY

13) Qui voudra voir…

1555

PELETIER DU MANS

14) Fortune, Amour…

15) Plus m'est promis…

16) Cette beauté…

17) Ceux qui voudront…

PASQUIER

18) Qui voudra faire…

1556

TAILLEMONT

19) D'une proportion…

20) La main (gage de foi)…

1557

BUGNYON

21) Ton chef, ton crin…

1558

DU BELLAY

22) Si fruits, raisins, et blés…

23) De fleurs, d'épis…

1559

BABINOT

24) Comme une plaie…

1560

GRÉVIN

25) L'Amour nous point…

FILLEUL

26) Le jour, l'âge, la mort…

27) Pour mon pays, pour moi…

1561

BELLEFOREST

28) Phébus, Cupidon, Mars…

29) Encor que les couleurs…

BUTTET

30) Trait, flamme, et lacs d'amour…

31) Pource qu'au mont…

1563

CHANDIEU

32) Ta Poésie, Ronsard…

RONSARD

33) Ton erreur, ta fureur…

1565

BELLEAU

34) Amour étant lassé…

35) Qu'Amour voulant forger…

1569

DU BELLAY

36) De quel torrent…

37) Un Berger, un Chevrier…

LA VILLE

38) Ni les écrits…

TAMISIER

39) De Dieu, du Ciel, des mœurs…

1571

LA BODERIE

40) Phébus, Peithon…

1572

TURIN

41) Cet œil, cet or…

1573

BAÏF

42) Trait, feu, piège d'Amour…

43) Jamais œil, bouche, poil…

ROBERT GARNIER

44) Ô Ciel ! ô Terre mère !…

JEAN DE LA TAILLE

45) Ô cœur ingrat…

1574

SAINT-GELAIS

46) Du triste cœur…

JODELLE

47) Des astres, des forêts…

48) J'aime le vert laurier…

49) Que n'ai-je mes esprits…

50) Quel heur Anchise à toi…

51) Comme un qui s'est perdu…

52) Sapphon la docte Grecque…

53) Myrrhe brûlait jadis…

54) Le dol longtemps couvé…

55) Je ne crains pas que Dieu…

56) Ne les a-t-on pu donc…

57) De quatre dons Amour…

58) Qu'Hymen, Amour, le ciel…

59) Démophoon, Céphale…

[1870]

JODELLE

60) Oncques trait, flamme ou lacs…

GOULART

61) Le ciel, nature, l'art…

62) Ô pas épars…

1575

JODELLE

63) Ton Neptun mon Binet…

BUTTET

64) Le printemps verdoyant…

JAMYN

65) L'agréable vigueur…

1576

CHANDIEU

66) Je pensais que la mort…

BRETIN

67) Avoir chaud, avoir froid…

DE BRACH

68) Je chante la chaleur…

69) Vous vent, vous nautonier…

70) Que l'homme est malheureux…

LE LOYER

71) Ta beauté, ta vertu…

72) Ma mère de moi grosse…

1577

LE SAULX

73) La chair et le péché…

1578

DU BARTAS

74) L'oiseleur, le pêcheur…

75) Le vent d'Austre qui rompt…

BOYSSIÈRES

76) Le vert, l'ardeur, le vent…

77) Amour, Mars, Apollon…

78) Le nerf, le corps, la chair…

LA GESSÉE

79) Grasinde, qui me fais…

HESTEAU

80) Ô vous grand Jupiter…

81) Ta vertu, ta bonté…

82) Comme on voit en été…

83) D'une incroyable amour…

84) Comme on voit un chevreuil…

85) Passants ne cherchez plus…

86) La Nature a donné…

MADELEINE DES ROCHES

87) Le corps, l'âme et l'esprit…

1579

PONTOUX

88) Ce gentil feu…
89) Bourgogne, France…
90) Tant puissante est l'ardeur…

LA GESSÉE

91) Adieu Paris Adieu…

LE LOYER

92) Du lustre, des appâts…
93) Damon et Clyte…

BOYSSIÈRES

94) Apollon radieux…
95) L'Allemand, l'Espagnol…
96) Au Ciel, en l'air, en l'eau…
97) Le regard, le parler…
98) La Lionne, la Chienne…

1581

MARIE DE ROMIEU

99) Le luth, César, l'Amour…
100) Des humains la beauté…

COURTIN DE CISSÉ

101) Le trésor crêpelu…
102) Que me servent ces cris…

1582

LA BODERIE

103) Quand ma mère en ses flancs…

DU MONIN

104) Neptun, Pluton, Éole…

1583

LA JESSÉE

105) Qui comme une Ariane…
106) Au bon arbre, au Rosier…
107) Le Dieu Vulcain…
108) Le tiède flair…
109) L'aveugle Archer…
110) Tu me surpris…
111) Vos beaux yeux adorés…
112) Le jeune Cerf navré…
113) Ce que l'orage fier…
114) Que n'ai-je les accords…
115) Par art, force, ire, soin…
116) D'où part ce vent ailé…
117) Pour te montrer aussi…
118) Quand ce fâcheux Héros…
119) Ah Mignonne ! ah folâtre !…
120) Je te sondais ainsi…

CATHERINE DES ROCHES

121) La Beauté, la doctrine…
122) Pithon, Diane, Minerve…
123) Les Lettres, les Vertus…
124) Les Muses, la Pithon…
125) Ausonie, Calabre…
126) Ô belle main qui l'arc…

BLANCHON

127) J'aime plus que mes yeux…
128) L'Amour, la Mort, le sort…
129) Si ma plume pouvait…

SPIFAME

130) Mon cœur on te connaît…
131) J'aime du beau laurier…

1584

ROUSPEAU

132) De Samson, de David…
133) Samson fort, David saint…
134) Le veuil, savoir, pouvoir…
135) De l'Hiver, du Printemps…
136) L'impudique Vénus…

DU CHESNE

137) Ô Lèthe sommeilleux…

1585

BIRAGUE

138) Toujours, toujours, hélas…

DU MONIN

139) De Jupin, Mars, Phébus…
140) Le ruisseau chamarrant…

LE GAYGNARD

141) Ma Plume maintes fois…
142) Comme en un beau Parterre…
143) D'un destin ordonné…
144) En toutes piété…

1586

FONDIMARE

145) Le Gras meurt, qui vivant…

COURANT

146) Partout, ici, là-haut…

1587

TAMISIER

147) Le Libertin…
148) De fer, de feu, de sang…
149) Tout cela que le Ciel…

TRELLON

150) De la bouche, des yeux…

1588

SPONDE

151) Je sais bien, mon Esprit…
152) Tout s'enfle contre moi…

1589

TAMISIER

153) En bœuf, cygne, satyre…

DESAURS

154) Le poil, l'œil, le devis…

1594

PONTAYMERI

155) Qui a vu quelquefois…

156) Où sont vos yeux confus ?…

1595

LOUVENCOURT

157) Les traits, le feu, les nœuds…

158) L'air parfumé…

159) Depuis le temps qu'Amour…

160) Baisers doux, et mignards…

1597

LASPHRISE

161) Ton poil, ton œil, ta main…

162) Mon La Fuie, à ce coup…

163) Heureux qui est muet…

164) Estrées ne requiert…

165) Phèbe, Cypris, Pithon…

166) Non sans cause, Beauvais…

1598

ALCANON

167) Le torrent, le vent, et la flamme…

1600

SAINTE-MARTHE

168) De Nature, du Ciel…

1600

VERMEIL

169) Belle, je sers vos yeux…

1601

VATEL

170) Qu'ores de mes beaux ans…

171) Si l'on voit chanceler…

1601

MAGE DE FIEFMELIN

172) L'Amant, mondain, charnel…

173) La chair, le monde, Adam…

174) Comme l'Éclair du Nord…

1602

MIREMONT

175) Non ce n'est point amour…

1603

ANGOT

176) Qui pourrait voir au ciel…

1605

A. DE MARQUETS

177) Si on prise beaucoup…

1609

GAMON

178) C'est un Esprit vivant…

179) Lumière espoir de l'âme…

180) La plus blanche blancheur…

181) Sans elle oncques n'eût fait…

1616

D'AUBIGNÉ

182) La flûte qui joua…

1620

CERTON

183) Muse, conseil…

184) Satan, la mort, l'enfer…

185) Lorsque ma mère…

1626

GOURNAY

186) Lorsqu'en son flanc pesant…

1628

MARBEUF

187) La propreté…

[1874]

D'AUBIGNÉ

188) À ce bois, ces prés et cet antre…

189) Piéça ton naturel…

190) Veillants, aigus, subtils…

191) Du plus subtil du feu…

1540

SALEL, Hugues, *Les Œuvres*, Paris, Étienne Roffet, 1540, « Chasse royale », f° 4v° [2 vers rapportés sur 10 : vers 4 et 5].
<https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k1521176q/f14>

Texte modernisé

[…]
Les uns dressaient requêtes et prières
À Jupiter, en diverses manières
Pour être craints, aimés, et soutenus,
Autres servaient Juno, Pallas, Vénus,
Pour avoir biens, sagesse, et tout plaisir,
J'entends plaisir, que l'honneur veut choisir
Pour son ébat, Mais le tout débattu
La plus grand part honorait la Vertu,
Considérant qu'au bas Monde où nous sommes
La vertu rend, pareils aux dieux les hommes.
[…]

Texte original

[…]
Les vngs dressoient requestes & prieres
A Iuppiter, en diuerses manieres
Pour estre craintz, aymez, & soustenuz,
Autres seruoient Iuno, Pallas, Venus,
Pour auoir biens, sagesse, & tout plaisir,
Ientendz plaisir, que l'honneur veult choisir
Pour son esbat, Mais le tout debatu
La plusgrand part honnoroit la Vertu,
Considerant qu'aubas Monde ou nous sommes
La vertu rend, pareilz aux Dieux les hommes.
[…]

_↑_

1548

FORCADEL, Étienne, *Le Chant des Sirènes*, Paris, Gilles Corrozet, 1548, f° 29v° [5 vers rapportés : 1, 3-4, 7, 10].
<https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k70470p/f61>

Texte modernisé

Feu, Femme, Mer, sont trois choses sur terre,
Dont l'homme prend mainte prospérité.
Chaleur, trésor, déduit, en peut acquerre,
Contre le froid, souci, et pauvreté.
Mais quand advient, que le mal révolté,
Prend contremont de sa roue la voie,
Femme déçoit, feu ard, et la mer noie :
De peu de bien mal infini redonde :
Donc, vu l'ennui, qui surmonte la joie,
Feu, Femme, Mer, sont le pire du monde.

Texte original

Feu, Femme, Mer, sont trois choses sur terre,
Dont l'homme prend mainte prosperité.
Chaleur, thresor, deduict, en peult acquerre,
Contre le froid, soucy, & poureté.
Mais quand aduient, que le mal reuolté,
Prend contremont de sa roue la voye,
Femme deçoit, feu ard, & la mer noye:
De peu de bien mal infiny redonde:
Donc, veu l'ennuy, qui surmonte la ioye,
Feu, Femme, Mer, sont le pire du monde.

_↑_

1549

MARTELLI, Vincenzo, in *Rime diuerse di molti eccellentiss. auttori nouuamente raccolte*, *Libro primo con nuoua additione ristampato*, Venise, Gabriel Giolito, 1549, p. 20 [3 vers rapportés : 1, 2, 9 ; *topos* des trois artistes].
<https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k58180p/f21>

Texte original

SE L*isippo , & A*pelle , *e'l grande* Homero
C*ol martel , co i colori , e con l'inchiostro*
R*endesse il ciel benigno al secol nostro*
P*er aguagliar con le sembianze il vero*
P *otrian con l'arte , & col giudicio intero*
A*dombrar forse il bel , ch'a sensi è mostro :*
M*a l'altra parte no del valor vostro ;*
C*he non si puo scolpir pur col pensiero.*
D *unque i marmi , i color , le pure carte*
N*on cerchin far del ver si bassa sede ;*
S*e la bellezza è in voi la monor parte .*
E *t voi con l'honorato , & destro piede*
S*eguite il bel sentier , ch'arriva in parte ,*
C*he vieta à morte le piu ricche prede .*

_↑_

1549

DU BELLAY, Joachim, *L'Olive*, Paris, Arnoul L'Angelier, 1549, *Cinquante Sonnets à la louange de l'Olive*, X, f° A5v° [6 vers rapportés : 7-11, 14 ; *topos* des armes de l'Amour].
<https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/btv1b86095195/f10>

Texte modernisé

Ces cheveux d'or sont les liens Madame,
Dont fut premier ma liberté surprise,
Amour la flamme autour du cœur éprise,
Ces yeux le trait, qui me transperce l'âme.
Forts sont les nœuds, âpre, et vive la flamme,
Le coup, de main à tirer bien apprise,
Et toutefois j'aime, j'adore, et prise
Ce qui m'étreint, qui me brûle, et entame.
Pour briser donc, pour éteindre, et guérir
Ce dur lien, cette ardeur, cette plaie,
Je ne quiers fer, liqueur, ni médecine,
L'heur, et plaisir, que ce m'est de périr
De telle main, ne permet que j'essaie
Glaive tranchant, ni froideur, ni racine.

Texte original

Ces cheueux d'or sont les liens Madame,
Dont fut premier ma liberté surprise,
Amour la flamme autour du coeur eprise,
Ces yeux le traict, qui me transperse l'ame.
Fors sont les neudz, apre, & viue la flamme
Le coup, de main à tyrer bien apprise,
Et toutesfois i'ayme, i'adore, & prise
Ce qui m'etraint, qui me brusle, & entame.
Pour briser donq', pour eteindre, & guerir
Ce dur lien, ceste ardeur, ceste playe,
Ie ne quier fer, liqueur' ny medecine,
L'heur, & plaisir, que ce m'est de perir
De telle main, ne permect que i'essaye
Glayue trenchant, ny froydeur, ny racine.

_↑_

1549

DU BELLAY, Joachim, *L'Olive*, Paris, Arnoul L'Angelier, 1549, *Cinquante Sonnets à la louange de l'Olive*, XIX, f° A7v° [9 vers rapportés : 2, 4-5, 8, 10-12, 14 ; *topos* des trois artistes].
<https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/btv1b86095195/f14>

Texte modernisé

Fasse le Ciel (quand il voudra) revivre
Lysippe, Apelle, Homère, qui le prix
Ont emporté sur tous humains Esprits
En la Statue, au Tableau, et au Livre.
Pour engraver, tirer, décrire, en Cuivre,
Peinture, et Vers ce, qu'en vous est compris,
Si ne pourront leur Ouvrage entrepris,
Ciseau, Pinceau, ou la Plume bien suivre.
Voilà pourquoi ne faut, que je souhaite
De l'Engraveur, du Peintre, ou du Poète
Marteau, Couleur, ni Encre, ô ma Déesse !
L'Art peut errer, la Main faut, l'Œil s'écarte.
De vos Beautés mon cœur soit donc sans cesse
Le Marbre seul, et la Table, et la Carte.

Texte original

Face le Ciel (*quand il uouldra*) *reuiure*
Lisippe, Apelle, Homere, qui le pris
Ont emporté sur tous humains Espris
En la Statue, au Tableau, & au Liure.
Pour engrauer, tyrer, decrire, en Cuyure,
Peinture, & Vers ce, qu'en uous est compris,
Si ne pouront leur Ouuraige entrepris,
Cyzeau, Pinceau, ou la Plume bien suyure.
Voyla pourquoy ne fault, que je souhete
De l'Engraueur, du Peintre, ou du Poëte
Marteau, Couleur, ny Encre, ô ma Déesse!
L'Art peut errer, la Main fault, l'Oeil s'ecarte.
De uotz Beautez mon cœur soit doncq' sans cesse
Le Marbre seul, & la Table, & la Charte.

_↑_

1549

TYARD, Pontus de, *Erreurs amoureuses*, Lyon, Jean de Tournes, 1549, pp. 72-73 [2 vers rapportés : 12, 14].
<https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k79319t/f74>

Texte modernisé

J'ai tant crié, ô douce Mort, renverse
Avec ce corps mon gref tourment sous terre,
Que je me sens presque finir la guerre
De l'espérance à mon désir diverse.
Vois, dame, vois, que les pleurs que je verse,
Et les soupirs ardents, que je desserre
Hors de mon cœur, et le trait qui m'enferre,
Veulent finir si dure controverse.
Mes pleurs ont jà tant d'humeur attiré,
Et mes soupirs tant d'ardeur respiré,
Et tant de sang ce trait m'a fait répandre,
Que sans humeur, chaleur, ou sang encore,
Ce peu d'esprit, qui m'est resté t'adore
En ce corps sec, froid, pâle, et presque en cendre.

Texte original

I'ay tant crié, ô doulce Mort, renuerse
Auec ce corps mon grief torment souz terre,
Que ie me sens presque finir la guerre
De l'esperance à mon desir diuerse.
Voy, dame, voy, que les pleurs que ie verse,
Et les souspirs ardens, que ie desserre
Hors de mon cœur, et le traict qui m'enferre,
Veullent finir si dure controuerse.
Mes pleurs ont ia tant d'humeur attiré,
Et mes souspirs tant d'ardeur respiré,
Et tant de sang ce traict m'ha fait respandre,
Que sans humeur, chaleur, ou sang encore,
Ce peu d'esprit, qui m'est resté t'adore
En ce corps sec, froid pasle, et presque en cendre.

_↑_

1550

DES AUTELS, Guillaume, *Repos de plus grand travail*, Lyon, Jean de Tournes et Guillaume Gazeau, 1550, *Épigrammes*, pp. 18-19 [3 vers rapportés : 6-7, 10].
<https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k15272172/f18>

Texte modernisé

De trois cousines nées en un an :
À mademoiselle Émonde Faisant, leur grand-mère.

L'on doit marquer de la plus blanche pierre
L'heureuse année, entre toutes années,
Quand de tes trois filles dessus la terre
Trois femmes sont, par l'heur des Destinées,
(Femmes non pas, mais bien Déesses) nées,
Jeanne je dis, Marguerite, et Denise.
Grâce, en ces trois, biens et vertu je prise.
Ô leur grand-mère heureuse ! quel soulas
Que de ta race ici ton œil avise
Vénus, Juno, et la sage Pallas ?

Texte original

De trois cousines nees en vn an:
A madamoiselle Emonde Faisant, leur grand mere.

Lon doit marquer de la plus blanche pierre
L'heureuse annee, entre toutes annees,
Quand de tes trois filles dessus la terre
Trois femmes sont, par l'heur des Destinees,
(*Femmes non pas, mais bien Deesses*) *nees,*
Iane ie dy, Marguerite, & Denyse.
Grace, en ces trois, biens & vertu ie prise.
O leur grand mere heureuse! quel soulas
Que de ta race icy ton œil auise
Venus, Iuno, & la sage Pallas?

_↑_

1551

DES AUTELS, Guillaume, *Répliques… avec la suite du Repos*, Lyon, Jean de Tournes et Guillaume Gazeau, 1551, *La Suite du Repos*, pp. 105-106 [4 vers rapportés : 1-2, 9, 12]. <https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k70052n/f105>

Texte modernisé

De son heureuse infélicité, et triste liesse.

Mon cœur, ma voix, ma main, et mes deux yeux
Par pensement, par chants, par écriture,
Et par cent fois répétée lecture
Prennent ébat tristement gracieux :
Le cœur heureux ne pourrait avoir mieux
Que sur son aile Amour par grande cure
Porte au plus beau que fit oncques Nature
En le logeant plus dignement qu'aux Cieux.
Mais cette voix, cette main, cette vue,
Pour ne se faire ouïr, pour ne toucher,
Et pour ne voir la chose d'esprit vue,
Plaintes, écrits, et pleurs me font lâcher,
Tant que le cœur à pitié incité
Triste devient en sa félicité.

Texte original

De son heureuse infelicité, & triste liesse.

Mon cœur, ma voix, ma main, & mes deux yeux
Par pensement, par chants, par escriture,
Et par cent fois repetee lecture
Prennent esbat tristement gracieux:
Le cœur heureux ne pourroit auoir mieux
Que sus son aile Amour par grande cure
Porte au plus beau que fit onques Nature
En le logeant plus dignement qu'es Cieux.
Mais ceste voix, ceste main, ceste veüe,
Pour ne se faire ouir, pour ne toucher,
Et pour ne voir la chose d'esprit veüe,
Plaintes, escrits, & pleurs me font lascher,
Tant que le cœur à pitie incité
Triste deuient en sa felicité.

_↑_

1552

RONSARD, Pierre de, *Les Amours*, Paris, veuve Maurice de La Porte, 1552, Sonnets, p. 13 [6 vers rapportés sur 14 ; *topos* des armes de l'Amour]
<https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k10406040/f25>

Texte modernisé

Par un destin dedans mon cœur demeure,
L'œil, et la main, et le crin délié,
Qui m'ont si fort, brûlé, serré, lié,
Qu'ars, pris, lacé, par eux faut que je meure.
Le feu, la serre, et le rets à toute heure,
Ardant, pressant, nouant mon amitié,
Occise aux pieds de ma fière moitié
Font par sa mort ma vie être meilleure.
Œil, main, et crin, qui flammez et gênez,
Et r'enlacez mon cœur que vous tenez
Au labyrint de votre crêpe voie.
Hé que ne suis-je Ovide bien-disant !
Œil tu serais un bel Astre luisant,
Main un beau lis, crin un beau rets de soie.

Texte original

Par vn destin dedans mon cuœur demeure,
L'œil, & la main, & le crin delié,
Qui m'ont si fort, bruslé, serré, lié,
Qu'ars, prins, lassé, par eulx fault que ie meure.
Le feu, la serre, & le ret à toute heure,
Ardant, pressant, nouant mon amitié,
Occise aux piedz de ma fiere moitié
Font par sa mort ma vie estre meilleure.
Oeil, main, & crin, qui flammez & gennez,
Et r'enlassez mon cuœur que vous tenez
Au labyrint de vostre crespe voye.
Hé que ne suis ie Ouide bien disant !
Oeil tu seroys vn bel Astre luisant,
Main vn beau lis, crin vn beau ret de soye.

_↑_

1553

DES AUTELS, Guillaume, *Amoureux Repos*, Lyon, Jean Temporal, 1553, sonnet XXXII, ff. B2v°-B3r° [sonnet rapporté].
<https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k8711898c/f44>

Texte modernisé

Des feux de 4 déités.

De Jupiter, Phébus, Vulcain, Cypris,
Le feu foudroie, éclaire, forge, enflamme,
Les corps, les yeux, le tranchant acier, l'âme,
Des géants, gens, princes, bénins esprits :
La terre, enfer, l'ennemi, le sot ris,
Craint, chasse, fuit, par ignorance blâme,
Foudre, clarté, le fer aigu, la flamme,
Juste, luisante, horrible, de haut prix :
J'évite, j'ai, j'abomine, j'augmente,
Ce feu divin, céleste, humain, suprême,
Par croire, voir, paix, amour véhémente :
Dévot, veillant, paisible, esprit qui aime,
Je sers, je quiers, j'entretiens, je tourmente,
Les dieux, le jour, les hommes, mon cœur même.

Texte original

Des feuz de 4. deitez.

De Iuppiter, Phebus, Vulcan, Cypris,
Le feu foudroye, eclaire, forge, en flame,
Les corps, les yeux, le tranchant acier, l'ame,
Des geans, gens, princes, benins espris:
La terre, enfer, l'ennemy, le sot ris,
Craint, chasse, fuit, par ignorance blame,
Foudre, clarté, le fer aigu, la flame,
Iuste, luysante, horrible, de hault pris:
I'euite, i'ay, i'abomine, i'augmente,
Ce feu diuin, celeste, humain, supreme,
Par croire, voir, paix, amour vehemente:
Deuot, veillant, paisible, esprit qui ayme,
Ie sers, ie quiers, i'entretiens, ie tormente,
Les dieux, le iour, les hommes, mon cœur mesme.

_↑_

1553

JODELLE, Étienne, *in* Nicolas DENISOT, *Cantiques*, Paris, veuve Maurice de La Porte, 1553, « Sonnet par Jodelle », p. 12 [9 vers rapportés : vers 1 à 8 et 14].
<https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k1521214z/f16>

Texte modernisé

LE flamboyant, l'argentin, le vermeil,
Œil de Phébus, de Phébé, de l'Aurore,
Qui en son rond brûle, pâlit, décore,
Midi, minuit, l'entrée du Soleil :
Ses feux, son teint, l'honneur de son réveil,
Voudrait cacher, brunir, et tenir ore,
Voyant le feu, qui ard, blanchit, honore,
Ton jour, ta nuit, et la fin du sommeil.
Phébus alors que plus le ciel allume,
N'est point si beau qu'on le voit par ta plume,
Phébé n'est point, ni l'Aube belle ainsi.
Ô peintre heureux ! mais plus qu'Ange ! qui ores
As bien tant pu, que même tu colores
Le Soleil mieux, la Lune, et l'Aube aussi.

Texte original

LE flamboyant, l'argentin, le vermeil,
Oeil de Phebus, de Phebé, de l'Aurore,
Qui en son rond brule, pallit, decore,
Midi, minuit, l'entrée du Soleil:
Ses feus, son teint, l'honneur de son reueil,
Vouldroit cacher, brunir, & tenir ore,
Voyant le feu, qui ard, blanchit, honnore,
Ton iour, ta nuict, & la fin du sommeil.
Phebus alors que plus le ciel alume,
N'est poinct si beau qu'on le voit par ta plume,
Phebé n'est poinct, ny l'Aube belle ainsi.
O peintre heureux! mais plus qu'Ange! qui ores
As bien tant peu, que mesme tu colores
Le Soleil mieux, la Lune, & l'Aube aussi.

_↑_

1553

JODELLE, Étienne, *in* Olivier de MAGNY, *Les Amours*, Paris, Étienne Groulleau, 1553, « Jodelle à Magny, distique mesuré », f° A5v°.
<https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k8711906g/f21>

Texte modernisé

Phébus, Amour, Cypris, veut sauver, nourrir, et orner,
Ton vers, cœur, et chef, d'ombre, de flamme, de fleurs.

Texte original

Phebus, Amour, Cypris, veult sauuer, nourrir, & orner,
Ton vers, cueur, & chef, d'ombre, de flame, de fleurs.

_↑_

1553

MAGNY, Olivier de, *Les Amours*, Paris, Étienne Groulleau, 1553, Sonnets, f° 11r° [vers rapportés : vers 9 et 10].
<https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k8711906g/f47>

Texte modernisé

Qui voudra voir ensemble apertement
Ce qui fut onc de grâce, et gentillesse,
Et de beauté, s'en vienne à ma maîtresse
La contempler, mais vienne promptement.
Voye l'or fin qui si parfaitement
Orne son chef, puis ce front qui m'adresse,
Puis cette bouche, où la plus grand' richesse,
De l'Orient est chose exactement.
Ces yeux après les flèches, rets, et flamme,
De quoi Amour blesse, prend, et enflamme,
Les cœurs, hélas, des dolents bienheureux.
Mais si pitié parmi ces saintes grâces
Il rencontrait, ô sort aventureux
Un plus grand heur je crois que tu n'embrasses.

Texte original

Qui voudra voir ensemble apertement
Ce qui fut onc de grace, & gentilesse,
Et de beauté, s'en vienne à ma maistresse
La contempler, mais vienne promptement.
Voye l'or fin qui si parfaitement
Orne son chef, puis ce front qui m'adresse,
Puis ceste bouche, ou la plus grand' richesse,
De l'Orient est chose exactement.
Ces yeux apres les fleches, retz, & flamme,
Dequoy Amour blesse, prend, & enflamme,
Les cueurs, helas, des dolens bien-heureux.
Mais si pitié parmy ces saintes graces
Il rencontroit, ò sort auantureux
Vn plus grand heur ie croy que tu n'embrasses.

_↑_

1555

PELETIER DU MANS, Jacques, *L'Amour des Amours*, Lyon, Jean de Tournes, 1555, sonnet XXVIII, p. 26 [orthographe originale imparfaitement restituée] [sonnet rapporté].
<https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k708389/f27>

Texte modernisé

Fortune, Amour et Vertu par déduit,
Désir, labeur m'ébranle, enflamme et dresse :
Et d'un hasard, aiguillon et adresse
Me tient suspens, me point et me conduit.
Le sort, le zèle et le guerdon m'induit
À une peur, une foi, une âpresse,
Voyant la feinte, accueil et allégresse,
Qui m'entretient, me convie et me suit.
Or sus, faveur, grâce, persévérance,
Faites ensemble accord prompt, franc et ferme :
Et me donnez moyen, cause, assurance
D'heur, joie, honneur : et veuillez mettre terme
À l'aspirer, languir et endurer,
Me faisant croître, être aimé et durer.

Texte original

Fortune, Amour e Vertu par deduit,
Desir, labeur m'ebranle, anflamme & dresse:
E d un hazard, agulhon e adresse
Me tient suspans, me point e me conduit.
Lę sort, lę zęlę e lę guęrdon m'induit
A vne peur, vnę foę, vnę apręssę,
Voyant la feintę, akeulh e alegręssę,
Qui m'antrętient, mę conuię e mę suit.
Or sus, faueur, gracę, pęrseuerancę,
Fętęs ansamblę acord pront, franc e fęrmę:
E mę donnèz moyen, causę, assurancę
D'eur, joęę, honneur : e veulhèz mętrę tęrmę
A l'aspirer, languir e andurer,
Mę fęsans croętrę, ętrę emè e durer.

_↑_

1555

PELETIER DU MANS, Jacques, *L'Amour des Amours*, Lyon, Jean de Tournes, 1555, sonnet XXXVI, p. 30 [orthographe originale très imparfaitement restituée] [2 vers rapportés : 11-12].
<https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k708389/f31>

Texte modernisé

Plus m'est promis, moins de profit m'en sort :
Moins je mérite, en plus haut lieu j'aspire :
J'approuve et vois le mieux, et prends le pire :
Au sûr je vise, et si me fie au sort.
Moins on m'emploie, et plus m'ingère fort :
Autrui soutiens, contre moi je conspire :
En autrui corps je me meus et respire,
Dedans le mien je suis transi et mort :
L'ennui m'endort, le repos me réveille :
J'attends la fête, et veux mourir la veille.
Amant, tu vis, tu languis et tu meurs
Par ton vouloir, ta doute et ton refus :
Souffriras-tu toujours que quatre humeurs
En tes désirs te fassent si confus ?

Texte original

Plus m'ét promis, moins de profit m'an sort:
Moins je merite, an plus haut lieu j'aspire:
J'aprouue e voè le mieus, e pràn le pire:
Au seur je vise, e si me fie au sort.
Moins on m'amploee, e plus m'ingere fort:
Autrui soutien, contre moe je conspire:
An autrui cors je me meù e respire,
Dedans le mien je suis transi e mort:
L'annui m'andort, le repos me reueilhe:
I'atàn la fete, e veù mourir la veilhe.
Amant, tu viz, tu languiz e tu meurs
Par ton vouloer, ta doute e ton refus:
Soufriras tu tousjours que quatre humeurs
An tes desirs te facet si confus?

_↑_

1555

PELETIER DU MANS, Jacques, *L'Amour des Amours*, Lyon, Jean de Tournes, 1555, sonnet XCI, p. 58 [2 vers rapportés : vers 5 et 6].
<https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k708389/f59>

Texte modernisé

Cette beauté d'éternité vêtue,
Portant d'honneur les immortels présents,
Rend à mes yeux les longs siècles présents,
Et en rondeur mes désirs perpétue :
Elle m'enflamme, incite et évertue
Le sens, le cœur, les esprits et les ans
À ces labeurs péniblement plaisants,
Dessous le joug qui à mon gré me tue.
Mon feu prend force, et croît infiniment,
Ayant trouvé son semblable aliment :
Toujours en soi s'entretient la matière,
Mon feu sans cesse a de quoi s'allumer :
Car elle étant si durable et entière,
Il s'y nourrit, sans rien en consumer.

Texte original

Cete beaute d'eternite vetue,
Portant d'honneur les immortels presans,
Rand a mes yeus les lons siecles presans,
E an rondeur mes desirs perpetue:
Elle m'anflamme, incite e euertue
Le sans, le keur, les espriz e les ans
A ces labeurs peniblemant plesans,
Dessouz le jou qui a mon gre me tue.
Mon feu prand force, e croet infinimant,
Eyant trouuè son samblable alimant:
Tousjours an soe s'antretient la matiere,
Mon feu sans cesse à de quoe s'alumer:
Car elle etant si durable e antiere,
Il s'i nourrìt, san rien an consumer.

_↑_

1555

PELETIER DU MANS, Jacques, *L'Amour des Amours*, Lyon, Jean de Tournes, 1555, sonnet XCII, p. 58 [3 vers rapportés : vers 5 à 7].
<https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k708389/f59>

Texte modernisé

Ceux qui voudront se douloir, qu'ils se deuillent :
J'ai, quant à moi, parfaite suffisance :
Je me repais de divine plaisance
Ès trois beautés qui en une m'accueillent.
L'âme, l'ouïe et la vue recueillent
L'enseignement, la Musique et l'aisance
De son esprit, de sa voix et présence :
Qu'est-il besoin que plus les hommes veuillent ?
Tout ce qui est en moi le plus insigne,
Prend ce qui est d'elle tout le plus digne :
Et raison veut que raison je me rende,
Si quelque chose encore je n'ai prise,
Ma Dame pas ne l'estime assez grande,
Pour guerdonner ce qu'en moi elle prise.

Texte original

Ceus qui voudront sę douloęr, qu'iz sę deulhęt:
I'è, quant a moę, parfętę sufisancę:
Ie me rępę de diuinę plęsancę
Es troęs beautez qui an vnę m'akeulhęt.
L'amę, l'ouię e la vuę rękeulhęt
L'anseignęmant, la Musiquę e l'ęsancę
Dę son esprit, dę sa voęs e presancę:
Qu'ęt il bęsoin quę plus les hommęs veulhęt?
Tout cę qui ęt an moę lę plus insinę,
Prand cę qui ęt d'ęllę tout le plus dinę:
E ręson veùt quę ręson ję mę randę,
Si quelquę chosę ancoręs ję n'è prisę,
Ma Damę pas nę l'estimę assez grandę,
Pour guęrdonner ce qu'an moę ęllę prisę.

_↑_

1555

PASQUIER, Étienne, *Recueil des Rimes et Proses*, Paris, Vincent Sertenas, 1555, Sonnets, ff. 22v°-23r° [2 vers rapportés : vers 9 et 10].
<https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k71976c/f45>

Texte modernisé

Qui voudra faire un ciel d'étoiles croître,
Qui du soleil augmenter la splendeur,
Et qui les dieux surmonter en grandeur,
Et l'océan encore d'eaux accroître :
Cestui aussi (présomptueux) peut-être
De ma déesse accroîtra la valeur,
Et de mes pleurs l'inestimé malheur,
Dessous lequel mon astre me fit naître.
Le ciel, le jour, les hauts dieux, n'ont en soi
Plus de flambeaux, de lueur, de puissance,
Pour gouverner cette ronde machine :
Que de beautés en ma dame je vois,
Et que dans moi d'une même balance
J'ai de douleur qui me consomme et mine.

Texte original

Qui vouldra faire vn ciel d'estoilles croistre,
Qui du soleil augmenter la splendeur,
Et qui les dieux surmonter en grandeur,
Et l'ocean encore d'eaux acroistre:
Cestuy aussi (*presumptueux*) *peut estre*
De ma deesse acroistra la valeur,
Et de mes pleurs l'inestimé malheur,
Dessous lequel mon astre me feit naistre.
Le ciel, le iour, les haults dieux, n'ont en soy
Plus de flambeaux, de lueur, de puissance,
Pour gouuerner ceste ronde machine:
Que de beautez en ma dame ie voy,
Et que dans moy d'vne mesme balance
I'ay de douleur qui me consomme & mine.

_↑_

1556

TAILLEMONT, Claude de, *La Tricarite*, Lyon, Jean Temporal, 1556, p. 44 [3 vers rapportés : 9-11 ; *topos* des trois artistes].
<https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k702824/f44>

Texte modernisé

D'une proportion en tout double égalée,
Autour du droit Profil longuettement tiré,
Et de front, en largeur, doucement retiré :
Sur la Face, en rondeur, ouverte, et relevée.
De vermeille couleur par la blanche semée
Au superficiel célestement ouvert,
Tout point, ombrage, et trait, sous le teint découvert :
Et de ce dont le Ciel peut enrichir une Âme,
Si j'avais le Ciseau, Pinceau, Plume (ou la Fame)
De Couturier, Corneill', de Scève, et leurs esprits
En sculpture, (seigneurs) en peinture, et écrits,
Je les voudrais passer au Patron de ma dame.

Texte original

D'une proporcion an tòt doble egalée,
Autòr du droet Porfil longoetemant tiré,
È de front, an largeur, doucemant retiré:
Sus la Fácȩ, an rondeur, ouuertȩ, è releuée.
De vermèg'le coleur par la blanche semée
Au superficiel celestemant óuert,
Tòt point, ombrágȩ, è tret, sòs le teint decouert:
È de ce dont le Ciel peut anrichir vn? Ame,
Si i'auoê le Sizeau, Pinceau, Plumȩ (ou la Fáme)
De Coturier, Corneill', de Sêuȩ, è leurs ȩsprits
An sculpture, (segneurs) an peinturȩ, è ecris,
Ie les voudroê passer au Patron de ma dame.

_↑_

1556

TAILLEMONT, Claude de, *La Tricarite*, Lyon, Jean Temporal, 1556, p. 56 [3 vers rapportés : 8-10].
<https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k702824/f56>

Texte modernisé

La Main (gage de foi) molle, pleine, et longuette,
Fléchissant en revers, avec peau claire, et nette,
S'étend en cinq rameaux, ou longs doigts agrêlis,
Desquels sous tendre cuir, à la jointe tirée
Chevelue transpert la racine azurée,
Comme plus, se fermant, étend sa peau de Lis.
Mais les bouts d'un vermeil sous la nacre embellis,
De Plume, aiguille, et luth, l'esprit, l'œil, et l'oreille,
Par traits, par points, et sons, font si muts de merveille,
Traçant, poignant, sonnant, qu'on change à tels délis :
Au moins cil dont Vénus son Oreille débouche,
Die, que mon esprit en est devenu Mouche.

Texte original

La Mein (gáge de foy) molle, pleinȩ, è longœtte,
Fléchissant an reuers, auec peau clérȩ, è nette,
S'etand an cinq rameaus, ou longs doês agrélis,
Desqels sòs tandre cuir, a la iointe tirée
Cheuelue transpért la racine azurée,
Come plus, se fermant, etand sa peau de Lís.
Mais les bóts d'un vermeil sós la nacrȩ ambellís,
De Plumȩ, egug'lȩ, è lȩut, l'ȩsprit, l'euil, è l'orèg'le,
Par trets, par poins, è sons, font si muts de meruèg'le,
Traçant, pognant, sonant, q'on changȩ a tels delís:
Aumoins cil dont Vénus son Oreg'le debouche,
Die, qe mon ȩsprit an èt deuenu Mouche.

_↑_

1557

BUGNYON, Philibert, *Érotasmes de Phidie et Gélasine*, Lyon, Jean Temporal, 1557, sonnet XVIII, p. 19 [2 vers rapportés : 1-2].
<https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k79094r/f21>

Texte modernisé

Ton chef, ton crin, tes sourcils et tes yeux,
Haussé, pendant, demi-ronds, flamboyants :
Ton teint vitré, tes temples côtoyants,
Ton doux visage et miroir gracieux :
Ton nez bien fait, d'odorer envieux
Cela de bon que tes yeux, clairvoyants,
Ore dessus, or' dessous dévoyant,
Leurs cauts regards, sont d'avoir curieux.
Ta bouche ronde, étroite et sandaline,
Ta majesté, ta parole divine,
Ton cœur dévot à ma religion :
Ton amitié, ton esprit, ton corps même
Fait, chastement je le dis, que je t'aime,
Entre une grand' de dames légion.

Texte original

Ton chef, ton crin, tes sourcils & tes yeus,
Haussé, pendant, demy-ronds, flamboyans:
Ton teint vitré, tes temples costoyans,
Ton dous visage & miroir gracieus:
Ton nez bien fait, d'odorer enuieus
Cela de bon que tes yeux, clers voians,
Ore dessus, or' dessouz deuoians,
Leurs cauts regards, sont d'auoir curieus.
Ta bouche ronde, étroite & sandaline,
Ta maiesté, ta parole diuine,
Ton cœur deuot à ma religion:
Ton amitié, ton esprit, ton cors méme
Fait, chastement ie le dy, que ie t'aime,
Entre vne grand' de dames legion.

_↑_

1558

DU BELLAY, Joachim, *Les Regrets*, Paris, Fédéric Morel, 1558, f° 26v° [4 vers rapportés : 1-2, 5, 7].
<https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k1520009n/f64>

Texte modernisé

S i fruits, raisins, et blés, et autres telles choses
O nt leur tronc, et leur cep, et leur semence aussi,
E t s'on voit au retour du printemps adouci
N aître de toutes parts violettes, et roses :
N i fruits, raisins, ni blés, ni fleurettes décloses
S ortiront (Viateur) du corps qui gît ici :
A ulx, oignons, et poireaux, et ce qui fleure ainsi,
A uront ici dessous leurs semences encloses.
T oi donc, qui de l'encens et du baume n'as point,
S i du grand Jules tiers quelque regret te point,
P arfume son tombeau de telle odeur choisie :
P uisque son corps, qui fut jadis égal aux Dieux,
S e soulait paître ici de tels mets précieux,
C omme au ciel Jupiter se paît de l'ambroisie.

Texte original

S *i fruicts, raisins, & bledz, & autres telles choses*
O *nt leur tronc, & leur sep, & leur semence aussi,*
E *t s'on uoit au retour du printemps addoulci*
N *aistre de toutes partz uiolettes, & roses:*
N *y fruicts, raisins, ny bledz, ny fleurettes descloses*
S *ortiront (*V*iateur) du corps qui gist icy:*
A *ulx, oignons, & porreaux, & ce qui fleure ainsi,*
A *uront icy dessous leurs semences encloses.*
T *oy donc, qui de l'encens & du basme n'as point,*
S *i du grand* I*ules tiers quelque regret te poingt,*
P arfume son tombeau de telle odeur choisie:
P *uis que son corps, qui fut iadis egal aux* D*ieux,*
S *e souloit paistre icy de telz metz precieux,*
C *omme au ciel* I*upiter se paist de l'ambrosie.*

_↑_

1558

DU BELLAY, Joachim, *Divers Jeux rustiques*, Paris, Fédéric Morel, 1558, « À Cérès, à Bacchus, et à Palès », f° 7r°v° [sonnet rapporté].
<https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k15205138/f19>

Texte modernisé

D e fleurs, d'épis, de pampre je couronne
P alès, Cérès, Bacchus : afin qu'ici
L e pré, le champ, et le terroir aussi
E n foin, en grain, en vendange foisonne .
D e chaud, de grêle, et de froid qui étonne
L ' herbe, l'épi, le cep, n'ayons souci :
A ux fleurs, aux grains, aux raisins adouci
S oit le printemps, soit l'été, soit l'automne .
L e bœuf, l'oiseau, la chèvre ne dévore
L ' herbe, le blé, ni le bourgeon encore .
F aucheurs, coupeurs, vendangeurs, louez doncques
L e pré, le champ, le vignoble Angevin :
G ranges, greniers, celliers on ne vit oncques
S i pleins de foin, de froment, et de vin .

Texte original

D *e fleurs, d'espics, de pampre ie couronne*
P *alés,* C*erés,* B*acchus : à fin qu'icy*
L *e pré, le champ, & le terroy aussy*
E *n fein, en grain, en uandange foisonne .*
D *e chault, de gresle, & de froid qui estonne*
L *' herbe, l'espic, le sep, n'ayons soucy :*
A *ux fleurs, aux grains, aux raysins adoulcy*
S *oit le printemps, soit l'esté, soit l'autonne .*
L *e bœuf, l'oyseau, la cheure ne deuore*
L *' herbe, le blé, ny le bourgeon encore .*
F *aucheurs, coupeurs, uandangeurs, louez donques*
L *e pré, le champ, le uignoble* Angeuin *:*
G *ranges, greniers, celiers on ne uid onques*
S *i pleins de fein, de froument, & de uin .*

_↑_

1559

BABINOT, Albert, *La Christiade*, Poitiers, Pierre et Jean Moines, 1559, « Prière », pp. 60-61 [2 vers rapportés sur 14 : vers 9 et 11].
<https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k15048590/f80>

Texte modernisé

Comme une plaie au cœur enracinée
Nous fait chercher les herbes vigoureuses,
Comme l'on court aux régions heureuses
Pour allonger l'heure de sa journée.
Quand la tempête en mer est retournée
Pressant la Nau d'ondes impétueuses,
Les Nautoniers d'armes industrieuses
Chassent le bouil de la mer animée.
Ainsi je cherche, ainsi je cours, je prie,
À toi qui es pour mon âme périe,
L'onguent, le lieu, et le port souverain.
Guéris ma plaie et me tire d'ici,
Chasse les vents, qui doublent mon souci,
Et ta clarté me fasse l'air serein.

Texte original

Comme vne plaie au cœur enracinée
Nous fait chercher les herbes vigoureuses,
Comme l'on court aus regions heureuses
Pour alonger l'heure de sa iournée.
Quand la tempeste en mer est retournée
Pressant la Nau d'ondes impetueuses,
Les Nautonniers d'armes industrieuses
Chassent le bouil de la mer animée.
Ainsi ie cherche, ainsi ie cours, ie prie,
A toi qui es pour mon ame perie,
L'onguent, le lieu, & le port souuerain.
Gueri ma plaie & me tire d'ici,
Chasse les vens, qui doublent mon souci,
Et ta clairté me face l'air serain.

_↑_

1560

GRÉVIN, Jacques, *L'Olimpe*, Paris, Robert Estienne, 1560, Sonnets, p. 13 [3 vers rapportés sur 14 : vers 1, 2 et 8 ; *topos* des armes de l'Amour].
<https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k70740k/f30>

Texte modernisé

L'Amour nous point, nous brûle, et nous bande les yeux,
De son dard, de son feu, et d'une folle attente :
Le dard entre dedans, le feu toujours augmente,
Et le bandeau s'étreint sans espoir d'avoir mieux.
En vain nous implorons le secours de ces dieux,
En vain nous espérons avoir l'âme contente,
En pensant adoucir le mal qui nous tourmente
Par retirer, éteindre, et regarder les cieux.
Car nous avons, BELLEAU, toujours nouvelle amorce,
Qui d'autant s'évertue et augmente sa force,
Que nous pensons fuir et éviter les coups.
Nous avons pour nous poindre une flèche nouvelle,
Et pour nous consumer toujours quelque étincelle :
'' Bref, nous traînons toujours un lien après nous.

Texte original

L'A*mour nous point, nous brusle, & nous bande les yeux,*
D*e son dart, de son feu, & d'une folle attente:*
L*e dart entre dedans, le feu tousiours augmente,*
E*t le bandeau s'estraint sans espoir d'auoir mieux.*
E*n uain nous implorons le secours de ces dieux,*
E*n uain nous esperons auoir l'ame contante,*
E*n pensant addoucir le mal qui nous tourmante*
P*ar retirer, estaindre, & regarder les cieux.*
C*ar nous auons,* BELLEAV, *tousiours nouuelle amorce,*
Q*ui d'autant s'esuertue & augmente sa force,*
Q*ue nous pensons fuir & euiter les coups.*
N*ous auons pour nous poindre une fleche nouuelle,*
E*t pour nous consumer tousiours quelque estincelle:*
'' B*ref, nous trainons tousiours un lien apres nous.*

_↑_

1560

FILLEUL, Nicolas, *Le Discours*, Rouen, Martin Le Mesgissier, 1560, sonnet 113, p. 59 [11 vers rapportés sur 14 : vers 1 à 3, 5 à 9, 11, 13-14].
<https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k8711403h/f63>

Texte modernisé

Le jour, l'âge, la mort, fuit, s'échange, s'avance,
Le jour, l'âge, la mort, le pas, le port, le trait,
N'arrête, n'embellit, et de nous ne soustrait,
Et pour ne changer pas vont une même danse,
Le jour, l'âge, la mort, retient, lie, balance,
Notre âge, notre corps, notre vie, et si fait
Pire, plus ennuyeux, plus active au forfait,
Nous gêner, envieillir, pousser en décadence.
Du passé le regret, un poil gris, un tombeau,
C'est le profit Avril, que nous fasse plus beau
Le jour, l'âge, la mort, au poil donc la fortune
Telle qu'elle est prenons, vivons joyeusement,
En plaisir, en santé, et en contentement,
Le jour, l'âge, la mort, que ne nous importune.

Texte original

Le iour, lage, la mort, fuit, s'echange, s'auance,
Le iour, lage, la mort, le pas, le port, le trait,
N'areste, n'embellit, & de nous ne sustrait,
Et pour ne changer pas vont vne mesme danse,
Le iour, lage, la mort, retient, lie, balance,
Nostre age, nostre cors, nostre vie, & si fait
Pire, plus ennuieux, plus actiue au forfait,
Nous genner, enuiellir, pousser en decadence.
Du passé le regret, vn poil gris, vn tombeau,
C'est le profit Auril, que nous face plus beau
Le iour, lage, la mort, au poil donc la fortune
Telle qu'elle est prenon, viuon ioyeusement,
En plaisir, en santé, & en contentement,
Le iour, lage, la mort, que ne nous importune.

_↑_

1560

FILLEUL, Nicolas, *Le Discours*, Rouen, Martin Le Mesgissier, 1560, sonnet 116, p. 61 [4 vers rapportés sur 14 : vers 1, 11-12, 14].
<https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k8711403h/f65>

Texte modernisé

Pour mon pays, pour moi, pour France, pour mon Roi,
Dieux de terre, et du ciel, dévot je vous appelle.
Ainsi soit à jamais votre gloire éternelle,
Ainsi cet univers connaisse votre loi.
À vous terrestres dieux, un vœu faire je vais,
À vous célestes dieux, un autel j'appareille.
Faunes, Sylvains, Satyrs, et si chose immortelle
Se dit encor ci-bas, Démons écoutez-moi.
Pour ne brouiller le bien que le ciel nous avoue,
Faunes, Sylvains, Satyrs, des odeurs je vous voue.
Pour nos champs, moi, la paix, l'heur de mon roi nouveau,
Cérès, Minerve, Mars, Jupiter, je vous prie.
Sur vos sacrés autels bons dieux, je vous dédie
Un Pourceau, une Vache, un Loup, et un Taureau.

Texte original

Pour mon pais, pour moy, pour France, pour mon Roy,
Dieux de terre, & du ciel, deuot ie vous apelle.
Ainsi soit à iamais vostre gloire éternelle,
Ainsi cét vniuers cognoisse vostre loy,
A vous terrestres dieux, vn veu faire ie vay,
A vous celestes dieux, vn autel i'apareille.
Faunes, Syluans, Satyrs, & si chose immortelle
Se dit encor cy bas, Demons écoutes moy.
Pour ne brouiller le bien que le ciel nous auouë,
Faunes, Syluans, Satyrs, des oudeurs ie vous vouë.
Pour noz chams, moy, la paix, lheur de mon roy nouueau
Cerez, Minerue, Mars, Iupiter, ie vous prie,
Sus voz sacres autez bons dieux, ie vous dedie,
Vn Pourceau, vne Vache, vn Lou, & vn Torreau.

_↑_

1561

BELLEFOREST, François de, *La Chasse d'Amour*, Paris, Étienne Groulleau, 1561, Sonnets divers, f° 78r° [8 vers rapportés sur 14 : vers 1 à 4, 8, 9 et 11, 13].
<https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bd6t57750239/f156>

Texte modernisé

Phébus, Cupidon, Mars, son rai, son feu, son branc,
Pour luire, pour brûler, pour du tout me défaire
Chassent, et rendent vain, et sans être vont faire
Mes fredons, mes désirs, et ma vie, et mon sang.
L'un souffle doucement, l'autre me point au flanc,
Le tiers violemment mon désir peut parfaire :
En chassant cet air doux, lequel croît mon affaire
Respirant, consumant, et mourant à son rang.
Soutenu, abattu, et navré par les vers,
Par un trait, je reviens, renforcé, et ne sers
Que mes désirs chassant les rais, le feu, les Armes.
Ainsi je suis traité par trois divinités,
En sons, en pleurs, en sang, et par ses déités,
Mon cœur se voit repu par trois sortes d'Alarmes.

Texte original

Phebus, Cupidon, Mars, son ray, son feu, son branc,
Pour luire, pour brusler, pour du tout me deffaire
Chassent, & rendent vain, & sans estre vont faire
Mes fredons, mes desirs, & ma vie, & mon sang.
L'vn souffle doucement, l'autre me poinct au flanc,
Le tiers violemment mon desir peut parfaire:
En chassant cest air doux, lequel croist mon affaire
Respirant, consumant, & mourant à son ranc.
Soustenu, abatu, & nauré par les vers
Par vn trait, ie reuien, renforcé, & ne sers
Que mes desirs chassant les rays, le feu, les Armes.
Ainsi ie suis traité par troys diuinitez,
En sons, en pleurs, en sang, & par ses deitez,
Mon cœur se voit repeu par troys sortes d'Alarmes.

_↑_

1561

BELLEFOREST, François de, *La Chasse d'Amour*, Paris, Étienne Groulleau, 1561, Sonnets divers, f° 78v° [4 vers rapportés sur 14 : vers 5 à 8].
<https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bd6t57750239/f157>

Texte modernisé

Encor que les couleurs que dessus moi je porte
Soient enseignes d'Amour, si est-ce que je chasse
Par Amour, un Amour : et en lui je déchasse
La peine, qui le plus mon esprit réconforte.
La Déesse qui luit, qui nourrit, et supporte
Et mon cœur, mes désirs, et la trop faible audace
Obscurcit, et affame, et tout soudain efface,
La clarté, et l'appât, et la force plus forte.
Toutefois je me vaincs, et cédant à son heur,
Je quitte mon désir, et embrassant mon pleur,
Seule pour moi je tiens une grand' fermeté.
L'autre aura de l'Amour le trait, moi la souffrance,
J'aurai les seuls désirs, et lui la jouissance,
Mais le plus de mon bien est mon honnêteté.

Texte original

Encor que les couleurs que dessus moy ie porte
Soient enseignes d'Amour, si est ce que ie chasse
Par Amour, vn Amour: & en luy ie dechasse
La peine, qui le plus mon esprit reconforte.
La Deesse qui luyt, qui nourrist, & suporte
Et mon cœur, mes desirs, & la trop foible audace
Obscurcist, & affame, & tout soudain efface,
La clarté, & l'appast, & la force plus forte.
Toutesfois ie me vaincz, & cedant à son heur,
Ie quitte mon desir, & embrassant mon pleur,
Seule pour moy ie tiens vne grand fermeté.
L'autre aura de l'Amour le trait, moy la souffrance,
I'auray les seuls desirs, & luy la iouissance,
Mais le plus de mon bien est mon honnesteté.

_↑_

1561

BUTTET, Marc Claude de, *Le premier livre des Vers*, Paris, Michel Fezandat, 1561, *L'Amalthée*, f° 90r° [12 vers rapportés sur 14 : *topos* des armes de l'Amour].
<https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k117181s/f181>

Texte modernisé

Trait, flamme, et lacs d'amour, ne point, ne brûle, et lace,
Un cœur plus endurci, plus froid, ni plus déceint
Que le mien, quand je fus frappé, brûlé, étreint,
Le premier jour qu'Amour esclava mon audace.
Plus dur, et froidureux, que le marbre, et la glace,
Libre je ne craignais qu'à ma fin m'eût contraint
Plaie, arsure, ni nœud : pour autant m'ont atteint
L'arc, le feu, et les rets, où faut que je trépasse.
Et tellement je suis blessé, ars, mis en serre,
Que dard, brandon, lien, ne blesse, embrase, enserre,
Si violentement, ni si chaud, ni si fort.
Et rien n'est qui le coup, et l'ardeur, et la chaîne,
(Qui me playe le cœur, qui m'enflamme, et me gêne)
Guérisse, éteigne, et lâche au monde, que la mort.

Texte original

Trait, flamme, & lacs d'amour, ne point, ne brulle, & lace,
Vn cueur plus endurci, plus froid, ni plus déceint
Que le mien, quand ie fu frappé, brullé, étreint,
Le premier iour qu'Amour esclaua mon audace.
Plus dur, & froidureux, que le marbre, & la glace,
Libre ie ne crenoi qu'à ma fin m'eut contreint
Plaie, arseure, ni neud : pour autant m'ont atteint
L'arc, le feu, & les rets, ou faut que ie trepasse.
Et tellement ie suis blecé, ars, mis en serre,
Que dard, brandon, lien, ne blece, ambrase, enserre,
Si violentement, ni si chaud, ni si fort.
Et rien n'est qui le coup, & l'ardeur, & la chaine,
(*Qui me plaie le cueur, qui m'enflamme, & me geine*)
Guerisse, éteigne, & lasche au monde, que la mort.

_↑_

1561

BUTTET, Marc Claude de, *Le premier livre des Vers*, Paris, Michel Fezandat, 1561, *L'Amalthée*, f° 105v° [3 vers rapportés : vers 12 à 14].
<https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k117181s/f213>

Texte modernisé

Pource qu'au mont qui a jumelle crête
Heureusement tu m'as fait séjourner,
Pource qu'en Lesbe as voulu me mener,
Pource que d'or une plume m'as faite,
Pource qu'as fait par louable conquête
L'arbre à Phébus couronne me donner,
En me faisant sur les cordes sonner,
En écrivant comme Vénus me traite,
Au saint cristal de la docte fontaine,
Au plaisant clos qui serre Mytilène,
Aux blancs papiers de mes livres ouverts,
Phébus, Sapphon, et ma douce Thalie,
Te met au front, t'accorde, te dédie,
Mon saint laurier, ma guiterre, mes vers.

Texte original

Pource qu'au mont qui a iumelle creste
Heureusement tu m'as fet seiourner,
Pource qu'en Lesbe as voulu me mener,
Pource que d'or vne plume m'as fette,
Pource qu'as fet par loüable conqueste
L'arbre à Phebus couronne me donner,
En me faisant sur les cordes sonner,
En écriuant comme Venus me traitte,
Au saint cristal de la docte fontene,
Au plaisant clos qui serre Mitylene,
Aux blans papiers de mes liures ouuers,
Phebus, Sapphon, & ma douce Thalie,
Te met au front, t'acorde, te dedie,
Mon saint laurier, ma guiterre, mes vers.

_↑_

1563

CHANDIEU, Antoine de, *Réponse aux calomnies contenues au Discours et Suite du Discours sur les Misères de ce temps faits par messire Pierre Ronsard*, 1563, pages liminaires, f° a1v° [quatrain rapporté].
<https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k707350/f3>

Texte modernisé

Des divers effets de trois choses qui sont
en Ronsard.

Ta Poésie, Ronsard, ta vérole, et ta Messe,
Par rage, surdité, et par des Bénéfices,
Font (rimant, paillardant, et faisant sacrifices)
Ton cœur fol, ton corps vain, et ta Muse Prêtresse.

Texte original

Des diuers effects de trois choses qui sont
en Ronsard.

Ta Poësie, Ronsard, ta verolle, & ta Messe,
Par raige, surdité, & par des Benefices,
Font (rymant, paillardant, & faisant sacrifices)
Ton cœur fol, ton corps vain, & ta Muse Prebstresse.

_↑_

1563

RONSARD, Pierre de, *Réponse aux injures et calomnies, de je ne sais quels Prédicants, et Ministres de Genève, sur son Discours et Continuation des Misères de ce temps*, Paris, Gabriel Buon, f° 3r° [quatrain rapporté].
<https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k71184s/f5>

Texte modernisé

DES DIVERS EFFETS DE
quatre choses qui sont en frère Zamariel
Prédicant, et Ministre de Genève.

Ton erreur, ta fureur, ton orgueil, et ton fard,
Qui t'égare, et t'incense, et t'enfle, et te déguise,
(Dévoyé, fol, superbe, et feint contre l'Église)
Te rend confus, félon, arrogant, et cafard.

Texte original

DES DIVERS EFFECTS DE
quatre choses qui sont en frere Zamariel
Predicant, & Ministre de Geneue.

Ton erreur, ta fureur, ton orgueil, & ton fard,
Qui t'esgare, & t'incense, & t'enfle, & te deguise,
(Deuoyé, fol, superbe, & feinct contre l'Eglise)
Te rend confus, felon, arrogand, & cafard.

_↑_

1565

BELLEAU, Rémy, *La Bergerie*, Paris, Gilles Gilles, 1565, p. 63 [2 vers rapportés sur 14 : vers 13 et 14 ; *topos* des armes de l'Amour].
<https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k70048d/f64>

Texte modernisé

Amour étant lassé de traîner par les cieux
Son arc, son feu, ses traits, et son aile courrière,
Son carquois, son bandeau, promptement délibère
De donner à son dos quelque repos heureux.
Il voûte en deux sourcils son arc dessus vos yeux,
Il rend à votre cœur, sa flamme prisonnière,
Au rayon de vos yeux, sa sagette meurdrière,
Ses ailes, il les pend à vos crêpes cheveux.
Il cache son carquois, sous l'enflure jumelle
De ce marbre abouti d'une fraise nouvelle,
De son voile couvrant votre visage beau.
Ainsi s'est désarmé, et en vous ont pour place
L'arc, les feux, et les traits, l'aile, trousse, et bandeau,
Le sourcil, le cœur, l'œil, le poil, le sein, la face.

Texte original

Amour estant lassé de trainer par les cieux
Son arc, son feu, ses trets, & son aelle couriere,
Son carquois, son bandeau, promptement delibere
De donner à son dos quelque repos heureux.
Il voute en deux sourcils son arc dessus vos yeux,
Il rend à vostre cueur, sa flamme prisonniere,
Au rayon de vos yeux, sa sagette meurdriere,
Ses aelles, il les pend à voz crespes cheueux.
Il cache son carquois, sous l'enflure iumelle
De ce marbre abouty d'vne fraize nouuelle,
De son voille couurant vostre visage beau.
Ainsi s'est desarmé, & en vous ont pour place
L'arc, les feux, & les trets, l'aelle trousse, & bandeau,
Le sourcy, le cueur, l'œil, le poil, le sein, la face.

1565

BELLEAU, Rémy, *La Bergerie*, Paris, Gilles Gilles, 1565, p. 63 [3 vers rapportés sur 14 : vers 1 et 13-14].
<https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k70048d/f67>

Texte modernisé

Puis soupirant disait, mon ami puisque j'ai commencé à vous discourir des beautés de ma maîtresse je vous dirai,

Qu'Amour voulant forger, dorer, tremper, et ceindre
Les sagettes de feu, quand il est envieux
De donner un beau coup d'un trait qui vole mieux,
Et qui dessus un cœur puisse mieux mordre et poindre,
Il tire de son cœur le fer pour le contraindre
Et le battre au marteau, l'or fin de ses cheveux,
Pour le bien affiner le trempe dans ses yeux,
Et prend pour l'amorcer de ses grâces la moindre.
Il estime ce trait plus cruel que les siens,
Ores qu'ils soient forgés des marteaux lemniens,
À mon dam je le sais, car à la seule trace
De ce trait rigoureux en moi j'ai reconnu
Du cœur, et des cheveux, des yeux, et de la grâce
La puissance du fer, l'or, la trempe, et le feu.

Texte original

Puis souspirant disoit, mon amy puis que i'ay commancé à vous discourir des beautez de ma maistresse ie vous diray,

Qu'Amour voulant forger, dorer, tremper, & ceindre
Les sagettes de feu, quand il est enuieux
De donner vn beau coup d'vn trait qui vole mieux,
Et qui dessus vn cueur puisse mieux mordre & poindre,
Il tire de son cueur le fer pour le contraindre
Et le battre au marteau, l'or fin de ses cheueux,
Pour le bien affiner le trempe dans ses yeux,
Et prend pour l'amorcer de ses graces la moindre.
Il estime ce trait plus cruel que les siens,
Ores qu'ils soient forgez des marteaux lemniens,
A mon dam ie le scay, car à la seule trace
De ce trait rigoureux en moy i'ay recongneu
Du cueur, & des cheueux, des yeux, & de la grace
La puissance du fer, l'or, la trempe, & le feu.

1569

DU BELLAY, Joachim, *Les Œuvres françaises*, Paris, Fédéric Morel, 1569, *Divers Poèmes*, f° 48v° [8 vers rapportés sur 14 : vers 4 à 8 ; 12 à 14].
<https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k701329/f727>

Texte modernisé

À Ét. Jodelle.

De quel torrent vint ta fuite hautaine ?
De quel ruisseau ton pied léger courant ?
De quel rocher ton surgeon murmurant ?
Ô grave ! ô douce ! ô copieuse veine !
Soit que ton flot, ton onde, ta fontaine,
Tempête, glisse, ou sourde : le torrent,
Le ruisselet, la source non mourant,
Essourde, arrose, et abreuve la plaine.
Tant que bruira d'un cours impétueux,
Tant que fuira d'un pas non fluctueux,
Tant que sourdra d'une veine immortelle
Le vers Tragic, le Comic, le Harpeur,
Ravisse, coule, et vive le labeur
Du grave, doux, et copieux Jodelle.

Texte original

A Est. Iodelle.

D*e quel torrent vint ta fuyte haultaine ?*
D*e quel ruisseau ton pié leger courant ?*
D*e quel rocher ton sourgeon murmurant ?*
O *graue ! ô doulce ! ô copieuse veine !*
S*oit que ton flot, ton onde, ta fontaine,*
T*empeste, glisse, ou sourde: le torrent*
L*e ruisselet, la source non mourant,*
E*ssourde, arrouse, & abbreuue la plaine.*
T*ant que bruyra d'un cours impetueux,*
T*ant que fuyra d'un pas non fluctueux,*
T*ant que sourdra d'une veine immortelle*
L*e vers* T*ragic, le* C*omic, le* H*arpeur,*
R*auisse, coule, & viue le labeur*
D*u graue, doulx, & copieux* I*odelle.*

1569

DU BELLAY, Joachim, *Les Œuvres françaises*, Paris, Fédéric Morel, 1569, *Divers Jeux rustiques*, « Épigramme pastorale », f° 80r° [18 vers rapportés sur 24 : vers 1 à 8 ; 12 ; 16 à 24]. <https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k701329/f1042>

Texte modernisé

Un Berger, un Chevrier, et un Bouvier, venus
De Sicile, de Thèbe, et de Smyrne : connus
Des prés, et des coteaux, et des loges champêtres
Des brebis, des chevreaux, des bœufs : les meilleurs maîtres
Du Flageol, du Rebec, et du Cornet retors,
Moutons, chèvres, et bœufs gardaient dessus les bords
D'Aréthuse, d'Ismène, et du Phrygien Xanthe.
L'un le heurt, l'un les jeux, le tiers les combats chante
Des béliers bien-cornus, des folâtres chevreaux,
Des taureaux mugissants : l'honneur des Pastoureaux,
Des Chevriers, des Bouviers : aussi sur tous les prise
Palès, le Dieu chevrier, et le pasteur d'Amphryse,
D'un chapelet de fleurs couronnant le premier,
D'une branche de Pin le second, le dernier
D'un tortis de laurier. Mais Perot l'outrepasse
Ce Berger, ce Chevrier, et ce Bouvier surpasse
D'autant que les Moutons, les boucs, et les taureaux,
Les agneaux, les chevreaux, et les jeunes bouveaux :
Ou que les blés, les monts, et les maisons royales
Les herbes, les coteaux, les cases pastorales :
Tant Perot flûte bien, fredonne et sonne ici
Du flageol, du rebec, et du cornet aussi,
Son Charlot, son Annot, son Henriot : les maîtres
Des prés et des coteaux, et des loges champêtres.

Texte original

Vn *Berger, vn* Cheurier, *& vn* Bouuier, *venuz*
De *Sicile, de* Thebe, *& de* Smyrne *: congneuz*
Des *prez, & des costaux, & des loges champestres*
Des *brebis, des cheureaux, des bœufs: les meilleurs maistres*
Du Flageol, *du* Rebec, *& du* Cornet *retors,*
Moutons, *cheures, & bœufs gardoient dessus les bords*
D*'*Arethuse, *d'*Ismene, *& du* Phrygien Xanthe.
L*'vn le hurt, l'vn les ieux, le tiers les combats chante*
Des *beliers bien-cornus, des folastres cheureaux,*
Des *taureaux mugissans : l'honneur des* Pastoureaux,
Des Cheuriers, *des* Bouuiers*: aussi sur tous les prise*
Pales, *le* Dieu cheurier, *& le pasteur d'*Amphrise,
D*'vn chapelet de fleurs couronnant le premier,*
D*'vne branche de* Pin *le second, le dernier*
D*'vn tortis de laurier.* Mais Perot *l'outrepasse*
Ce Bergier, *ce* Cheurier, *& ce* Bouuier *surpasse*
D*'autant que les* Moutons, *les boucs, & les taureaux,*
Les *aigneaux, les cheureaux, & les ieunes bouueaux:*
Ou *que les bledz, les monts, & les maisons royales*
Les *herbes, les costaux, les cases pastorales:*
Tant Perot *fluste bien, fredonne & sonne icy*
Du *flageol, du rebec, & du cornet aussi,*
Son Charlot, *son* Annot, *son* Henriot*: les maistres*
Des *prez & des costaux, et des loges champestres*.

1569

LA VILLE, Léonard de, *in La Forêt parœnétique ou admonitoire, de Maître Ligier Du Chesne*, traduite de vers latins en vers français par Claude de Pontoux, Lyon, Melchior Arnollet, 1569, sonnet final, n.p. [3 vers rapportés sur 14 : vers 12 à 14].
<https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k793879/f15>

Texte modernisé

Ni les écrits d'un Calvin hérétique,
Ni les erreurs d'un Luther malheureux,
Ni les ergots d'un Martyr songecreux,
Ni les hauts cris d'un Marlorat inique :

Ni le gazouil et vaine Rhétorique
D'un Bèze en chaire à blasphémer heureux,
Ni les canons des Reîtres dangereux,
Ni les brocards d'un Viret frénétique :

Ni les complots des trois outrecuidés,
Ni les combats des Gueux persuadés,
Ne pourront point par leur sotte entreprise,

Ôter, changer, mettre en division,
Les Sacrements, le Règne, et l'union,
De Dieu, du Roi, ni de la sainte Église.

Texte original

Ni les escrits d'vn Caluin heretique,
Ni les erreurs d'vn Luther malheureux,
Ni les ergots d'vn Martyr songecreux,
Ni les hauts cris d'vn Marlorat inique:

Ni le gazouil & vaine Rhetorique
D'vn Besze en chaire à blasphemer heureux,
Ni les canons des Reistres dangereux,
Ni les brocards d'vn Viret phrenetique:

Ni les complots des trois outrecuidez,
Ni les combats des Gueux persuadez,
Ne pourront point par leur sotte entreprise,

Oster, changer, mettre en diuision,
Les Sacrements, le Regne, & l'vnion,
De Dieu, du Roy, ni de la saincte Esglise.

1569

TAMISIER, Pierre, *in* SAINTE_MARTHE, *Les premières Œuvres*, Paris, Fédéric Morel, 1569, f° 120r° [4 vers rapportés sur 14 : vers 1 à 3 et 11].
<https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k713741/f256>

Texte modernisé

De Dieu, du Ciel, des mœurs, de vertu, de Nature,
L'honneur, le cours, la loi, le chemin, le secret,
Reluit, se voit, s'apprend, se découvre, est extrait,
En ce beau zodiac digne de la lecture.
Palingène échauffé d'une ardeur sainte et pure
Premier en vers Latins en dressa le portrait,
Et Sainte-Marthe après suivant le même trait,
L'a voulu embellir de Française peinture.
L'Athée, l'Astronome, et l'homme dépravé,
Le pervers, l'Épicure, y peut voir engravé,
Sa faute, son abus, son mal, vice, et folie :
Qui fait que Palingène, et Sainte-Marthe auteurs,
Tant qu'il sera parlé de Dieu, du Ciel, des mœurs,
De Vertu, et Nature, auront louange et vie.

Texte original

De Dieu, du Ciel, des meurs, de vertu, de Nature,
L'honneur, le cours, la loy, le chemin, le secret,
Reluit, se voit, s'apprent, se descouure, est extrait,
En ce beau zodiac digne de la lecture.
Palingene echauffé d'vne ardeur saincte & pure
Premier en vers Latins en dressa le portrait,
Et Saincte-Marthe apres suyuant le mesme trait,
L'a voulu embellir de Françoise painture.
L'Athee, l'Astronome, & l'homme depraué,
Le peruers, l'Epicure, y peut voir engraué,
Sa faute, son abus, son mal, vice, & follie:
Qui faict que Palingene, & Saincte-Marthe autheurs,
Tant qu'il sera parlé de Dieu, du Ciel, des meurs,
De Vertu, & Nature, auront loüange & vie.

1571

LA BODERIE, Guy LE FÈVRE de, *Encyclie des Secrets de l'Éternité*, Anvers, Christofle Plantin, 1571, *Recueil de Vers*, *Anagrammatisme*, pp. 184-185 [8 vers rapportés : vers 1 à 8]. <https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k713145/f185>

Texte modernisé

Sur les noms retournés de M. Jean Vauquelin Sieur de la Fresnaye
et de Damoiselle Anne de Bourgueville son épouse : Sonnet, en forme de Dialogue.

J.V. Phébus, Peithon, Calliope, et Astrée
De rais, de voix, de vers, et du droit saint,
M'ard, me polit, me délecte et m'atteint
Cœur, langue, oreille et l'Âme pénétrée,
A.D.B. L'Amour, l'Honneur, Vertu, Grâce sacrée
De feu, de port, de mœurs, et de beau teint
M'échauffe, m'orne, et m'illustre et me peint
Sein, Corps, Esprit et Face qui t'agrée.
J.V. Mon grand David j'entonne en ma voix nette :
A.D.B. Tes vers j'anime avec mon Épinette.
J.V. Ma plume peint le grand Peintre admirable.
A.D.B. Je puis l'aiguille, et la plume employer.
J.V. J'aime ton Myrte. A.D.B. Et moi ton vert Laurier.
J.V. LIEU N'AI QU'À UNE, A.D.B. EN UN DIEU GRÉ LOUABLE.

Texte original

I.V. *Phébus, Peithon, Calliope, & Astrée*
De raiz, de vois, de vers, & du droit saint,
M'ard, me polit, me delecte & m'attaint
Coeur, langue, oreille & l'Ame pénetrée,
A.D.B. *L'Amour, l'Honneur, Vertu, Grace sacrée*
De feu, de port, de meurs, & de beau teint
M'échaufe, m'orne, & m'illustre & me peint
Sein, Corps, Esprit & Face qui t'agrée.
I.V. *Mon grand Dauid i'entonne en ma vois nette:*
A.D.B. *Tes vers i'anime auec mon Epinette.*
I.V. *Ma plume peint le grand Peintre admirable.*
A.D.B. *Ie puis l'éguille, & la plume employer.*
I.V. *I'ayme ton Myrte.* A.D.B. *Et moy ton verd Laurier.*
I.V. LIEV N'AI QV'À VNE, A.D.B. EN VN DIEV GRE LOVABLE.

1572

TURIN, Claude, *Les Œuvres poétiques*, Paris, Jean de Bordeaux, 1572, *Livre des Sonnets amoureux*, sonnet 34, f° 58r° [11 vers rapportés sur 14].
<https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k5577137p/f132>

Texte modernisé

CEt œil, cet or, cette face lascive,
Fut l'espion, le piège, et le chasseur,
Qui vint trahir, chasser, prendre mon cœur,
Mon cœur mes yeux, et mon âme chétive,
Le cœur trompé, l'œil pris, l'âme captive
D'un feu, d'un ris, d'un visage menteur,
Pour me guider il faut que le moqueur,
Que les filets, que la chasse je suive.
Mais quand l'espoir, la feinte, et le devoir,
D'un bien, d'un ris, et d'un simple vouloir,
M'entretient trop, m'affole et ne m'avance,
Pour racheter les yeux, l'âme, le cœur,
Je veux quitter avecque l'espérance,
Cet espion, ce piège, et ce chasseur.

Texte original

C*Est œil, cest or, ceste face lasciue,*
Fut l'espion le piege, & le chasseur,
Qui vint trahir, chasser, prendre mon cueur,
Mon cueur mes yeus, & mon ame chetiue,
Le cueur trompé, l'œil pris, l'ame captiue
D'vn feu, d'vn ris, d'vn visage menteur,
Pour me guider il faut que le moqueur,
Que les fillets, que la chasse ie suiue.
Mais quand lespoir, la feinte, & le debuoir,
D'vn bien, d'vn ris, & d'vn simple vouloir,
M'entretient trop, m'affolle & ne m'auance,
Pour rachpeter les yeus, l'ame, le cueur,
Ie veus quitter auecque l'esperance,
Cest espion, ce piege, & ce chasseur.

1573

BAÏF, Jean Antoine de, *Œuvres en rime*, Paris, Lucas Breyer, 1573, *Diverses Amours*, livre I, f° 189v° [sonnet rapporté : *topos* des armes de l'Amour].
<https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k8711096s/f394>

Texte modernisé

Trait, feu, piège d'Amour, n'a point, ars, ni pressé,
Un cœur plus dur, plus froid, plus libre que le mien,
Lorsqu'un œil, une bouche, un chef me firent tien,
Belle, qui m'as navré, enflammé, enlacé.
Plus que marbre et que glace endurci et glacé,
Du tout mien ne craignais flèche, flamme ou lien,
D'arc, de brandon, de lacs : quand d'un poil le retien,
Un baiser, un trait d'yeux m'ont pris, brûlé, blessé.
J'en suis outré, grillé, lié de telle sorte,
Qu'autre cœur n'est ouvert, embrasé ni étreint,
De blessure, brûlure, ou liure si forte.
Ce coup, ce chaud, ce nœud : profond, ardent, et fort :
Qui me perce le cœur, le consume, l'étreint,
Ne peut guérir s'éteindre ou rompre que par mort.

Texte original

T*rait, feu, piege d'*A*mour, n'a point, ars, ny pressé,*
V*n cœur plus dur, plus froid, plus libre que le mien,*
L*ors qu'vn œil, vne bouche, vn chef me firent tien,*
B*elle, qui m'as nauré, enflâmé, enlassé.*
P*lus que marbre & que glace endurcy & glacé,*
D*u tout mien ne creignoy fleche, flâme ou lien,*
D*'arc, de brandon, de las*: *quand d'vn poil le retien,*
V*n baiser, vn trait d'yeux m'ont pris, bruslé, blessé.*
I*'en suis outré, grillé, lié de telle sorte,*
Q*u'autre cœur n'est ouuert, embrasé ny estreint,*
D*e blessure, bruslure, ou liure si forte.*
C*e coup, ce chaud, ce neu* : *profond, ardant, & fort*:
Q*ui me perce le cœur, le consume, l'estreint,*
N*e peut guerir s'esteindre ou rompre que par mort.*

1573

BAÏF, Jean Antoine de, *Œuvres en rime*, Paris, Lucas Breyer, 1573, *Diverses Amours*, livre I, f° 192r° [6 vers rapportés sur 14 : vers 1 à 5, et 11 ; *topos* des armes de l'Amour].
<https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k8711096s/f399>

Texte modernisé

Jamais œil, bouche, poil, de plus rare beauté
Ne perça, brûla, prit cœur plus dur, froid, délivre,
Que le mien, quand j'osai t'admirer, aimer, suivre,
Ô belle qui m'en as atteint, ars et dompté.
Exempt de passion, d'Amour, de loyauté,
Ne connaissais l'Enfant qui tant d'assauts me livre :
Une œillade me tue, un baiser me fait vivre,
Un rets entre les deux me suspend arrêté :
Le trait me navre tant, le flambeau tant m'enflamme,
Le lien tant m'étreint, qu'oncques ne fut dans âme
Coup plus grand, feu plus chaud, plus ferme liaison.
La Mort, dernier secours de quelque mal qu'on ait,
Si l'âme ne meurt point, ne guérira ma plaie,
N'éteindra mon ardeur, n'ouvrira ma prison.

Texte original

Iamais œil, bouche, poil, de plus rare beauté
Ne perça, brusla, prit cœur plus dur, froid, deliure,
Que le mien, quand i'osay t'admirer, aimer, suiure,
O belle qui m'en as ateint, ars & domté.
Exemt de passion, d'Amour, de loyauté,
Ne cognoissoy l'Enfant qui tant d'assauts me liure:
Vne œillade me tue, vn baiser me fait viure,
Vn ret entre les deux me suspend arresté:
Le trait me naure tant, le flambeau tant m'enflâme,
Le lien tant m'estreint, qu'onques ne fut dans ame
Coup plus grand, feu plus chaud, plus ferme liaison.
La Mort, dernier secours de quelque mal qu'on aye,
Si l'ame ne meurt point, ne guerira ma playe,
N'esteindra mon ardeur, n'ouurira ma prison.

_↑_

1573

GARNIER, Robert, *Hippolyte*, tragédie, Paris, Robert Estienne, 1573, acte V, Thésée, f° 48v° [3 vers rapportés : vers 7, 9 et 10 de l'extrait].
<https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k15140338/f96>

Texte modernisé

THÉSÉE.

Ô Ciel ! ô Terre mère ! ô profonde caverne
Des Démons ensoufrés, inévitable Averne !
Ô Rages ! ô Fureurs ! ô Dires, les ébats
Des coupables esprits, qui dévalent là-bas !
Érèbe, Phlégéthon, et toi pleureux Cocyte,
Qui te traînes errant d'une bourbeuse suite.
Vous Serpents, vous Dragons, vous Pestes, et vous tous
Implacables bourreaux de l'infernal courroux,
Navrez, battez, brûlez mon âme criminelle,
De fer, de fouets sonnants, et de flamme éternelle.
J'ai, méchant parricide, aveuglé de fureur,
Fait un mal, dont l'enfer aurait mêmes horreur.
J'ai meurtri mon enfant, mon cher enfant (ô blâme !)
Pour n'avoir plu, trop chaste, à ma méchante femme.
[…].

Texte original

O *Ciel! ô* T*erre mere! ô profonde cauerne*
D*es* D*emons ensouffrez, ineuitable* A*uerne!*
O R*aiges! ò* F*ureurs! ò* D*ires, les esbats*
D*es coupables esprits, qui deualent là bas!*
E*rebe,* P*hlegethon, & toy pleureux* C*ocyte,*
Q*ui te traines errant d'vne bourbeuse suitte.*
V*ous* S*erpens, vous* D*ragons, vous* P*estes, & vous tous*
I*mplacables bourreaux de l'infernal courrous,*
N*aurez, battez, bruslez mon ame criminelle,*
D*e fer, de foüetz sonnans, & de flamme eternelle.*
I*'ay, mechant parricide, aueuglé de fureur,*
F*aict vn mal, dont l'enfer auroit mesmes horreur.*
I*'ay meurtry mon enfant, mon cher enfant* (*ô blasme!*)
P*our n'auoir pleu, trop chaste, à ma mechante femme.*

_↑_

1573

LA TAILLE, Jean de, *La Famine, ou les Gabéonites*, Paris, Federic Morel, 1573, *Sonnets d'amour*, II, VII, f° 169r° [3 vers rapportés sur 14].
<https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k10903013/f335>

Texte modernisé

Ô cœur ingrat plus dur qu'un Rocher stable,
Plus dur et froid qu'un Marbre, ou Diamant,
Adieu te dis, puisqu'on meurt en t'aimant,
Puisque tu m'es si dur et variable.
L'eau cave un roc avec le temps muable,
Le sang de Bouc résout communément
Le Diamant, et le brise aisément,
Le Marbre on scie avec l'eau, et le sable.
Mais de mes pleurs, de mes plus grands sanglots,
Ni de mon sang l'eau, le vent, et les flots,
Ni mon tourment, ni mon humble prier,
Ni ma vertu ne t'ont pu nullement
Caver, briser, résoudre, ni plier,
Plus dur qu'un Roc, qu'un Marbre, ou Diamant.

Texte original

O *cueur ingrat plus dur qu'vn* R*ocher stable,*
P*lus dur & froid qu'vn* M*arbre, ou* D*iamant,*
A*dieu te dis, puis qu'on meurt en t'aymant,*
P*uis que tu m'es si dur & variable.*
L*'eau caue vn roc auec le temps muable*
L*e sang de* B*ouc resoult communément*
L*e Diamant, & le brise aysement,*
L*e* M*arbre on sie auec l'eau, & le sable.*
M*ais de mes pleurs, de mes plus grands sanglots,*
N*y de mon sang l'eau, le vent, & les flots,*
N*y mon tourment, ny mon humble prier,*
N*y ma vertu ne t'ont peu nullement*
C*auer, briser, resoudre, ny plier,*
P*lus dur qu'vn* R*oc, qu'vn* M*arbre, ou* D*iamant.*

_↑_

1574

SAINT-GELAIS, Mellin de, *Œuvres poétiques*, Lyon, Antoine Du Harsy, 1574 [*Œuvres complètes*, tome premier, Paris, 1873], sonnet XVI, pp.°300-301 [6 vers rapportés sur 14 ; *topos* des armes de l'Amour].
<http://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k9613941h/f314>

Texte modernisé

Du triste cœur voudrais la flamme éteindre,
De l'estomac les flèches arracher,
Et de mon col le lien détacher,
Qui tant m'ont pu brûler, poindre, et étreindre.
Puis l'un de glace et l'autre de roc ceindre,
Le tiers de fer appris à bien trancher,
Pour amortir, repousser, et hacher,
Feux, dards, et nœuds, sans plus le devoir craindre.
Et les beaux yeux, la bouche, et main polie,
D'où vient chaleur, trait et rets si soudaine,
Par qui Amour m'ard, me point, et me lie,
Voudrais tourner yeux en claire fontaine,
L'autre en deux brins de corail joints ensemble,
L'autre en ivoire à qui elle ressemble.

Texte original

Dv *triste cœur voudrois la flamme esteindre,*
De l'estomach les flesches arracher,
Et de mon col le lien destacher,
Qui tant m'ont peu brusler, poindre, & estraindre.
Puis l'un de glace & l'autre de roc ceindre,
Le tiers de fer appris à bien trancher,
Pour amortir, repousser, & hacher,
Feux, dards, & nœuds, sans plus le deuoir craindre.
Et les beaux yeux, la bouche, & main polie,
D'où vient chaleur, traict & reth si soudaine,
Par qui Amour m'ard, me poind, & me lie,
Voudrois tourner yeux en claire fontaine,
L'autre en deux brins de coral ioints ensemble,
L'autre en yuoire à qui elle ressemble.

_↑_

1574

JODELLE, Étienne, *Les Œuvres et Mélanges poétiques*, Paris, Nicolas Chesneau et Mamert Patisson, 1574, *Les Amours*, sonnet II, f° 1v° [sonnet rapporté].
<https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/btv1b8609547g/f26>

Texte modernisé

Des astres, des forêts, et d'Achéron l'honneur,
Diane, au Monde haut, moyen et bas préside,
Et ses chevaux, ses chiens, ses Euménides guide,
Pour éclairer, chasser, donner mort et horreur.
Tel est le lustre grand, la chasse, et la frayeur
Qu'on sent sous ta beauté claire, prompte, homicide,
Que le haut Jupiter, Phébus, et Pluton cuide,
Son foudre moins pouvoir, son arc, et sa terreur.
Ta beauté par ses rais, par son rets, par la crainte
Rend l'âme éprise, prise, et au martyre étreinte :
Luis-moi, prends-moi, tiens-moi, mais hélas ne me perds
Des flambants forts et grefs, feux, filets, et encombres,
Lune, Diane, Hécate, aux cieux, terre, et enfers
Ornant, quêtant, gênant, nos Dieux, nous, et nos ombres.

Texte original

Des astres, des forests, & d'Acheron l'honneur,
Diane, au Monde hault, moyen & bas preside,
Et ses cheuaulx, ses chiens, ses Eumenides guide,
Pour esclairer, chasser, donner mort & horreur.
Tel est le lustre grand, la chasse, & la frayeur
Qu'on sent sous ta beauté claire, promte, homicide,
Que le haut Iupiter, Phebus, & Pluton cuide,
Son foudre moins pouuoir, son arc, & sa terreur.
Ta beauté par ses rais, par son rets, par la craincte
Rend l'ame esprise, prise, & au martyre estreinte:
Luy moy, pren moy, tien moy, mais helas ne me pers
Des flambans forts & griefs, feux, filez, & encombres,
Lune, Diane, Hecate, aux cieux, terre, & enfers
Ornant, questant, génant, nos Dieux, nous, & nos ombres.

_↑_

* *flambeaux*, au vers 12, est corrigé dans les errata en *flambans*.

1574

JODELLE, Étienne, *Les Œuvres et Mélanges poétiques*, Paris, Nicolas Chesneau et Mamert Patisson, 1574, *Les Amours*, sonnet XIV, f° 4v° [3 vers rapportés sur 14].
<https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/btv1b8609547g/f32>

Texte modernisé

J'aime le vert laurier, dont l'hiver ni la glace
N'effacent la verdeur en tout victorieuse,
Montrant l'éternité à jamais bienheureuse
Que le temps, ni la mort ne change ni efface.
J'aime du houx aussi la toujours verte face,
Les poignants aiguillons de sa feuille épineuse :
J'aime le lierre aussi, et sa branche amoureuse
Qui le chêne ou le mur étroitement embrasse.
J'aime bien tous ces trois, qui toujours verts ressemblent
Aux pensers immortels, qui dedans moi s'assemblent,
De toi que nuit et jour idolâtre j'adore :
Mais ma plaie, et pointure, et le Nœud qui me serre,
Est plus verte, et poignante, et plus étroit encore
Que n'est le vert laurier, ni le houx, ni le lierre.

Texte original

J'aime le verd laurier, dont l'hyuer ny la glace
N'effacent la verdeur en tout victorieuse,
Monstrant l'eternité à iamais bien heureuse
Que le temps, ny la mort ne change ny efface.
J'aime du hous aussi la tousiours verte face,
Les poignans eguillons de sa fueille espineuse:
I'aime le lierre aussi, & sa branche amoureuse
Qui le chesne ou le mur estroitement embrasse.
J'aime bien tous ces trois, qui tousiours verds ressemblent
Aux pensers immortels, qui dedans moy s'assemblent,
De toy que nuict & iour idolatre i'adore:
Mais ma playe, & poincture, & le Nœu qui me serre,
Est plus verte, & poignante, & plus estroit encore
Que n'est le verd laurier, ny le hous, ny le lierre.

_↑_

1574

JODELLE, Étienne, *Les Œuvres et Mélanges poétiques*, Paris, Nicolas Chesneau et Mamert Patisson, 1574, *Les Amours*, sonnet XVI, f° 5r° [4 vers rapportés sur 14].
<https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/btv1b8609547g/f33>

Texte modernisé

Que n'ai-je mes esprits un peu plus endormis,
Mon cerveau plus pesant, et l'âme plus grossière,
Pour ne sentir si fort une douleur meurtrière,
Qui fait que sans repos languissant je gémis.
Mes sens sensibles trop ce sont mes ennemis,
Qui époints jusqu'au vif d'une douceur trop fière
Ont perdu le repos, la liberté première,
Pour trop sentir le mal qu'en eux ils ont permis.
Si je n'eusse à clair vu ta grâce et ton mérite,
Mon mal serait léger, et ma peine petite :
Mais pour voir, pour connaître, et sentir jusqu'au fond
Ta grâce, ta valeur, ta rigueur ennemie,
Mes yeux, esprits, et sens, trop clairs, trop vifs, trop prompts,
Sont meurtriers, sont tyrans, sont bourreaux de ma vie.

Texte original

Que n'ay-ie mes esprits vn peu plus endormis,
Mon cerueau plus pesant, & l'ame plus grossiere,
Pour ne sentir si fort vne douleur meurtriere,
Qui fait que sans repos languissant ie gemis.
Mes sens sensibles trop ce sont mes ennemis,
Qui espoincts iusqu'au vif d'vne douceur trop fiere
Ont perdu le repos, la liberté premiere,
Pour trop sentir le mal qu'en eux ils ont permis.
Si ie n'eusse à clair veu ta grace & ton merite,
Mon mal seroit legier, & ma peine petite:
Mais pour voir, pour cognoistre, & sentir iusqu'au fons
Ta grace, ta valeur, ta rigueur ennemie,
Mes yeux, esprits, & sens, trop clairs, trop vifs, trop promts,
Sont meurtriers, sont tyrans, sont bourreaux de ma vie.

_↑_

1574

JODELLE, Étienne, *Les Œuvres et Mélanges poétiques*, Paris, Nicolas Chesneau et Mamert Patisson, 1574, *Les Amours*, sonnet XXIII, f° 6v° [2 vers rapportés sur 14].
<https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/btv1b8609547g/f36>

Texte modernisé

Quel heur Anchise à toi, quand Vénus sur les bords
Du Simoente vint son cœur à ton cœur joindre !
Quel heur à toi Pâris, quand Œnone un peu moindre
Que l'autre, en toi berger chercha pareils accords !
Heureux te fit la Lune, Endymion, alors
Que tant de nuits sa bouche à toi se vint rejoindre :
Tu fus, Céphale, heureux quand l'amour vint époindre
L'Aurore sur ton veuf, et pâle, et triste corps.
Ces quatre étant mortels des Déesses se virent
Aimés : mais leurs amours assez ne se couvrirent.
Au silence est mon bien : par lui, Maîtresse, à toi
Dans mon cœur plein, content et couvert je n'égale
Vénus, Œnone, Lune, Aurore : ni à moi
Leur Anchise, Pâris, Endymion, Céphale.

Texte original

Quel heur Anchise à toy, quand Venus sur les bords
Du Simoente vint son cœur à ton cœur ioindre!
Quel heur à toy Paris, quand Oenone vn peu moindre
Que l'autre, en toy berger chercha pareils accords!
Heureux te fit la Lune, Endymion, alors
Que tant de nuicts sa bouche à toy se vint reioindre:
Tu fus, Cephale, heureux quand l'amour vint epoindre
L'Aurore sur ton veuf, & palle, & triste corps.
Ces quatre estans mortels des Deesses se veirent
Aimez: mais leurs amours assez ne se couurirent.
Au silence est mon bien: par luy, Maistresse, à toy
Dans mon cœur plain, content & couuert ie n'egale
Venus, Oenone, Lune, Aurore: ny à moy
Leur Anchise, Paris, Endymion, Cephale.

_↑_

1574

JODELLE, Étienne, *Les Œuvres et Mélanges poétiques*, Paris, Nicolas Chesneau et Mamert Patisson, 1574, *Les Amours*, sonnet XXX, f° 8v° [3 vers rapportés sur 14].
<https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/btv1b8609547g/f40>

Texte modernisé

Comme un qui s'est perdu dans la forêt profonde
Loin de chemin, d'orée, et d'adresse, et de gens :
Comme un qui en la mer grosse d'horribles vents,
Se voit presque engloutir des grands vagues de l'onde.
Comme un qui erre aux champs, lorsque la nuit au monde
Ravit toute clarté, j'avais perdu longtemps
Voie, route, et lumière, et presque avec le sens,
Perdu longtemps l'objet, où plus mon heur se fonde.
Mais quand on voit (ayant ces maux fini leur tour)
Aux bois, en mer, aux champs, le bout, le port, le jour,
Ce bien présent plus grand que son mal on vient croire.
Moi donc qui ai tout tel en votre absence été,
J'oublie en revoyant votre heureuse clarté,
Forêt, tourmente, et nuit, longue, orageuse, et noire.

Texte original

Comme vn qui s'est perdu dans la forest profonde
Loing de chemin, d'oree, & d'addresse, & de gens:
Comme vn qui en la mer grosse d'horribles vens,
Se voit presque engloutir des grans vagues de l'onde.
Comme vn qui erre aux champs, lors que la nuict au monde
Rauit toute clarté, i'auois perdu long temps
Voye, route, & lumiere, & presque auec le sens,
Perdu long temps l'obiect, où plus mon heur se fonde.
Mais quand on voit (ayans ces maux fini leur tour)
Aux bois, en mer, aux champs, le bout, le port, le iour,
Ce bien present plus grand que son mal on vient croire.
Moy donc qui ay tout tel en vostre absence esté,
I'oublie en reuoyant vostre heureuse clarté,
Forest, tourmente, & nuict, longue, orageuse, & noire.

_↑_

1574

JODELLE, Étienne, *Les Œuvres et Mélanges poétiques*, Paris, Nicolas Chesneau et Mamert Patisson, 1574, *Les Amours*, sonnet XLI, f° 11r° [2 vers rapportés sur 14].
<https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/btv1b8609547g/f45>

Texte modernisé

Sapphon la docte Grecque, à qui Phaon vint plaire,
Chantant ses feux, de Muse acquêta le surnom :
Corinne vraie ou fausse aux vers a pris renom,
Dont le Romain Ovide a voulu la pourtraire.
Pétrarque Italien, pour un Phébus se faire,
De l'immortel laurier alla choisir le nom :
Notre Ronsard Français ne tâche aussi sinon
Par l'amour de Cassandre un Phébus contrefaire.
Si tu daignes m'aimer, Délie, si tu veux
Chanter ta flamme ainsi que docte tu le peux :
Si je chante, Délie, un prix nous pourrons prendre,
En hautesse d'amour, en ardeur, et en art,
Sur Sapphon, sur Ovide, et Pétrarque, et Ronsard,
Sur Phaon, et Corinne, et sur Laure, et Cassandre.

Texte original

Sapphon la docte Grecque, à qui Phaon vint plaire,
Chantant ses feus, de Muse acquesta le surnom:
Corinne vraye ou faulse aux vers a pris renom,
Dont le Romain Ouide a voulu la pourtraire.
Petrarque Italien, pour vn Phebus se faire,
De l'immortel laurier alla choisir le nom:
Nostre Ronsard François ne tasche aussi sinon
Par l'amour de Cassandre vn Phebus contrefaire.
Si tu daignes m'aimer, Delie, si tu veux
Chanter ta flamme ainsi que docte tu le peux:
Si ie chante, Delie, vn pris nous pourrons prendre,
En hautesse d'amour, en ardeur, & en art,
Sur Sapphon, sur Ouide, & Petrarque, & Ronsard,
Sur Phaon, & Corinne, & sur Laure, & Cassandre.

_↑_

1574

JODELLE, Étienne, *Les Œuvres et Mélanges poétiques*, Paris, Nicolas Chesneau et Mamert Patisson, 1574, *Contr'Amours*, sonnet V, f° 64r° [2 vers rapportés sur 14].
<https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/btv1b8609547g/f151>

Texte modernisé

Myrrhe brûlait jadis d'une flamme enragée,
Osant souiller au lit la place maternelle :
Scylle jadis tondant la tête paternelle,
Avait bien l'amour vraie en trahison changée :
Arachne ayant des Arts la Déesse outragée,
Enflait bien son gros fiel d'une fierté rebelle :
Gorgon s'horribla bien, quand sa tête tant belle
Se vit de noirs serpents en lieu de poil chargée :
Médée employa trop ses charmes, et ses herbes,
Quand brûlant Créon, Creuse, et leurs palais superbes,
Vengea sur eux la foi par Jason mal gardée.
Mais tu es cent fois plus, sur ton point de vieillesse,
Pute, traitresse, fière, horrible, et charmeresse,
Que Myrrhe, Scylle, Arachne, et Méduse, et Médée.

Texte original

Myrrhe bruloit iadis d'vne flamme enragee,
Osant souiller au lict la place maternelle:
Scylle iadis tondant la teste paternelle,
Auoit bien l'amour vraye en trahison changee:
Arachne ayant des Arts la Deesse outragee,
Enfloit bien son gros fiel d'vne fierté rebelle:
Gorgon s'horribla bien, quand sa teste tant belle
Se vit de noirs serpens en lieu de poil chargee:
Medee employa trop ses charmes, & ses herbes,
Quand brulant Creon, Creuse, & leurs palais superbes,
Vengea sur eux la foy par Iason mal gardee.
Mais tu es cent fois plus, sur ton point de vieillesse,
Pute, traitresse, fiere, horrible, & charmeresse,
Que Myrrhe, Scylle, Arachne, & Meduse, & Medee.

_↑_

1574

JODELLE, Étienne, *Les Œuvres et Mélanges poétiques*, Paris, Nicolas Chesneau et Mamert Patisson, 1574, *Sonnets*, « Des guerres du Roi Henri deuxième, contre l'Empereur Charles cinquième, après le siège de Metz levé », f° 69v° [sonnet rapporté].
<https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/btv1b8609547g/f162>

Texte modernisé

Le dol longtemps couvé, la surprise, et l'audace,
Tombent en contreruse, en repousse, et rabais :
Quiconque hait les siens, leur repos, et leur paix,
L'étranger, le travail, la guerre le terrasse,
Celui n'est plus qu'un songe, un tronc, et une glace,
Qui veillait, florissait, et brûlait en ses faits :
S'on veut vaincre, enrichir, revivre par méfaits,
La dépouille, la perte, et la mort nous menace.
Malheur quand l'âge vieil, le trouble, et la froideur
Rencontre une jeunesse, un accord, une ardeur :
Par ces trois l'heur passé, l'effort, et l'espérance
Se tournent en malheur, faiblesse, et désespoir,
Or' que l'Empereur, l'Aigle, et l'Espagne font voir
Que vaut notre grand Roi, notre Lys, notre France.

Texte original

Le dol long temps couué, la surprise, & l'audace,
Tombent en contreruse, en repousse, & rabais:
Quiconque hait les siens, leur repos, & leur pais,
L'estranger, le trauail, la guerre le terrasse,
Celuy n'est plus qu'vn songe, vn tronc, & vne glace,
Qui veilloit, florissoit, & bruloit en ses faits:
S'on veut vaincre, enrichir, reuiure par meffaits,
La dépouille, la perte, & la mort nous menasse.
Malheur quand l'âge vieil, le trouble, & la froideur
Rencontre vne ieunesse, vn accord, vne ardeur:
Par ces trois l'heur passé, l'effort, & l'esperance
Se tournent en malheur, foiblesse, & desespoir,
Or' que l'Empereur, l'Aigle, & l'Espagne font voir
Que vaut nostre grand Roy, nostre Lys, nostre France.

_↑_

1574

JODELLE, Étienne, *Les Œuvres et Mélanges poétiques*, Paris, Nicolas Chesneau et Mamert Patisson, 1574, *Sonnets*, *Contre les ministres de la nouvelle opinion*, IX, f° 74v° [sonnet rapporté].
<https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/btv1b8609547g/f172>

Texte modernisé

Je ne crains pas que Dieu, le savoir, la vertu,
Laissent vaincre Satan, l'ignorance, et le vice,
Ni qu'en tout soit l'état, le repos, la police,
Par faux sujets, par trouble, et désordre abattu :
Que ce qui stable était, grand, et bon, combattu
Soit par légèreté, petitesse, et malice :
Que de l'habit du bien, de simplesse, et justice,
Le mal, le dol, le tort, soit longtemps revêtu :
Mais je crains qu'un désastre, et honte, et playe cède
(Ô Dieu !) trop tard à l'heur, à l'honneur, au remède,
Quand le rebelle (ô Dieu !) l'hérétic, l'étranger,
Auront mangé mon Roi, mon Église, et ma France.
Hâte-nous donc le jour, le sens, l'obéissance,
Pour de leur nuit, furie, et mépris nous venger.

Texte original

Ie ne crains pas que Dieu, le sçauoir, la vertu,
Laissent vaincre Satan, l'ignorance, & le vice,
Ny qu'en tout soit l'estat, le repos, la police,
Par faux suiets, par trouble, & desordre abbatu:
Que ce qui stable estoit, grand, & bon, combatu
Soit par legereté, petitesse, & malice:
Que de l'habit du bien, de simplesse, & iustice,
Le mal, le dol, le tort, soit long temps reuestu:
Mais ie crains qu'vn desastre, & honte, & playe cede
(O Dieu!) trop tard à l'heur, à l'honneur, au remede,
Quand le rebelle (ô Dieu!) l'heretic, l'estranger,
Auront mangé mon Roy, mon Eglise, & ma France.
Haste nous donc le iour, le sens, l'obeissance,
Pour de leur nuict, furie, & mépris nous venger.

_↑_

1574

JODELLE, Étienne, *Les Œuvres et Mélanges poétiques*, Paris, Nicolas Chesneau et Mamert Patisson, 1574, *Sonnets*, *Contre les ministres de la nouvelle opinion*, XXIX, f° 79v° [2 vers rapportés sur 14].
<https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/btv1b8609547g/f182>

Texte modernisé

Ne les a-t-on pu donc découvrir ? au moins ceux
Qui à leur gloire sotte et sanglante prétendent,
Et vrais Pythons enflés d'un ord venin se rendent
Comme un Sphinx aguettants par leurs propos douteux,
Et qui souillant de christ le saint banquet entre eux,
Sont Harpies, qui or' pour nous piller se bandent,
Qui leur bave infernale en Cerbères épandent,
En Chimères se font et cruels et hideux,
Qu'un Phébus, un Œdipe, un Zétès, un Alcide,
Un prompt Bellérophon en puisse être homicide
Ou dompteur, je ne veux les plus simples blesser :
Mais les félons qu'on voit pour nous mettre en misère,
D'enflure, aguet, ravage, écume, horreur, passer
Tout Python, Sphinx, Harpie, et Cerbère, et Chimère.

Texte original

Ne les a ton peu donc decouurir? au moins ceux
Qui à leur gloire sote & sanglante pretendent,
Et vrais Pythons enflez d'vn ord venin se rendent
Comme vn Sphinx aguettans par leurs propos douteux,
Et qui souillans de christ le sainct banquet entre eux,
Sont Harpyes, qui or' pour nous piller se bandent,
Qui leur baue infernale en Cerberes espandent,
En Chimeres se font & cruels & hideux,
Qu'vn Phœbus, vn Oedipe, vn Zetes, vn Alcide,
Vn prompt Bellerophon en puisse estre homicide
Ou domteur, ie ne veux les plus simples blesser:
Mais les felons qu'on voit pour nous mettre en misere,
D'enfleure, aguet, rauage, escume, horreur, passer
Tout Python, Sphinx, Harpye, & Cerbere, & Chimere.

_↑_

1574

JODELLE, Étienne, *Les Œuvres et Mélanges poétiques*, Paris, Nicolas Chesneau et Mamert Patisson, 1574, *Sonnets*, « Au Roi, au nom de la ville de Paris, sur la paix de l'an 1570 », sonnet II, ff. 88v°-89r° [4 vers rapportés sur 14].
<https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/btv1b8609547g/f203>

Texte modernisé

De quatre dons Amour, Pallas, Phébus, Mercure,
Avaient voulu ta paix marquer et assurer :
L'Amour saint d'un flambeau te voulait honorer,
Pour les tiens vers les tiens enflammer d'amour pure.
Pallas voulait t'orner (montrant la paix qui dure)
De l'arbre Athénien : Phébus te décorer
De son arc, dont il vient sur les Monstres tirer,
Pour de nos vices faire ample déconfiture :
L'autre donner sa verge, afin qu'à tout jamais
Nos maux on en charmât : mais en vain seraient faits
Tous ces dons, car il faut que ta juste pensée
Pour ardre, unir, purger, ou assoupir ainsi
Par saint zèle, accord, force, et charme, serve ici
De flambeau, d'olivier, d'arc, et de caducée.

Texte original

De quatre dons Amour, Pallas, Phebus, Mercure,
Auoyent voulu ta paix marquer & asseurer:
L'Amour sainct d'vn flambeau te vouloit honorer,
Pour les tiens vers les tiens enflammer d'amour pure.
Pallas vouloit t'orner (monstrant la paix qui dure)
De l'arbre Athenien: Phebus te decorer
De son arc, dont il vient sur les Monstres tirer,
Pour de nos vices faire ample déconfiture:
L'autre donner sa verge, à fin qu'à tout iamais
Nos maux on en charmât: mais en vain seroient faits
Tous ces dons, car il faut que ta iuste pensee
Pour ardre, vnir, purger, ou assoupir ainsi
Par sainct zele, accord, force, & charme, serue ici
De flambeau, d'oliuier, d'arc, & de caducee.

_↑_

1574

JODELLE, Étienne, *Les Œuvres et Mélanges poétiques*, Paris, Nicolas Chesneau et Mamert Patisson, 1574, *Sonnets*, « Au Roi, au nom de la ville de Paris, sur la paix de l'an 1570 », sonnet VI, f° 90r° [sonnet rapporté].
<https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/btv1b8609547g/f203>

Texte modernisé

Qu'Hymen, Amour, le ciel, de foi, d'ardeur et d'heur,
Leur joigne, enflamme, illustre, et corps, et cœur, et vie,
Tant qu'à nul change, ou haine, ou désastre asservie
Soit onc leur alliance, et chaleur, et splendeur :
L'accord qui vient des dieux, la flamme, ou la grandeur,
Ne craint discord, froideur, ni du bas sort l'envie,
Dont souvent est rompue, éteinte ou tôt ravie,
D'Hymen, d'amour, du ciel, l'influence ou l'ardeur.
Si aux grands le haut sang lie, allume, et bien-heure
Tel lacs, telle ferveur, telle faveur, pour l'heure
Vertu l'étreint, l'embrase, et prospère encor mieux :
Ce lien royal donc, cet amour et hautesse,
Ferme, extrême, et suprême, en tout vainque sans cesse
Tout nœud, tout feu, tout don, d'Hymen, d'amour, des cieux.

Texte original

Qu'Hymen, Amour, le ciel, de foy, d'ardeur & d'heur,
Leur ioigne, enflamme, illustre, & corps, & cœur, & vie,
Tant qu'à nul change, ou haine, ou desastre asseruie
Soit oncq leur alliance, & chaleur, & splendeur:
L'accord qui vient des dieux, la flame, ou la grandeur,
Ne craint discord, froideur, ny du bas sort l'enuie,
Dont souuent est rompue, esteinte ou tost rauie,
D'Hymen, d'amour, du ciel, l'influence ou l'ardeur.
Si aux grands le haut sang lie, allume, & bien-heure
Tel laqs, telle ferueur, telle faueur, pour l'heure
Vertu l'étreint, l'embrase, & prospere encor mieux:
Ce lien royal donc, cet amour & hautesse,
Ferme, extreme, & supreme, en tout vainque sans cesse
Tout nœu, tout feu, tout don, d'Hymen, d'amour, des cieux.

_↑_

1574

JODELLE, Étienne, *Les Œuvres et Mélanges poétiques*, Paris, Nicolas Chesneau et Mamert Patisson, 1574, *Tombeaux*, « Sur le trépas de Jeanne de Loynes », f° 180r° [4 vers rapportés sur 14].
<https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/btv1b8609547g/f383>

Texte modernisé

Démophoon, Céphale, Orphée, Énée, ont fait
De Phyllis, de Procris, d'Eurydice, et de Creuse,
Grands ou communs regrets, selon que l'amoureuse
Ardeur et foi montrait plus ou moins son effet.
Mais eux en telles morts ont tous presque forfait :
L'un fait mourir Phyllis par attente angoisseuse,
L'autre navre Procris en la vallée ombreuse,
Des pâles morts le tiers sa grand perte refait.
Énée a moins de deuil, et moins de faute, encore
N'est-il sans grand soupçon. Le deuil qui te dévore
(Vu qu'on n'y voit ou faute, ou mort forcée ainsi)
Montre qu'en tout devait à votre couple heureuse
Céder Phyllis, Procris, et Eurydice, et Creuse,
Démophoon, Céphale, Orphée, Énée, aussi.

Texte original

Demophoon, Cephale, Orphee, Ænee, ont fait
De Phyllis, de Procris, d'Eurydice, & de Creuse,
Grands ou communs regrets, selon que l'amoureuse
Ardeur & foi monstroit plus ou moins son effect.
Mais eux en telles morts ont tous presque forfait:
L'vn fait mourir Phyllis par attente angoisseuse,
L'autre naure Procris en la vallee vmbreuse,
Des palles morts le tiers sa grand perte refait.
Ænee a moins de dueil, & moins de faute, encore
N'est-il sans grand soupçon. Le dueil qui te deuore
(*Veu qu'on n'y voit ou faute, ou mort forcee ainsi*)
Monstre qu'en tout deuoit à vostre couple heureuse
Ceder Phyllis, Procris, & Eurydice, & Creuse,
Demophoon, Cephale, Orphee, Ænee, aussi.

_↑_

[1870]

JODELLE, Étienne, *Les Œuvres et Mélanges poétiques*, éd. Marty-Laveaux, tome second, Paris, Alphonse Lemerre, 1870, appendice, « vers tirés du manuscrit 1663 du fonds français de la bibliothèque impériale », pp. 444-445 [*topos* des armes de l'Amour].
<https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k54181447/f355>

Texte modernisé

Oncques trait, flamme ou lacs d'amoureuse fallace
N'a point, brûlé, lié, si dur, froid, détaché
Cœur, comme était le mien, blessé, ars, attaché
Misérable qui est en si pénible chasse.
Ferme et gelé trop plus que le marbre et la glace,
Libre et franc je n'avais crainte d'être empêché
De plaie, feu, prison, mais vivement touché
M'a l'arc, m'a le brasier, m'a la rets qui me lace.
Transfix, défait je suis et tellement étreint
Qu'autre cœur que le mien n'ouvre, n'enflambe ou ceint
Dard, brandon ni lien de rigueur plus extrême.
Et ne peut advenir que le nœud, feu et sang
Qui m'étreint, me consomme et m'abreuve le flanc
Délie, éteigne, étanche autre que la mort même.

Texte original

Oncques traict, flamme ou laqs d'amoureuse fallace
N'a poingt, bruslé, lié, si dur, froid, destaché
Cœur, comme estoit le mien, blessé, ars, attaché
Miserable qui est en si penible chasse.
Ferme & gellé trop plus que le marbre & la glace,
Libre & franc ie n'auois crainte d'estre empesché
De playe, feu, prison, mais viuement touché
M'a l'arc, m'a le brasier, m'a la retz qui me lasse.
Transfix, desfaict ie suis & tellement estraint
Qu'aultre cœur que le mien n'ouure, n'enflambe ou ceint
Dard, brandon ne lien de rigueur plus extreme.
Et ne peult aduenir que le nœu, feu & sang
Qui m'estrainct, me consomme & m'abreuue le flanc
Deslie, estaigne, estanche aultre que la mort mesme.

_↑_

1574

GOULART, Simon, *Suite des Imitations chrétiennes*, second livre de sonnets, sonnet XIII, in *Poèmes chrétiens de B. de Montméja et autres divers Auteurs*, 1574, « Sur les portraits des antiquités Romaines », p. 181 [3 vers rapportés sur 14].
<https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k70487d/f197>

Texte modernisé

Le ciel, nature, l'art, d'un pouvoir admirable,
D'une beauté suprême, et d'une brave main,
Fonda, maintint, polit, cet empire Romain,
Et sous ses pieds posa tout ce monde habitable.
Depuis, le ciel ému de la vie damnable
De Rome débauchée abattit tout soudain
Sa force : et la nature ôta son œil humain,
Pour plus ne la chérir d'une façon aimable.
L'art permit que son œuvre en ruine fût mis.
Mais ores dépité d'un si cruel dommage :
Par le docte burin dessus il a remis
Quelques traits excellents de son premier ouvrage.
Ouvrage démontrant à toute créature,
Les merveilles du ciel, de l'art, et de nature.

Texte original

Le ciel, nature, l'art, d'vn pouuoir admirable,
D'vne beauté supreme, & d'vne braue main,
Fonda, maintint, polit, cest empire Romain,
Et sous ses pieds posa tout ce monde habitable.
Depuis, le ciel esmeu de la vie damnable
De Rome desbauchee abbatit tout soudain
Sa force: & la nature osta son œil humain,
Pour plus ne la cherir d'vne façon aimable.
L'art permit que son œuure en ruine fust mis.
Mais ores despité d'vn si cruel dommage:
Par le docte burin dessus il a remis
Quelques traits excellens de son premier ouurage.
Ouurage demonstrant à toute creature,
Les merueilles du ciel, de l'art, & de nature.

_↑_

1574

GOULART, Simon, *Suite des Imitations chrétiennes*, second livre de sonnets, sonnet LXVIII, in *Poèmes chrétiens de B. de Montméja et autres divers Auteurs*, 1574, p. 208 [4 vers rapportés sur 14].
<https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k70487d/f224>

Texte modernisé

Ô pas épars ! ô vue dépourvue !
Ô sourde oreille ! ô sens, sans nul égard !
Cœur, chœur de maux ! esprit pris du regard
De volupté quand tu l'eus aperçue !
Où courez-vous si roide sans tenue ?
Où fiches-tu de ta clarté le dard ?
Qu'écoutes-tu ? ce monde frétillard,
T'a-t-il hélas ! par ses cris retenue ?
Sens, cœur, esprit, sus, courage, espérez
En l'Éternel : à ce bien aspirez,
Qui maux, folie et la chair extermine.
Et vous mes pieds, mes oreilles, mes yeux,
Courez ouïr et voir avecques eux,
Dieu, qui sur eux et dessus vous domine.

Texte original

O pas espars! o veuë despourueuë!
O sourde oreille! o sens, sans nul esgard!
Cœur, chœur de maux! esprit pris du regard
De volupté quand tu l'eus apperceuë!
Ou courez-vous si roide sans tenuë?
Ou fiches-tu de ta clarté le dard?
Qu'escoutes-tu? ce monde fretillard,
T'a-il helas! par ses cris retenue?
Sens, cœur, esprit, sus, courage, esperez
En l'Eternel: à ce bien aspirez,
Qui maux, folie & la chair extermine.
Et vous mes pieds, mes oreilles, mes yeux,
Courez ouïr & voir auecques-eux,
Dieu, qui sur eux & dessus vous domine.

_↑_

1575

JODELLE, Étienne, *in* Claude BINET, *Merveilleuse Rencontre sur les noms tournés du Roi et de la Reine*, Paris, Federic Morel, 1575, « Sonnet fait autrefois en faveur d'autres semblables églogues », p. 6 [11 vers rapportés sur 14].
<https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k851199x/f6>

Texte modernisé

Ton Neptun mon BINET, ton Pan, et ta Dictynne
Sous le marbre des eaux, dans les prés, dans les bois,
De Trident, de houlette, et d'épieu, sous ses lois,
Ne tient tant de poissons, d'agneaux, de sauvagine.
Que ta conque, musette, et que ta trompe orine,
Aux rives, aux vallons, et aux taillis plus cois,
Fait ouïr, fait parler, fait courber, sous ta voix,
De flots, de rocs, de raims à la verte courtine.
Le Dauphin azuré à l'Orque au pesant corps,
Le loup à la brebis s'accorde à tes accords,
Le chien, le daim craintif, à toi bornent leur quête.
Donc bergers, et chasseurs, pêcheurs, venez lier
De beau myrte marin, de saule, et de laurier,
Le chef, ligne, houlette, et le dard d'un tel Poète.

Texte original

Ton Neptun mon BINET, ton Pan, & ta Dictynne
Sous le marbre des eaus, dans les prez, dans les bois,
De Trident, de houlette, & d'espieu, sous ses lois,
Ne tient tant de poissons, d'aigneaux, de sauuagine.
Que ta conque, musette, & que ta trompe orine,
Aux riues, aux vallons, & aux taillis plus cois,
Fait ouir, fait parler, fait courber, sous ta vois,
De flots, de rocs, de raims à la verte courtine.
Le Daufin azuré à l'Ourque au pesant cors,
Le loup à la brebis s'accorde à tes accors,
Le chien, le dain craintif, à toy bornent leur queste.
Donc bergers, & chasseurs, pescheurs, venez lier
De beau myrthe marin, de saule, & de laurier,
Le chef, ligne, houlette, & le dard d'vn tel Poëte.

_↑_

1575

BUTTET, Marc Claude de, *L'Amalthée revue et augmentée*, Lyon, Benoît Rigaud, 1575, p. 120 [5 vers rapportés : vers 6-8, 12-13].
<https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k15274919/f132>

Texte modernisé

Le printemps verdoyant tout fleuri, et joyeux,
L'été jaune doré, si ardent qu'il en tonne,
D'azur bien coloré le bon vineux automne,
L'hiver blanc, et chenu, en ses membres frileux,
Un chacun à son tour de cueillir curieux,
Moissonner, vendanger, glacer, nous abandonne
Aux prés, champs, et coteaux, au ruisseau qui bouillonne,
Fleurs, épis, et raisins, et glaçons odieux.
Le printemps va montrant la belle adolescence,
L'été l'âge plus fort, l'automne décadence,
Et l'hiver est l'état de la vieillesse lasse.
Belle si au printemps, été, automne aussi,
Des fleurs, moissons, et fruits, ne vous tient le souci,
Quand l'hiver vous prendra, vous n'aurez que la glace.

Texte original

Le printens verdoiant tout fleuri, & ioieux,
L'esté iaune doré, si ardent qu'il en tonne,
D'azur bien coulouré le bon vineux autonne,
L'hyuer blanc, & chenu, en ses membres frilleux,
Vnchacun à son tour de cueillir curieux,
Moissonner, vandanger, glacer, nous abandonne
Aux prés, champs, & cotaux, au ruisseau qui bouillonne,
Fleurs, épis, & raisins, & glaçons odieux.
Le printens va montrant la belle adolescence,
L'esté l'áge plus fort, l'autonne décadence,
Et l'hyuer est l'estat de la vieillesse lasse.
Belle si au printens, esté, autonne aussi,
Des fleurs, moissons, & fruits, ne vous tient le souci,
Quand l'hyuer vous prendra, vous n'aurés que la glace.

_↑_

1575

JAMYN, Amadis, *Les Œuvres poétiques*, Paris, Mamert Patisson, 1575, *Artémis*, quatrième livre, f° 188v° [2 vers rapportés : vers 9 et 11].
<https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/btv1b86263675/f392>

Texte modernisé

L'agréable vigueur de si belle lumière
Me rit toujours en l'âme, et le Sens de mes yeux
N'apporte à l'intellect rien de si précieux,
Ni chose autant que vous rare, excellente, et chère.
Quand Nature vous fit, afin de se complaire
Et montrer aux humains son art ingénieux
Elle n'épargna rien, si que ne pouvant mieux
Votre beauté lui sert maintenant d'exemplaire.
La neige, l'Incarnat, la splendeur, et les traits
Qui font les autres corps des Dames pleins d'attraits
Sont empruntés des Lys, des Roses, des Planètes
De votre sein poli, de votre teint vermeil,
De vos yeux étoilés compagnons du Soleil :
Elles sont vos rayons, leur lumière vous êtes.

Texte original

L'agreable vigueur de si belle lumiere
Me rit tousiours en l'ame, & le Sens de mes yeux
N'apporte à l'intellect rien de si precieux,
Ny chose autant que vous rare, excellente, & chere.
Quand Nature vous fit, à fin de se complaire
Et montrer aux humains son art ingenieux
Elle n'épargna rien, si que ne pouuant mieux
Vostre beauté luy sert maintenant d'exemplaire.
La neige, l'Incarnat, la splendeur, & les traits
Qui font les autres corps des Dames pleins d'attrais
Sont empruntez des Lys, des Roses, des Planetes
De vostre sein poli, de vostre teint vermeil,
De vos yeux estoilez compagnons du Soleil:
Elles sont vos rayons, leur lumiere vous estes.

_↑_

1576

CHANDIEU, Antoine de, *in* BÈZE, Théodore de, *Poemata*, 1576, « Autre sonnet sur la mort de Jean Calvin », pp. 128-129 [4 vers rapportés : vers 2, 6, 10, 14].
<https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bd6t537894709/f131>

Texte modernisé

Je pensais que la mort avait trop tôt fermé
L'œil, l'oreille, et la bouche à ce chef vénérable,
Qui a vu et ouï le fruit inestimable
De son dire excellent, entre tous renommé.
Car maintenant son corps, qui demeure enfermé,
Aveugle, sourd, muet, au tombeau qui l'accable,
Ne voit et n'oit plus rien : et sa bouche admirable
Ne peut plus enseigner son troupeau bien-aimé.
Mais quand je pense aux maux survenus après lui,
Et qu'on ne voit, on n'oit, on ne dit rien qu'ennui,
Que guerre, que tourment, qui de si près nous touche :
Alors je connais bien, Calvin, que tu es mort
En un temps propre à toi, et qu'heureuse est la mort,
Qui t'a fermé ton œil, ton oreille, et ta bouche.

Texte original

Ie pensoy' que la mort auoit trop tost fermé
L'œil, l'aureille, & la bouche à ce chef venerable,
Qui a veu & ouy le fruit inestimable
De son dire excellent, entre tous renommé.
Car maintenant son corps, qui demeure enfermé,
Aueugle, sourd, muet, au tombeau qui l'accable,
Ne voit & n'oit plus rien: & sa bouche admirable
Ne peut plus enseigner son troupeau bien-aimé.
Mais quand ie pense aux maux suruenus apres luy,
Et qu'on ne voit, on n'oit, on ne dit rien qu'ennuy,
Que guerre, que tourment, qui de si pres nous touche:
Alors ie cognoy bien, Caluin, que tu es mort
En vn temps propre à toy, & qu'heureuse est la mort,
Qui t'a fermé ton œil, ton aureille, & ta bouche.

_↑_

1576

BRETIN, Filbert, *Poésies amoureuses*, Lyon, Benoît Rigaud, 1576, *Mélanges*, f° 59r° [quatrain rapporté].
<https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k8712291q/f117>

Texte modernisé

Épigramme rapportée.

Avoir chaud, avoir froid, avoir somme, avoir faim,
En labeur, en recoi, veille et sobriété :
Fait que l'écolier soit sec, faible, pâle et vain,
Suant, tremblant, rêvant, et du tout maltraité.

Texte original

Epigramme rapporté.

Avoir chaud, auoir froit, auoir somme, auoir faim,
En labeur, en requoy, veille & sobrieté:
Fait que l'escolier soit sec, foible, pasle & vain,
Suant, tremblant, réuant, & du tout mal traité.

_↑_

1576

BRACH, Pierre de, *Les Poèmes*, Bordeaux, Simon Millanges, 1576, Premier livre des Poèmes, *L'Aimée*, Sonnets, f° 1r° [5 vers rapportés sur 14 : *topos* des armes de l'Amour].
<https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k1171401/f17>

Texte modernisé

JE CHANTE la chaleur d'une brûlante flamme,
Et la douleur d'un coup dans mon cœur enfoncé,
Et l'effort d'un lien serrement enlacé,
Qui m'ard, me playe, et lie en l'amour d'une dame.
De plus en plus en moi ce feu couvert s'enflamme.
Mon cœur d'un nouveau trait coup sur coup est blessé,
Et d'un nœud plus étroit mon lien est pressé,
Brûlant, playant, serrant, mon cœur, mon corps, mon âme.
Mais si doux est ce feu, ce trait, et ce lien,
Qu'au chaud, qu'au coup, qu'au nœud je cherche le moyen
D'être brûlé, playé, de prisonnier me rendre.
Espérant que j'aurai, si long est leur effort,
Étant gêné du nœud, par ma playe, la mort :
Si plutôt par le feu je ne suis mis en cendre.

Texte original

IE CHANTE *la chaleur d'vne bruslante flamme,*
Et la douleur d'vn coup dans mon cœur enfoncé,
Et l'effort d'vn lien serrement enlassé,
Qui m'ard, me playe, & lie en l'amour d'vne dame.
De plus en plus en moi ce feu couuert s'enflamme.
Mon cœur d'vn nouueau trait coup sur coup est blessé,
Et d'vn nœud plus estroit mon lien est pressé,
Bruslant, playant, serrant, mon cœur, mon corps, mon ame.
Mais si doux est ce feu, ce trait, & ce lien,
Qu'au chaud, qu'au coup, qu'au nœud ie cherche le moien
D'estre bruslé, playé, de prisonnier me rendre.
Esperant que i'aurai, si long est leur effort,
Estant geiné du nœud, par ma playe, la mort :
Si plustost par le feu ie ne suis mis en cendre.

_↑_

1576

BRACH, Pierre de, *Les Poèmes*, Bordeaux, Simon Millanges, 1576, Premier livre des Poèmes, *L'Aimée*, f° 51r° [12 vers rapportés sur 14].
<https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k1171401/f117>

Texte modernisé

Vous vent, vous nautonier, vous rivière cruelle,
Pourquoi m'emmenez-vous ce que j'aime le mieux,
Soufflant, tirant, portant, même devant mes yeux,
Et la voile, et la rame, et la vite nacelle,
Le souffler, et les nerfs, et la course éternelle
Du gosier, et des bras, et des flots envieux,
Du vent, du nautonier, du fleuve audacieux
Puisse cesser, roidir, perdre son cours rebelle.
Et pour voir advenir ce que j'ai souhaité,
Puisse Éole, la goutte, et le chien de l'Été,
Par force, par douleur, et par grand' sécheresse
Brider, roidir, tarir le vent, les nerfs, et l'eau :
Tellement que le vent, le bras, et l'eau délaisse
D'enfler, tirer, porter, voile, rame, bateau.

Texte original

Vous vent, vous nautonnier, vous riuiere cruelle,
Pourquoi m'enmenés vous ce que i'aime le mieux,
Soufflant, tirant, portant, mesme deuant mes yeux,
Et la voile, & la rame, & la vite nacelle,
Le souffler, & les nerfs, & la courçe eternelle
Du gosier, & des bras, & des flots enuieux,
Du vent, du nautonnier, du fleuue audacieux
Puisse cesser, roidir, perdre son cours rebelle.
Et pour voir aduenir ce que i'ai souhaité,
Puisse Æole, la goutte, & le chien de l'Esté,
Par force, par douleur, & par grand' secheresse
Brider, roidir, tarir le vent, les nerfs, & l'eau:
Tellement que le vent, le bras, & l'eau delaisse
D'enfler, tirer, porter, voile, rame, batteau.

_↑_

1576

BRACH, Pierre de, *Les Poèmes*, Bordeaux, Simon Millanges, 1576, Troisième livre des Poèmes, *Les Mélanges*, f° 167r°v° [4 vers rapportés sur 14].
<https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k1171401/f355>

Texte modernisé

Que l'homme est malheureux, cependant qu'il poursuit
Le misérable cours de cette vie humaine,
N'ayant rien de certain qu'une mort incertaine,
Qui doit clore ses yeux d'une trop longue nuit.
Du Printemps vient l'Été, l'Hiver l'Automne suit,
La nuit pousse le jour, le jour la nuit ramène,
Le repos le travail, la vie à la mort mène,
Ainsi l'homme inconstant sans constance est conduit.
Mais toute l'inconstance en tout le contrarie :
Car le plaisir, le chaud, le froid, la maladie,
Du Printemps, de l'Été, de l'Hiver, de l'Automne,
Attiédi, bouillonnant, glacial et pesteux,
Le débauche, le brûle, et le gèle, et lui donne
La mort, qui le conduit sous le tombeau poudreux.

Texte original

Que l'homme est malheureux, cependant qu'il poursuit
Le miserable cours de cete vie humaine,
N'ayant rien de certain qu'une mort incertaine,
Qui doit clorre ses yeux d'une trop longue nuit.
Du Prim-temps vient l'Esté, l'Hiuer l'Automne suit,
La nuit pousse le jour, le jour la nuit ramene,
Le repos le trauail, la vie à la mort meine,
Ainsi l'homme inconstant sans constance est conduit.
Mais toute l'inconstance en tout le contrarie:
Car le plaisir, le chaud, le froid, la maladie,
Du Prim-temps, de l'Esté, de l'Hiuer, de l'Automne,
Atiedi, bouillonnant, glaçial & pesteux,
Le débauche, le brusle, & le gele, & lui donne
La mort, qui le conduit soubs le tombeau poudreux.

_↑_

1576

LE LOYER, Pierre, *Érotopégnie*, Paris, Abel L'Angelier, 1576, Premier Livre, sonnets, XXII, f° 6v° [sonnet rapporté ; *topos* des armes de l'Amour].
<https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k10900368/f28>

Texte modernisé

Ta beauté, ta vertu, et ta grâce excellente,
Où Vénus, où Pallas, où Thalie a enclos
Sa grandeur, son savoir, et son maintien dispos,
Sur le front, au cerveau, en la face riante.
D'un clin d'œil, d'un parler et d'une flamme lente,
A navré, a ravi et brûlé sans repos,
Mon cœur et mon esprit et le fond de mes os,
Appâté, pris, serré d'une amour violente.
Las ! que n'étais-je aveugle, et fol et sans souci,
Pour ne voir, n'admirer, et ne garder aussi
Ce qui me cuit, me nuit et me rend misérable.
Mes regards, mes pensers, et l'aigu de mes sens
Causent le mal, la force, et l'ardeur que je sens,
À t'aimer, prendre, avoir belle, sage, admirable.

Texte original

T*a beauté, ta vertu, & ta grace excellente,*
O*ù* V*enus, où* P*allas, où* T*halie a enclos*
S*a grandeur, son sçauoir, & son maintien dispos,*
S*ur le front, au cerueau, en la face riante.*
D*'vn clin d'œil, d'vn parler & d'vne flamme lente,*
A *nauré, a raui & bruslé sans repos,*
M*on cueur & mon esprit & le fond de mes os,*
A*ppasté, pris, serré d'vne amour violente.*
L*as ! que n'estois-ie aueugle, & fol & sans souci,*
P*our ne voir, n'admirer, & ne garder aussi*
C*e qui me cuist, me nuist & me rend miserable.*
M*es regards, mes pensers, & l'agu de mes sens*
C*ausent le mal, la force, & l'ardeur que ie sens,*
A *t'aimer, prendre, auoir belle, sage, admirable.*

_↑_

1576

LE LOYER, Pierre, *Érotopégnie*, Paris, Abel L'Angelier, 1576, Second Livre, Sonnets, II, f° 54r° [2 vers rapportés : vers 13 et 14].
<https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k10900368/f123>

Texte modernisé

Du Latin de Pulex, ancien auteur.
Ma mère de moi grosse, un jour voulut apprendre
Des Dieux quel je serais : Un fils, dit Apollon,
Une fille, dit Mars, nul des deux dit Junon :
J'étais hermaphrodite alors qu'elle m'engendre.
Demandant quelle fin ma vie devait prendre,
Par fer, dit la Déesse : au gibet, Mars selon :
Dedans l'onde, Phébus : et tout cela Clothon
Et ses sévères sœurs ferme voulurent rendre.
Grimpant d'un arbre un jour les rameaux bien feuillus.
Mon épée coula et je tombai dessus,
Mon pied, par cas fortuit, dans un rameau se lie,
Ma tête se noya dedans un fleuve creux :
Ainsi à moi femme, homme, et nul de tous les deux,
L'eau, le gibet, le fer, fut le bout de ma vie.

Texte original

M*a mere de moy grosse, vn iour voulut apprendre*
D*es* D*ieux quel ie serois :* V*n fils, dist* A*pollon,*
V*ne fille, dist* M*ars, nul des deux dist* I*unon:*
I*'estois hermaphrodite alors qu'elle m'engendre.*
D*emandant quelle fin ma vie deuoit prendre,*
P*ar fer, dist la* D*eesse : au gibet,* M*ars selon:*
D*edans l'onde,* P*hebus : & tout cela* C*lothon*
E*t ses seueres sœurs ferme voulurent rendre.*
G*rimpant d'vn arbre vn iour les rameaux bien fueillus.*
M*on espee coula & ie tombé dessus,*
M*on pied, par cas fortuit, dans vn rameau se lie,*
M*a teste se noya dedans vn fleuue creux:*
A*insi à moy femme, homme, & nul de tous les deux,*
L*'eau, le gibet, le fer, fut le bout de ma vie.*

_↑_

1577

LE SAULX, Marin, *Théanthropogamie en forme de dialogue par sonnets chrétiens*, Londres, Thomas Vautrolier, 1577, sonnet 9, p. 44 [5 vers rapportés sur 14].
<https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k71977q/f45>

Texte modernisé

LA chair et le péché, la Loi avec l'Enfer
Me chatouille, me point, m'épouvante, et me gêne
D'un désir, d'un remords, d'une horreur, d'une peine
Qui suit, qui fuit, qui craint, et qui peut étouffer
Péché, la Loi, la mort, la chair qui triompher
Pouvait sans le péché sur la Loi vide et vaine :
Le vil péché régnant arme la Loi qui traîne
La mort qui me meurtrit de son meurtrissant fer :
Mais Jésus chasse-mal, et péché l'infidèle,
Pour ma chair, en sa chair, de chair, sans chair rebelle
A désarmé la Loi de force et de vigueur,
Puis noyant dans son sang le meurtrier de ma vie,
Le péché qui mortel avait sur moi envie,
Il m'assure en domptant des enfers la rigueur.

Texte original

LA chair & le peché, la Loy auec l'Enfer
Me chatouille, me poind, m'espouuante, & me geine
D'vn desir, d'vn remors, d'vne horreur, d'vne peine
Qui suit, qui fuit, qui craind, & qui peut estouffer
Peché, la Loy, la mort, la chair qui triompher
Pouuoit sans le peché sur la Loy vuide & vaine:
Le vil peché regnant arme la Loy qui traine
La mort qui me meurtrit de son meurtrissant fer:
Mais Iesus chasse-mal, & peché l'infidelle,
Pour ma chair, en sa chair, de chair, sans chair rebelle
A desarmé la Loy de force & de vigueur,
Puis noyant dans son sang le meurtrier de ma vie,
Le peché qui mortel auoit sur moy enuie,
Il masseure en domtant des enfers la rigueur.

_↑_

1578

DU BARTAS, Guillaume, *La Semaine, ou Création du monde*, Paris, Jean Février, 1578, Premier jour, p. 19 [vers rapportés : 3 premiers vers de l'extrait].
<https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k1175722/f25>

Texte modernisé

[…]
L'oiseleur, le pêcheur, le veneur ne tend pas
Tant et tant de gluaux, d'hameçons, et de lacs
Aux oiseaux, aux poissons, aux animaux sauvages,
Qui n'ont autre logis que les déserts bocages :
Que ce malin Esprit tend d'engins pour tromper
Ceux même qui ne font métier que de piper.
Avec l'attrait mignard d'un bel œil il attrape
Le bouillant jouvenceau : l'argent lui sert de trappe
Pour prendre l'usurier : par l'accueil gracieux
D'un Prince, il va trompant l'Esprit ambitieux.
Il gagne avec l'appât de cent doctrines vaines
Ceux qui foulent aux pieds les richesses humaines.
[…]

Texte original

[…]
L'oiseleur, le pescheur, le veneur ne tend pas
Tant & tant de gluaus, d'hameçons, & de laz
Aus oiseaus, aus poissons, aus animaus sauuages,
Qui n'ont autre logis que les desers bocages:
Que ce malin Esprit tend d'engins pour tromper
Ceus méme qui ne font métier que de piper.
Auec l'atrait mignard d'vn bel œil il atrape
Le boüillant iouuenceau : l'argent lui sert de trape
Pour prendre l'vsurier : par l'accueil gracieus
D'vn Prince, il va trompant l'Esprit ambitieus.
Il gagne auec l'apât de cent doctrines vaines
Ceus qui foulent aus piés les richesses humaines.
[…]

1578

DU BARTAS, Guillaume, *La Semaine, ou Création du monde*, Paris, Jean Février, 1578, Sixième jour, pp. 189-90 [2 vers rapportés].
<https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k1175722/f195>

Texte modernisé

[…]
Le vent d'Austre qui rompt de sa meuglante haleine
Les rameaux des forêts, qui de l'humide plaine
Fait mille monts, et vaux : qui baisse, audacieux,
Les pointes qui par trop s'avoisinent des Cieux.
L'odorante vapeur que la rose soupire,
Tandis que les soupirs d'un amoureux Zéphyre
Émaillent la campagne : et que, pour plaire aux Cieux,
La Terre se revêt d'un habit précieux.
Les discordants accords que produit une Lyre,
Ne peuvent être vus : mais celui se peut dire
Sans nez, oreille, chair, qui ne flaire, oit, et sent
L'odeur, le son, le choc, des fleurs, du luth, du vent.
[…]

Texte original

[…]
Le vent d'Austre qui ront de sa muglante haleine
Les rameaus des forés, qui de l'humide plaine
Fét mile mons, & vaus : qui baisse, audacieus,
Les pointes qui par trop s'auoisinent des Cieus.
L'odorante vapeur que la rose soûpire,
Tandis que les soûpirs d'vn amoureus Zephyre
Emaillent la campagne : & que, pour plaire aus Cieus,
La Terre se reuêt d'vn habit precieus.
Les discordans accors que produit vne Lyre,
Ne peuuent étre veus : mais celui se peut dire
Sans nés, oreille, chair, qui ne flaire, oit, & sent
L'odeur, le son, le choc, des fleurs, du lut, du vent.
[…]

1578

BOYSSIÈRES, Jean de, *Les secondes Œuvres poétiques*, Paris, Jean Poupy, 1578, Livre premier, « À Monsieur », f° 1r° [sonnet rapporté].
<https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k323869v/f19>

Texte modernisé

LE vert, l'ardeur, le vent, la vague, et la clarté,
Du buis, du feu, de l'air, de l'eau, de la lumière,
Jaune, brûlant, léger, humide, coutumière,
Égaie, échauffe, évente, erre, chasse obscurté.
Son teint, son chaud, son pouls, son bruit, son rai-pointé,
Pour gel, pour froid, pour plui', pour paix, pour la sommière,
Vif, ardent, soupirant, bruyant, sa lueur claire,
N'est blanc, n'est glas, n'est mort, n'est coi, n'est surmonté.
Ton nom, ton cœur, ton los, ton renom, ta victoire,
En fleur, vaillant, volant, Immortel, en la gloire,
Sera, ardra, courra, murmurera, luira.
Mon vers, mon trait, ma voix, mon haleine, et mon mètre,
Dira, peindra, lou'ra, poussera, gravera,
Tes faits, tes jours, tes ans, ta vaillance, et ta dextre.

Texte original

LE verd, l'ardeur, le vent, la vague, & la clarté,
Du buis, du feu, de l'air, de l'eau, de la lumiere,
Iaune, bruslant, leger, humide, coustumiere,
Esgaie, eschauffe, éuente, erre, chasse obscurté.
Son teint, son chaut, son poux, son bruit, son rais-pointé,
Pour gel, pour froid, pour pluy', pour paix, pour l'assommiere,
Vif, ardant, soupirant, bruyant, sa lueur claire,
N'est blanc, n'est glas, n'est mort, n'est coy, n'est surmonté.
Ton nom, ton cœur, ton los, ton renom, ta victoire,
En fleur, vaillant, vollant, Immortel en la gloire,
Sera, ardra, courra, murmurera, luira.
Mon vers, mon trait, ma voix, mon haleine, & mon metre,
Dira, peindra, lou'ra, poussera, grauera,
Tes faits, tes iours, tes ans, ta vaillance, & ta dextre.

1578

BOYSSIÈRES, Jean de, *Les secondes Œuvres poétiques*, Paris, Jean Poupy, 1578, Second Livre, « À Monseigneur de La Bordaisière », f° 67r° [quatrain rapporté].
<https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k323869v/f151>

Texte modernisé

Amour, Mars, Apollon, Vénus, Pallas, Junon,
De feu, de fer, d'ardeur, de ris, de savoir, d'or,
Brûla, arma, éprit, orna, pourvut, fit fort,
Ton cœur, ton bras, ton jour, ton œil, ton sens, ton nom.

Texte original

Amour, Mars, Apollon, Venus, Pallas, Iunon,
De feu, de fer, d'ardeur, de ris, de sçauoir, d'or,
Brula, arma, esprit, orna, pourueut, fit fort,
Ton cœur, ton bras, ton jour, ton œil, ton sens, ton nom.

1578

BOYSSIÈRES, Jean de, *Les secondes Œuvres poétiques*, Paris, Jean Poupy, 1578, Second Livre, « Épigramme. À Maître Anthoine », f° 74r° [quatrain rapporté].
<https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k323869v/f165>

Texte modernisé

Le nerf, le corps, la chair et l'esprit, diligent
Est fort, est aise, est chaude, et de nuit, et jour source :
Quand en cave, grenier, au saloir, en la bourse,
L'on a du vin, du blé, du lard, et de l'argent.

Texte original

Le nerf, le corps, la chair & l'esprit, diligent
Est fort, est aise, est chaude, & de nuict, & iour source:
Quand en caue, grenier, au salloir, en la bource,
L'on a du vin, du bled, du lard, & de l'argent.

1578

LA GESSÉE, Jean de, *La Grasinde*, Paris, Galliot Corrozet, 1578, f° 3v° [3 vers rapportés : vers 2 à 4].
<https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k71481k/f14>

Texte modernisé

GRASINDE, qui me fais revivre en trépassant :
J'égale, oppose, et rends, ta beauté nonpareille
Au lustre, au pourpre, au sort, de la rose vermeille,
Ses plis, son teint, sa fin, ouvrant, comblant, pressant.
Tant que l'Aube nourrit son éclat rougissant,
Rosier, jardin, saison, s'ornent de sa merveille :
Mais quoi ? le chaud premier au trépas l'appareille,
Et c'est pourquoi l'on dit qu'elle meurt en naissant.
Toi de même imitant cette fleur sur l'épine,
Tu te montres encor jeune, allègre, et poupine :
N'attends donc l'âpre effort du vieil âge transi.
Laisse-moi cultiver ta jeunesse prisée,
Afin que sans fanir tu reçoives ainsi
Mon doux vent, mon doux air, et ma douce rosée !

Texte original

GRASINDE, *qui me fais reuiure en trespassant:*
I'egale, oppose, & rends, ta beauté nompareille
Au lustre, au pourpre, au sort, de la rose vermeille,
Ses plis, son teint, sa fin, ouurant, comblant, pressant.
Tant que l'Aube nourrit son esclat rougissant,
Rosier, iardin, saison, s'ornent de sa merueille:
Mais quoi? le chaud premier au trépas l'appareille,
Et c'est pourquoi l'on dit qu'elle meurt en naissant.
Toi de méme imitant ceste fleur sur l'espine,
Tu te montres encor ieune, alegre, & poupine:
N'attans donc l'aspre effort du vieil age transi.
Laisse moi cultiuer ta ieunesse prisee,
Afin que sans fanir tu reçoiues ainsi
Mon dous vent, mon dous air, & ma douce rosee!

_↑_

1578

HESTEAU, Clovis, *Les Œuvres poétiques*, Paris, Abel L'Angelier, 1578, Livre second, *Amours*, « Vœu », f° 32v° [4 vers rapportés : vers 1 à 4].
<https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/btv1b86196562/f90>

Texte modernisé

Ô VOUS grand Jupiter, vous Ciel, et vous Nature,
Qui créez, qui couvrez, et qui formez tous corps,
Régissant, compassant, et guidant par accords,
Le cœur, l'œuvre, et les sens de toute créature.
Vous troupeau qui mâchez l'immortelle verdure,
Vous Dieu qui embouchez les prophétiques cors,
Et vous qui prodiguant vos plus rares trésors,
M'avez mis au sommet de votre architecture.
Si vous avez daigné, comme un astre nouveau,
Me voir luire entre vous sur votre saint coupeau,
Engravez sur vos fronts d'un fer exempt d'outrage :
NUYSEMENT POUR MONTRER QUE PEUT une beauté,
Nous a sacré ses vers qui ont l'âge dompté
Et appendu son cœur aux pieds de cette image.

Texte original

O *VOVS grand Iupiter, vous Ciel, & vous Nature,*
Qui creez, qui couurez, & qui formez tous corps,
Regissant, compassant, & guidant par accords,
Le cueur, l'œuure, & les sens de toute creature.
Vous troupeau qui maschez l'immortelle verdure,
Vous Dieu qui embouchez les prophetiques cors,
Et vous qui prodiguant voz plus rares tresors,
M'auez mis au sommet de vostre architecture.
Si vous auez daigné, comme vn astre nouueau,
Me voir luire entre vous sur vostre sainct couppeau,
Engrauez sur voz fronts d'vn fer exempt d'outrage:
NVISEMENT POVR MONTRER QVE PEVT *vne beauté,*
Nous a sacré ses vers qui ont l'âge dompté
Et appendu son cueur aux pieds de ceste image.

_↑_

1578

HESTEAU, Clovis, *Les Œuvres poétiques*, Paris, Abel L'Angelier, 1578, Livre second, *Amours*, VI, f° 34v° [13 vers rapportés : 1-8, 10-14 ; *topos* des armes de l'Amour].
<https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/btv1b86196562/f94>

Texte modernisé

Ta vertu, ta bonté, et ta rare valeur,
M'ont tellement charmé les yeux, les sens, et l'âme :
Qu'il n'y a trait, lien, ni amoureuse flamme,
Qui plus blesse, garrotte, et embrase autre cœur.
C'est le fer, le cordeau, et l'ardent feu vainqueur,
Qui me point, qui me tient, qui vivement m'enflamme :
C'est l'onguent, le couteau, et l'eau que je réclame,
Pour guérir, délier, et dompter mon ardeur.
Voilà cette unité qui (soudain t'ayant vue)
Entama, prit, brûla, ma pauvre âme déçue :
Mais la voix, le poil, l'œil qu'il me faut adorer,
C'est le trait, c'est le rets, c'est la vive étincelle,
Qui me point, prend, et brûle en t'aimant ma rebelle,
L'onguent, le glaive et l'eau, qui me peut restaurer.

Texte original

Ta vertu, ta bonté, & ta rare valeur,
M'ont tellement charmé les yeux, les sens, & l'ame:
Qu'il n'y a trait, lien, ny amoureuse flame,
Qui plus blece, garrotte, & embrase autre cueur.
C'est le fer, le cordeau, & l'ardant feu vainqueur,
Qui me poinct, qui me tient, qui viuement m'enflame:
C'est l'vnguent, le couteau, & l'eau que ie reclame,
Pour guarir, deslier, & dompter mon ardeur.
Voila ceste vnité qui (*soudain t'ayant veuë*)
Entama, prit, brusla, ma pauure ame deceuë:
Mais la voix, le poil, l'œil qu'il me faut adorer,
C'est le trait, c'est le rets, c'est la viue estincelle,
Qui me poinct, prend, & brusle en t'aimant ma rebelle,
L'vnguent, le glaiue & l'eau, qui me peut restorer.

_↑_

1578

HESTEAU, Clovis, *Les Œuvres poétiques*, Paris, Abel L'Angelier, 1578, Livre second, *Amours*, X, f° 35v° [2 vers rapportés : 12-13].
<https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/btv1b86196562/f96>

Texte modernisé

Comme on voit en été une bruyante nue,
Que le roide Aquilon va parmi l'air roulant :
Pleine de tous côtés se crever grommelant,
Et vomir le discord qui la rendait émue :
Tantôt embraser l'air d'une flamme inconnue,
Tantôt semer la grêle, et d'un tour violent,
Rouer un tourbillon qui noir se dévalant,
Enveloppe le chef d'une roche chenue.
Ainsi mon estomac comblé d'amoureux feu,
Qui de tes chauds regards croît toujours peu à peu,
Veut vomir la douleur qui le brûle et l'entame :
Ô beaux cheveux, bel œil, ô glace, ô flamme, au moins,
Puisqu'avez pris, épris, gelé, brûlé mon âme :
Connaissez mon amour dont mes maux sont témoins.

Texte original

Comme on voit en esté vne bruiante nue,
Que le roide Aquilon va parmy l'air roulant:
Pleine de tous costez se creuer grommelant,
Et vomir le discort qui la rendoit esmeue:
Tantost embraser l'air d'vne flame incogneue,
Tantost semer la gresle, & d'vn tour violent,
Rouer vn tourbillon qui noir se deuallant,
Enueloppe le chef d'vne roche chenue.
Ainsi mon estomac comblé d'amoureux feu,
Qui de tes chauds regards croist tousiours peu à peu,
Veut vomir la douleur qui le brusle & l'entame:
O beaux cheueux, bel œil, ô glace, ô flame, au-moins,
Puis qu'auez pris, espris, gelé, bruslé mon ame:
Cognoissez mon amour dont mes maux sont tesmoins.

_↑_

1578

HESTEAU, Clovis, *Les Œuvres poétiques*, Paris, Abel L'Angelier, 1578, Livre second, *Amours*, XI, f° 35v° [5 vers rapportés : 1-4, 6].
<https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/btv1b86196562/f96>

Texte modernisé

D'une incroyable amour, d'un désir, d'une crainte,
La chaleur, l'aiguillon, et la morne froideur,
À languir, s'égarer, et geler en l'ardeur,
Sourde, aveugle, et muette, ont mon âme contrainte.
Je n'ose découvrir mon affection sainte,
Brûlé, point, et glacé, je couve mon malheur,
Et tâchant d'amoindrir l'effort de ma douleur,
Je déçois ma raison par une fable feinte.
Hélas mon cher Soleil, connais donc mon émoi,
Mon désir, et ma peur, prenant pitié de moi,
Comme d'un criminel, qui gêné par le cable
Sent l'angoisseux tourment, et ne s'ose écrier :
Car je suis à la chaîne, et ne t'ose prier,
Toi qui peux seule ôter la douleur qui m'accable.

Texte original

D'vne incroyable amour, d'vn desir, d'vne crainte,
La chaleur, l'esguillon, & la morne froideur,
A languir, s'esgarer, & geler en l'ardeur,
Sourde, aueugle, & muette, ont mon ame contrainte.
Je n'ose descouurir mon affection sainte,
Bruslé, point, & glacé, ie couue mon mal-heur,
Et taschant d'amoindrir l'effort de ma douleur,
Je deçoy ma raison par vne fable feinte.
Helas mon cher Soleil, cognois donc mon esmoy,
Mon desir, & ma peur, prenant pitié de moy,
Comme d'vn criminel, qui gesné par le cable
Sent l'angoisseux tourment, & ne s'ose escrier:
Car ie suis à la chaisne, & ne t'ose prier,
Toy qui peux seule oster la douleur qui m'acable.

_↑_

1578

HESTEAU, Clovis, *Les Œuvres poétiques*, Paris, Abel L'Angelier, 1578, Livre second, *Amours*, XLI, f° 48r° [3 vers rapportés : 6-7, 13].
<https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/btv1b86196562/f121>

Texte modernisé

Comme on voit un chevreuil qu'un grand Tigre terrasse,
Qui deçà qui delà, ore haut ore bas,
Le vautrouille et l'étend dans son sanglant trépas,
Pavant des os du sang et de sa peau la place :
Puis en assouvissant sa carnagère audace
Tranche, poudroye, hume, et foule de ses pas,
La chair, les os, le sang dont il fait son repas,
Laissant parmi les bois mainte sanglante trace.
Et comme on vit jadis les borgnes Etnéans,
Rebattre à coups suivis les boucliers dictéans,
Sous le fer rehaussé d'une force indomptable :
Amour me va plongeant dans mon mortel tourment,
Me rompt, trouble, ravit, os, sang, et sentiment,
Et martèle mon chef d'un bras insupportable.

Texte original

Comme on voit vn cheureuil qu'vn grand Tigre terrace,
Qui deçà qui delà, ore haut ore bas,
Le vautrouille & l'estend dans son sanglant trespas,
Pauant des os du sang & de sa peau la place:
Puis en assouuissant sa carnagere audace
Tranche, poudroye, hume, & foulle de ses pas,
La chair, les os, le sang dont il fait son repas,
Laissant parmy les bois mainte sanglante trace.
Et comme on veit iadis les borgnes Ætneans,
Rebattre à coups suiuis les boucliers dicteans,
Sous le fer rehaussé d'vne force indomptable:
Amour me va plongeant dans mon mortel tourment,
Me rond, trouble, rauit, os, sang, & sentiment,
Et martelle mon chef d'vn bras insuportable.

_↑_

1578

HESTEAU, Clovis, *Les Œuvres poétiques*, Paris, Abel L'Angelier, 1578, Livre second, *Amours*, LXVII, f° 49v° [3 vers rapportés : 2, 9-10].
<https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/btv1b86196562/f124>

Texte modernisé

Passants ne cherchez plus dessous l'Orque infernale
D'Ixion, de Sisyphe, et des Bélides sœurs
Comme aux siècles passés les travaux punisseurs,
Ni l'importune soif du malheureux Tantale.
Ni cherchez plus le feu du serviteur d'Omphale,
Ni du fils d'Agénor les oiseaux ravisseurs,
Le fuseau, le travail, les ciseaux meurtrisseurs,
Ni l'effroyable horreur de la troupe fatale.
Car sans tenter Junon, sans tuer, sans voler,
Je tourne, monte, emplis, roue, cuve, rocher :
Et sans tromper les Dieux, ou leurs secrets redire,
La soif me cuit dans l'eau et ne puis l'étancher,
Mille fâcheux Démons me ravissent ma chair,
Et bref dans moi Pluton s'est fait une autre Empire.

Texte original

Passans ne cerchez plus dessous l'Orque infernale
D'Ixion, de Sisiphe, & des Bellides sœurs
Comme aux siecles passez les trauaux punisseurs,
Ny l'importune soif du mal-heureux Tantale.
Ny cerchez plus le feu du seruiteur d'Omphale,
Ny du fils d'Agenor les oiseaux rauisseurs,
Le fuseau, le trauoil, les ciseaux meurtrisseurs,
Ny l'effroyable horreur de la trouppe fatale.
Car sans tenter Iunon, sans tuer, sans voller,
Je tourne, monte, emplis, roue, cuue, rocher:
Et sans tromper les Dieux, ou leurs secrets redire,
La soif me cuit dans l'eau & ne puis l'estancher,
Mille faſcheux Daimons me rauissent ma chair,
Et bref dans moy Pluton s'est fait vne autre Empire.

_↑_

1578

HESTEAU, Clovis, *Les Œuvres poétiques*, Paris, Abel L'Angelier, 1578, Livre second, *Amours*, XCII, f° 56r° [3 vers rapportés : 11-13].
<https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/btv1b86196562/f137>

Texte modernisé

La Nature a donné les cornes aux Taureaux,
Aux Sangliers les crochets, aux Lièvres la vitesse,
Au Cerf, et au Cheval, une prompte allégresse,
Et pour voler par l'air les plumes aux oiseaux.
L'industrie aux poissons de nager sous les eaux,
Au Serpent l'aiguillon, au Renard la finesse,
À l'homme la grandeur, le courage et l'adresse,
Les griffes aux Lions, l'écorce aux arbrisseaux.
Mais la femme restant faible, timide, et nue,
D'une rare beauté l'a seulement pourvue,
Qui est le seul pavois, le brandon, et le fer,
Dont elle se défend, elle embrase, elle blesse,
Tellement que son front, son œil, sa blonde tresse,
Peuvent faire changer le haut Ciel à l'enfer.

Texte original

La Nature a donné les cornes aux Taureaux,
Aux Sangliers les crochets, aux Lieures la vistesse,
Au Serf, & au Cheual, vne prompte allegresse,
Et pour voler par l'air les plumes aux oiseaux.
L'industrie aux poissons de nager sous les eaux,
Au Serpent l'esguillon, au Renard la finesse,
À l'homme la grandeur, le courage & l'adresse,
Les griffes aux Lions, l'escorce aux arbrisseaux.
Mais la femme restant foible, timide, & nue,
D'vne rare beauté l'a seulement pourueue,
Qui est le seul pauois, le brandon, & le fer,
Dont elle se deffent, elle embrase, elle blesse,
Tellement que son front, son œil, sa blonde tresse,
Peuuent faire changer le haut Ciel à l'enfer.

_↑_

1578

DES ROCHES, Madeleine, *Les Œuvres de Mesdames Des Roches*, Paris, Abel L'Angelier, 1578, *Les Œuvres de Madame Des Roches la mère*, Sonnets, 3, p. 27 [2 vers rapportés : 1-2]. <https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k8710496v/f39>

Texte modernisé

Le corps, l'âme et l'esprit, reçoivent leur essence
De l'Élément, de l'Astre, et de la Déité :
Soit par la rectitude, ou par l'obliquité,
Ou soit par les effets de moyenne puissance,
Dieu donne à notre esprit la sage intelligence,
Et par elle nous joint à sa divinité :
L'âme par la chaleur et par l'humidité,
Des deux astres luisants connaît la différence.
Le corps de terre et d'eau reçoit accroissement
Par l'air, et par le feu, et par son aliment,
Desquels trop augmenté, il s'efforce de nuire
À l'âme, qui s'altère avecque le tison,
Et à l'esprit divin le privant de raison,
Si par intelligence il ne se veut conduire.

Texte original

Le corps, l'ame & l'esprit, reçoiuent leur essence
De l'Element, de l'Astre, & de la Deité :
Soit par la rectitude, ou par l'obliquité,
Ou soit par les effectz de moienne puissance,
Dieu donne à nostre esprit la sage intelligence,
Et par elle nous ioint à sa diuinité:
L'ame par la chaleur & par l'humidité,
Des deux astres luisans connoist la difference.
Le corps de terre & d'eau reçoit accroissement
Par l'air, & par le feu, & par son aliment,
Desquels trop augmenté, il s'efforce de nuire
A l'ame, qui s'altere auecque le tison,
Et à l'esprit diuin le priuant de raison,
Si par intelligence il ne se veut conduire.

_↑_

1579

PONTOUX, Claude de, *Gélodacrye amoureuse*, Paris, Nicolas Bonfons, 1579, Sonnet, ff. 29v°-30r° [7 vers rapportés : 1-4, 9, 13-14 ; *topos* des armes de l'Amour].
<https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k3243817/f64>

Texte modernisé

CE gentil feu, ce trait, cette filasse
Si doucement m'ard, me navre, et m'étreint,
Qu'ars, et navré, lié, mon cœur ne craint
Brûlure, ou plaie, ou douleur qu'on lui fasse.
Ni le brasier qui me brûle d'audace,
Ni le dur fer dedans mon cœur empreint,
Ni le fort nœud qui roide me contraint,
Ne me sauraient distraire de sa face.
Heureuse flamme, heureux coup, et lien,
Oh qu'à la fois vous m'apportez de bien,
Quand par vous trois il faut que je trépasse.
Mais j'ai en gré quoiqu'à mort suis astreint
Ce gentil feu, ce trait, cette filasse,
Qui doucement m'ard, me navre, et m'étreint.

Texte original

CE gentil feu, ce trait, ceste filasse
Si doucement m'ard, me naure, & m'estraint,
Qu'ars, & nauré, lié, mon cueur ne craint
Bruslure, ou playe, ou douleur qu'on luy face.
Ny le brasier qui me brusle d'audace,
Ny le dur fer dedans mon cueur empraint,
Ny le fort neud qui roide me contrainct,
Ne me sçauroient distraire de sa face.
Heureuse flamme, heureux coup, & lien,
O qu'à la fois vous m'apportez de bien,
Quant par vous trois il faut que je trespasse.
Mais i'ay en gré quoy qu'à mort suis astrainct
Ce gentil feu, ce trait, ceste filasse,
Qui doucement m'ard, me naure, & m'estrainct.

_↑_

1579

PONTOUX, Claude de, *Gélodacrye amoureuse*, Paris, Nicolas Bonfons, 1579, Sonnet, f° 63r° [3 vers rapportés : vers 1 à 3].
<https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k3243817/f143>

Texte modernisé

BOurgogne, France, et l'Amour, et la Muse,
Me fit, me tint, me ravit, m'amusa,
Petit, grandet, jouvenceau, puis usa
Mes plus beaux ans auprès d'une Méduse.
Jà mon esprit de doctrine confuse
Je cultivais, quand l'amour opposa
Devant mes yeux ce bel œil qui m'osa
Navrer le cœur par son ardeur infuse.
France me prit encor plein de vergogne,
Entre le sein de ma mère Bourgogne,
Puis me sevrant me montre à l'univers.
Amour me vit d'un si libre courage,
Me prit, et puis m'ayant mis en servage
M'apprit la danse, et la Muse des vers.

Texte original

BOurgongne, France, & l'Amour, & la Muse,
Me fit, me tint, me rauit, m'amusa,
Petit, grandet, iouuenceau, puis vsa
Mes plus beaux ans aupres d'vne Meduse.
Ia mon esprit de doctrine confuse
Ie cultiuoy, quand l'amour opposa
Deuant mes yeux ce bel œil qui m'osa
Naurer le cueur par son ardeur infuse.
France me print encor' plein de vergongne,
Entre le sein de ma mere Bourgongne,
Puis me seurant me monstre à l'vniuers.
Amour me vid d'vn si libre courage
Me print, & puis m'ayant mis en seruage
M'apprint la danse, & la Muse des vers.

_↑_

1579

PONTOUX, Claude de, *Les Œuvres*, Lyon, Benoît Rigaud, 1579, *L'Idée*, CLXXXV, p. 108 [13 vers rapportés sur 14 : *topos* des armes de l'Amour].
<https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bd6t5776586b/f109>

Texte modernisé

Tant puissante est l'ardeur, la flèche, et la filasse,
Dont m'échauffe, et me navre, et me lie l'amour
Qu'ars, atteint, empiégé, mon cœur fait son séjour
Et malade, et captif, dans le feu, dans la glace,
Mais pendant que je fonds, je languis, je m'englace,
Par la flamme, la plaie, et les liens d'Amour,
Si je vois ce bel or, ce Soleil, ce beau jour,
Je ne sens chaud, ni deuil, ni nœud qui mal me fasse.
Quoiqu'il me brûle ou tue, ou m'étreint rudement
Je sens si doux le feu, la mort, et le tourment,
Qu'ores je hais le froid, la vie, et la franchise :
Ô feu, ô fer, ô rets de l'Archer les outils
Puissiez toujours ainsi soûler vos appétits
De moi qui vous suis mèche, et but, et proie prise.

Texte original

Tant puissante est l'ardeur, la flesche, & la filasse,
Dont m'eschaufe, & me naure, & me lie l'amour
Qu'ars, attaint, empiegé, mon cœur fait son seiour
Et malade, & captif, dans le feu, dans la glace,
Mais pendant que ie fondz ie langui, ie m'englace,
Par la flamme, la playe, & les liens d'Amour,
Si ie voi ce bel or, ce Soleil, ce beau iour,
Ie ne sens chaut, ni dueil, ni neud qui mal me face.
Quoi qu'il me brusle ou tue, ou m'estraint rudement
Ie sen si doux le feu, la mort, & le tourment,
Qu'ores ie hay le froid, la vie, & la franchise:
O feu, ô fer, ô ret de l'Archer les outilz
Puissiez tousiours ainsi saouler voz appetits
De moi qui vous suis meiche, & but, & proie prise.

_↑_

1579

LA GESSÉE, Jean de, *Les Odes-Satires, et quelques Sonnets*, Paris, Fédéric Morel, 1579, Sonnets, V, p. 30 [1 vers rapporté : vers 8].
<https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k71295q/f33>

Texte modernisé

ADIEU Paris Adieu, de bon cœur je te laisse,
Te laisse, t'abandonne, et n'ai plus soin de toi :
Toi qui sembles aussi n'avoir plus soin de moi,
Moi qui perds avec toi ma Reine, et ma Maîtresse.
Maîtresse, qu'ai-je dit ? c'est plutôt ma Déesse,
Déesse qui me comble et de joie, et d'émoi :
Émoi comblé de joie alors que je la vois,
La vois, l'honore, et sers, sans deuil, sans fard, sans cesse.
Sans cesse puisses-tu son absence pleurer,
Pleurer, voire toujours en regret demeurer,
Demeurer, et souffrir l'horreur d'un gros nuage.
Nuage qui te couvre, à tant que ce Soleil,
Soleil qui luit sans pair, te montre son bel œil :
Œil qui donne âme au corps, et lumière à l'ombrage.

Texte original

ADIEV Paris Adieu, de bon cœur ie te laisse,
Te laisse, t'abandonne, & n'ay plus soing de toy:
Toy qui sembles aussi n'auoir plus soing de moy,
Moy qui perds auec toy ma Royne, & ma Maistresse.
Maistresse, qu'ay-ie dit? c'est plustot ma Deésse,
Deésse qui me comble & de ioye, & d'esmoy:
Esmoy comblé de ioye alors que ie la voy,
La voy, l'honore, & sers, sans dueil, sans fard, sans cesse.
Sans cesse puisses-tu son absence pleurer,
Pleurer, voire tousiours en regret demeurer,
Demeurer, & souffrir l'horreur d'vn gros nüage.
Nüage qui te couure, à tant que ce Soleil,
Soleil qui luit sans pair, te montre son bel œil:
Œil qui donne ame au corps, & lumiere à l'ombrage.

_↑_

1579

LE LOYER, Pierre, *Les Œuvres et Mélanges poétiques*, Paris, Jean Poupy, 1579, « Sonnets politiques ou Mélanges », LIII, f° 112v° [12 vers rapportés : 1-12].
<https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k705928/f241>

Texte modernisé

Vœu de Laïs.

Du lustre, des appâts, et des discours féconds,
De ma face, ma grâce, et ma douce éloquence,
J'ai brûlé, j'ai attrait, j'ai charmé la constance,
Voire des Grecs plus beaux, gracieux, et faconds.
Qui d'aspects, de souris, de beaux propos semonds,
À me voir, me chercher, et m'entendre en présence,
Amorcés, pris, ravis étaient en ma puissance,
D'yeux, de cœur, et de bouche à mon service prompts.
Mais or' que ma parole, et ma grâce, et ma face,
Devient âpre, languit, et lentement s'efface,
De rudesse, chagrin, et de vieillesse aussi :
Je dédie à Vénus, à Pithon, à Thalie,
À l'une mon miroir, ces vers à cette-ci,
Et à l'autre les fards dont j'usai en ma vie.

Texte original

Veu de Laïs.

Du lustre, des appatz, & des discours fecondz,
De ma face, ma grace, & ma douce eloquence,
I'ay brullé, i'ay attraict, i'ay charmé la constance,
Voire des Grecs plus beaux, gracieux, & facondz.
Qui d'aspectz, de soubzris, de beaux propos semondz,
A me voir, me chercher, & m'entendre en presence,
Amorcez, pris, rauis estoient en ma puissance,
D'yeux, de cœur, & de bouche à mon servuice promptz.
Mais or' que ma parolle, & ma grace, & ma face,
Debuient aspre, languist, & lentement s'efface,
De rudesse, chagrin, & de vieillesse aussi:
Ie dedie à Venus, à Pithon, à Thalye,
A l'vne mon miroir, ces vers à ceste cy
Et à l'autre les fardz dont i'vsay en ma vie.

_↑_

1579

LE LOYER, Pierre, *Les Œuvres et Mélanges poétiques*, Paris, Jean Poupy, 1579, *Épigrammes*, f° 118v° [3 vers rapportés : 1, 2 et 4].
<https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k705928/f253>

Texte modernisé

Vœu à Phébus.

Damon et Clyte, et ensemble Glaphyre,
Chasseur, archer, et savant Musicien
Dedans ton temple ô Phébus Délien
Mettent ces rets, ces arcs et cette lyre :
Donne, que l'un puisse par les forêts
Prendre la biche et le cerf en ses rets :
Que l'autre aussi ne faille point de mire :
Et que le tiers de sons les cœurs attire.

Texte original

Veu à Phebus.

Damon & Clyte, & ensemble Glaphyre,
Chasseur, archer, & sçauant Musicien
Dedans ton temple ô Phebus Delien
Mettent ces retz, ces arcs & ceste lyre:
Donne, que l'vn puisse par les forestz
Prendre la biche & le cerf en ses retz:
Que l'autre aussi ne faille point de myre:
Et que le tiers de sons les cœurs attire.

_↑_

1579

BOYSSIERES, Jean de, *Les troisièmes Œuvres*, Lyon, Louis Cloquemin, 1579, *Continuation des secondes Œuvres*, p. 1 [3 vers rapportés : 5, 8, 14].
<https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k3238715/f1>

Texte modernisé

APOLLON radieux, est la clarté des Cieux,
Mercure encaducé, la voix et l'éloquence,
Mars à l'armet trempé, la force et la puissance,
Jupiter enfoudré, l'altitonnant sur eux.
Vous luisant, éloquent, puissant, victorieux,
(Combien que vous ayez plus basse résidence)
Nous faites voir en terre en une même essence
Le jour, la voix, la force, et grandeur de ces dieux.
De vos yeux tout-voyants vient ce qui nous éclaire,
De votre bouche sort notre paix solitaire,
Vos bras sont nos remparts, votre esprit notre bien.
Heureuse qui a fait si belle nourriture,
Heureux Lyon d'avoir Mandelot qui est sien,
Mandelot, un Phébus, Mars, Jupiter, Mercure.

Texte original

APOLLON radieux, est la clarté des Cieux,
Mercure encaducé, la vois & l'eloquence,
Mars à l'armet trampé, la force & la puissance,
Iupiter enfoudré, l'altitonant sur eux.
Vous luisant, eloquent, puissant, victorieux,
(Combien que vous ayés plus basse residence)
Nous faites voir en terre en vne même essence
Le iour, la vois, la force, & grandeur de ces dieux.
De voz yeux tout-voyans vient ce qui nous esclaire,
De vostre bouche sort nostre paix solitaire,
Vos bras sont nos rampars, vostre esprit nostre bien.
Heureuse qui a fait si belle norriture,
Heureux Lyon d'auoir Mandelot qui est sien,
Mandelot, vn Phœbus, Mars, Iupiter, Mercure.

_↑_

1579

BOYSSIERES, Jean de, *Les troisièmes Œuvres*, Lyon, Louis Cloquemin, 1579, *Continuation des secondes Œuvres*, p. 2 [13 vers rapportés].
<https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k3238715/f2>

Texte modernisé

SONNET RAPPORTÉ AU FRANÇAIS

Contre les quatre ennemis de la France

L'Allemand, l'Espagnol, l'Anglais, l'Italien,
Ivrogne, cauteleux, envieux, et avare,
S'enivre, prend son ris, s'éjouit, et s'empare,
De ton vin, ton erreur, ton malheur, et ton bien.
Quoi sert donc ton labeur, valeur, grandeur, moyen ?
Hors du Scythe, du Turc, du Perse, et du Tartare ?
Si tu te mange, moque, et malheure, et barbare ?
De viande, de fol, de désastre, et lien.
Veux-tu manger, moquer, punir, et mettre en friche,
Ton mangeur, ton moqueur, ton envieux, ton chiche ?
Chéris l'Amour, la Paix, et le droit, humblement.
Car ta haine, ton trouble, et ton tort, et ta gloire :
Enrichit, éjouit, fait passer temps et boire :
L'Italien, l'Anglais, l'Espagnol, l'Allemand.

Texte original

L'Allemand, l'Espaignol, l'Anglois, l'Italien,
Yurongne, cauteleux, enuieux, & auare,
S'en yure, prend son ris s'esioüyt, & s'empare,
De ton vin, ton erreur, ton malheur, & ton bien.
Quoy sert donq ton labeur, valeur, grandeur, moyen?
Hors du Scithe, du Turq, du Perse, & du Tartare?
Si tu te mange, moque, & malheure, & barbare?
De viande, de fol, de desastre, & lien.
Veux tu manger, moquer, punir, & mettre en friche,
Ton mangeur, ton moqueur, ton enuieux, ton chiche?
Chery l'Amour, la Paix, & le droit, humblement.
Car ta hayne, ton trouble, & ton tort, & ta gloire:
Enrichit, esioüyt, fait passer temps & boire:
L'Italien, l'Anglois, l'Espaignol, l'Allemand.

_↑_

1579

BOYSSIERES, Jean de, *Les troisièmes Œuvres*, Lyon, Louis Cloquemin, 1579, *Continuation des secondes Œuvres*, « Sonnet redit », pp. 3-4 [12 vers rapportés : vers 1 à 12].
<https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k3238715/f3>

Texte modernisé

AU Ciel, en l'air, en l'eau, et çà-bas en la Terre,
Sont les Dieux, les oiseaux, les poissons, les humains,
Immortels, emplumés, écaillés, inhumains,
Séant, chantant, nageant, et se faisant la guerre.
De jeux, de vents, de flots, de fortune qui erre,
Sont les Dieux, les oiseaux, les poissons, les mondains,
Réjouis, supportés, rafraîchis, rendus vains,
Au Ciel, en l'air, en l'eau, en ce que l'onde enserre.
Assouvis, contentés, bienheureux, malheureux,
Au Ciel, en l'air, en l'eau, en ces terrestres lieux,
Sont les Dieux, les oiseaux, les poissons, et les hommes.
Ô Ciel, ô air, ô mer, ô Dieux, oiseaux, poissons :
Vous avez les jeux, l'heur, et nous nous repaissons,
De fortune, de guerre, et des maux où nous sommes.

Texte original

AV Ciel, en l'air, en l'eau, & ça bas en la Terre,
Sont les Dieux, les oyseaux, les poissons, les humains,
Immortels, emplumez, escaillez, inhumains,
Seans, chantans, nageans, & se faisans la guerre.
De ieus, de vents, de flos, de fortune qui erre,
Sont les Dieux, les oiseaux, les poissons, les mondains,
Reioüis, suportez, r'afreschis, randus vains,
Au Ciel, en l'air, en l'eau, en ce que l'onde enserre.
Assouuis, contentez, bien heureux, malheureux,
Au Ciel, en l'air, en l'eau, en ces terrestres lieux,
Sont les Dieux, les oiseaux, les poissons, & les hommes.
O Ciel, o air, o mer, o Dieux, oyseaux, poissons:
Vous auez les ieuz, l'heur, & nous nous repaissons,
De fortune, de guerre, & des maux ou nous sommes.

_↑_

1579

BOYSSIERES, Jean de, *Les troisièmes Œuvres*, Lyon, Louis Cloquemin, 1579, *Continuation des secondes Œuvres*, « Sonnet rapporté à Sylvie », p. 3.
<https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k3238715/f3>

Texte modernisé

LE regard, le parler, le rire, et le baiser,
De ton œil, de ta voix, de ta lèvre, et ta bouche,
Basilic, doux-coulant, gracieux, non-farouche,
Me tue, enchante, égare, et me vient embraser.

Je ne vis, mouve, trouve, et ne puis détiser
Mon feu : ton œil, voix, lèvre, et bouche, qui me touche,
Me darde, ravit, tire, enflamme, et sur moi couche,
Mort, charme, nuit, flambeau, à coup sans s'apaiser.

Ne m'ayant vu, parlé, ni ri, ni rebaisé,
Non dardé, enchanté, égaré, embrasé,
Je serais vif, vaillant, trouvé, et franc de braise.

Mais je veux être mort, charmé, perdu, en feu,
De ton œil, de ta voix, lèvre, et bouche : pourvu,
Qu'ainsi tu me regarde, et parle, et rie, et baise.

Texte original

LE regard, le parler, le rire, & le baiser,
De ton œil, de ta voix, de ta leure, & ta bouche,
Basiliq, doux-coulant, gracieux, non farouche,
Me tue, enchante, esgare, & me vient embraser.

Ie ne vis, mouue, trouue, & ne puis destiser
Mon feu: ton œil, voix, leure, & bouche, qui me touche,
Me darde, rauit, tire, enflame, & sur moy cousche,
Mort, charme, nuit, flambeau, a coup sans s'apaiser.

Ne m'ayant veu, parlé, ny ry, ny rebaisé,
Non dardé, enchanté, esgaré, embrasé,
Ie serois vif, veillant, trouué, & franc de braise.

Mais je veux estre mort, charmé, perdu, en feu,
De ton œil, de ta voix, leure, & bouche: pourueu,
Qu'ainsi tu me regarde, & parle, & rie, & baise.

_↑_

1579

BOYSSIERES, Jean de, *Les troisièmes Œuvres*, Lyon, Louis Cloquemin, 1579, *Continuation des secondes Œuvres*, p. 1 [3 vers rapportés : 1-2, 14].
<https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k3238715/f13>

Texte modernisé

LA Lionne, la Chienne, une Ourse, une Tigresse,
Caresse, nourrit, lèche, et défend, son Faon :
Mais toi, plus orgueilleuse et fière qu'un Paon,
Cruelle à tes Enfants les passes en rudesse.
Tu adore et retiens l'Envie pour déesse,
L'Ambition pour dame, et pour dieu un Mahom :
Ton Âme ores une Once, et ton cœur Lycaon,
Une Médée en l'art, une Alcine en finesse.
Tu ne peux donc avoir un plus juste renom,
Qu'être l'Ambition, l'Envie, un Lycaon,
Paon, Mahom, Médée, une Once, une Alcienne.
Et pour les cruautés faites aux enfants tiens,
Les faisant dérober, et retenant leurs biens,
Plus qu'Ourse, que Lionne, et que Tigresse, et Chienne.

Texte original

LA Lionne, la Chienne, vne Ource, vne Tigresse,
Caresse, nourrit, leche, & deffend, son Faon:
Mais toy, plus orgueilleuse & fiere qu'vn Paon,
Cruelle à tes Enfans les passes en rudesse.
Tu adore & retiens l'Enuie pour deesse,
L'ambition pour dame, & pour dieu vn Mahom:
Ton Ame ores vne Once, & ton cœur Licaon,
Vne Medee en l'art, vne Alcine en finesse.
Tu ne peux donq auoir vn plus iuste renom,
Qu'estre l'Ambition, l'Enuie, vn Licaon,
Paon, Mahom, Medee, vne Once, vne Alcienne.
Et pour les cruautez faites aux enfans tiens,
Les faisant desrober, & retenant leurs biens,
Plus qu'Ource, que Lionne, & que Tigresse, & Chienne.

_↑_

1581

ROMIEU, Marie de, *Les premières Œuvres poétiques*, Paris, Lucas Breyer, 1581, « Distique rapporté », f° 20v°.
<https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k72784p/f48>

Texte modernisé

Le luth, César, l'Amour, attire, émeut, modère,
L'oreille, pleurs, travaux, par son, sang, par prière.

Texte original

Le luth, Cæsar, l'Amour, attire, esmeut, modere,
L'oreille, pleurs, trauaux, par son, sang, par priere.

_↑_

1581

ROMIEU, Marie de, *Les premières Œuvres poétiques*, Paris, Lucas Breyer, 1581, « À son fils », f° 39r° [2 vers rapportés : vers 1 et 2].
<https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k72784p/f85>

Texte modernisé

DEs humains la beauté, le teint, la bonne grâce,
Par le temps coutumier, se perd, s'en va, s'enfuit,
La force par le temps son maître plus ne suit :
L'âge qu'amène tout nous fait changer de place.
Une seule vertu par le temps ne s'efface,
Aux astres bienheureux les siens elle conduit,
Et à les élever incessamment poursuit,
Le larron ne la peut dérober quoi qu'il fasse.
Ensuis-la donc, mon fils, vu qu'avec le savoir
C'est le plus certain bien que l'homme puisse avoir,
Toujours va quant-et-nous jamais ne nous oublie.
,, L'estable postposer au caduc et terrien,
,, Et le faux vouloir suivre au lieu du certain bien
,, C'est imiter d'un fol l'insensée folie.

Texte original

D*Es humains la beauté, le teint, la bonne grace,*
Par le temps coustumier, se pert, s'en va, s'enfuit,
La force par le temps son maistre plus ne suit:
L'age qu'amene tout nous fait changer de place.
Vne seule vertu par le temps ne s'efface,
Aux astres bien heureux les siens elle conduit,
Et à les esleuer incessamment poursuit,
Le larron ne la peut desrober quoy qu'il face.
Ensuy la donc, mon fils, veu qu'auec le sçauoir
C'est le plus certain bien que l'homme puisse auoir,
Tousiours va quant- & -nous iamais ne nous oublie.
,, *L'estable postposer au caduque & terrien,*
,, *Et le fauls vouloir suiure au lieu du certain bien*
,, *C'est imiter d'vn fol l'insensee folie.*

_↑_

1581

COURTIN DE CISSÉ, Jacques de, *Les Œuvres poétiques*, Paris, Gilles Beys, 1581, *Le premier livre des Amours de Rosine*, f° 5v° [2 vers rapportés : vers 13 et 14].
<https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k117423d/f26>

Texte modernisé

Le trésor crêpelu de cette belle tresse
Retint ma liberté dedans l'or de ses nœuds,
Cette rare beauté m'aveugla les deux yeux,
Et mon libre vouloir la reçut pour maîtresse.
L'albâtre potelé de sa main vainqueresse
Asservit dessous soi mon cœur aventureux,
Et l'âme de sa voix d'un son mélodieux
Enchanta mon oreille et en fut larronnesse.
Mon cœur n'est plus à moi, ores je suis captif,
L'oreille m'assourdit, et mon œil n'est plus vif,
En tel deuil m'a réduit sa grâce non pareille.
Encore suis-je heureux d'esclaver à ses lois,
Pour son poil, sa beauté, et sa main, et sa voix,
Ma liberté, mes yeux, mon cœur, et mon oreille.

Texte original

Le tresor crepelu de cete belle tresse
Retint ma liberté dedans l'or de ses neux,
Cete rare beauté m'aueugla les deux yeux,
Et mon libre vouloir la receut pour maitresse.
L'albatre potelé de sa main vainqueresse
Asseruit dessous soy mon cueur auantureux,
Et l'ame de sa voix d'vn son melodieux
Enchanta mon oreille & en fut larronnesse.
Mon cueur n'est plus à moy, ores ie suis captif,
L'oreille m'assourdist, & mon œil n'est plus vif,
En tel dueil m'a reduit sa grace non-pareille.
Encores suis-ie heureux d'esclauer à ses loix,
Pour son poil, sa beauté, & sa main, & sa voix,
Ma liberté, mes yeux, mon cueur, & mon oreille.

_↑_

1581

COURTIN DE CISSÉ, Jacques de, *Les Œuvres poétiques*, Paris, Gilles Beys, 1581, *Le premier livre des Amours de Rosine*, f° 22r° [3 vers rapportés : vers 12 à 14].
<https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k117423d/f59>

Texte modernisé

Que me servent ces cris, et que me sert encore
L'escadron enflammé de mes soupirs bouillants,
Que me sert d'épancher tant de pleurs découlants,
Soit que le jour nous laisse, ou qu'il nous recolore.
Mes cris ne fléchiront la Fière que j'adore,
Mes soupirs n'échauffront ses glaçons violents,
Et la mer de mes pleurs ondeusement coulants
Ne vaincra sa durté qui toujours me dévore.
Las je le connais bien, ma voix s'évanouit,
Mon cœur pressé de deuil peu à peu s'affaiblit,
Et mes pleurs jà taris ne sauraient plus flotter,
Toutefois par mes cris, mes soupirs, et mes larmes,
Je n'ai pu ni fléchir, n'enflammer, ni dompter
Sa fierté, ses glaçons, ni ses dures alarmes.

Texte original

Que me seruent ces cris, & que me sert encore
L'escadron enflamé de mes soupirs bouillans,
Que me sert d'epancher tant de pleurs decoulans,
Soit que le iour nous laisse, ou qu'il nous recolore.
Mes cris ne flechiront la Fiere que i'adore,
Mes soupirs n'echauffront ses glaçons violans,
Et la mer de mes pleurs ondeusement coulans
Ne vaincra sa durté qui touiours me deuore.
Las ie le connoy bien, ma voix s'euanouist,
Mon cueur pressé de dueil peu à peu s'affoiblist,
Et mes pleurs ia taris ne sçauroient plus flotter,
Toute fois par mes cris, mes soupirs, & mes larmes,
Ie n'ay peu ny flechir, n'enflamer, ne donter
Sa fierté, ses glaçons, ny ses dures alarmes.

_↑_

1582

LA BODERIE, Guy LE FÈVRE de, *Diverses Mélanges poétiques*, Paris, Robert Le Mangnier, 1582, « Épitaphe d'un Hermaphrodite, pris du latin », f° 45r°v° [2 vers rapportés : vers 17-18]. <https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k713710/f90>

Texte modernisé

QUand ma mère en ses flancs fort grosse me portait
Elle s'enquit aux Dieux quel Enfant y était,
Un Fils, lui dit Phébus, ains dit Mars une Fille,
Ainçois ni l'un, ni l'autre, a dit Junon subtile :
Or advint que naissant à mon terme préfix
Hermaphrodite fus ensemble Fille et Fils.
Ma mère s'enquérant avec non moindre envie
Aussi bien de ma mort qu'elle avait de ma vie
Par armes périra, dit Junon, ains pendu
Sera plutôt, dit Mars, ainçois aux eaux rendu
Se noiera, dit Phébus, or voulut l'aventure
Que le sort d'un chacun fût véritable augure.
Un arbre ombrait les eaux. J'y monte, étant monté
Me tombe mon épée étant à mon côté.
Je tombe après dessus, aux branches mon pied reste,
Et au fleuve coulant se va plongeant ma tête,
Ainsi je remportai fille, fils, ou tous deux
Mort des armes, des eaux, et du gibet hideux.

Texte original

[…]
Par armes perira, dist Iunon, ains pendu
Sera plustost, dist Mars, ainçois aux eaux rendu
Se noyera, dist Phebus, or' voulut lauenture
Que le sort d'vn chaſcun fust veritable augure.
Vn arbre ombroit les eaux. I'y monte, estant monté
Me tombe mon espee estant à mon costé.
Ie tombe apres dessus, aux branches mon pied reste,
Et au fleuue coulant se va plongeant ma teste,
Ainsi ie remportay fille, filz, ou tous deux
Mort des armes, des eaux, & du gibet hideux.

_↑_

1582

DU MONIN, Jean Édouard, *Nouvelles Œuvres*, Paris, Jean Parant, 1582, *Amours et Contramours*, « Poursuite des Amours de Rondelette », sonnet 13, pp. 172-173 [sonnet rapporté].
<https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k15101927/f194>

Texte modernisé

SONNET JODELLIEN, ou rapporté.

Neptun, Pluton, Éole, ondant, hagard, venteux,
Par flot, furie, vent, vagueux, rageuse, Arctique
Trempa, cilla, déçut du brave duc Troïque
Le corps, l'esprit, l'espoir, rompu, triste, douteux.
Lui (le cœur de Junon, l'air et l'arc tempéteux
Vaincu, rasséréné, quittant sa flèche inique)
Calmant, chassant, bridant, piteux, sage, héroïque
Le flot, furie, vent, gagna son port heureux.
Rondelette, mon flot, ma fureur, mon orage
Ce sont le frais, le trait, l'air de ton beau visage :
Change ton frais, ton trait, ton air, belle Junon,
Jupin, Vénus, Pallas clément, douce, savante
Donnant, montrant, fondant, mon Italique tente
Me font Roi de Neptun, d'Éole et de Pluton.

Texte original

Neptun, Pluton, Æole, ondant, hagard, venteus,
Par flot, furie, vent, vagueus, rageuse, Artique
Trempa, silla, deceut du braue duc Troique
Le corps, l'esprit, l'espoir, rompu, triste, douteus.
Lui (le cœur de Iunon, l'air & l'arc tempéteus
Vaincu, rasserené, quitant sa fleche inique)
Calmant, chassant, bridant, piteus, sage, heroïque
Le flot, furie, vent, gagna son port heureus.
Rondelette, mon flot, ma fureur, mon orage
Me sont le frais, le trais, l'air de ton beau visage :
Change ton frais, ton trais, ton air, belle Iunon,
Iuppin, Venus, Pallas clement, douce, sauante
Donnant, montrant, fondant, mon Italique tente
Me font Roi de Neptun, d'Æole & de Pluton.

_↑_

1583

LA JESSÉE, Jean de, *Les Premières Œuvres françaises*, Anvers, Christophe Plantin, 1583, tome I, *Les Jeunesses*, livre IV, p. 150 [2 vers rapportés : vers 12 et 14].
<https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k70472c/f168>

Texte modernisé

QUI comme une Ariane à son aimé Thésée,
(Pour fuir ce Labyrint) un fil me prêtera ?
Qui comme au fin Grégeois l'herbe m'apportera,
Pour r'avoir (comme lui) ma raison délaissée ?
Qui comme un prompt Dauphin par la mer dispersée
De mes soins ondoyants, à bord me mènera,
Ainsi qu'un Arion ? Et qui m'empennera
Pour voler çà et là, comme un ailé Persée ?
Ni Homme mi-taureau, ni quelque Calypson,
Ni cruels Mariniers, ni forfait ou soupçon
De quelque autre Méduse, à cela ne m'appelle.
Mais l'Égide, et ce Grec, le Harpeur, et Persé,
N'égaleraient en rien mon dessein plus aisé
Sans filet, sans Moly, sans Poisson, et double aile.

Texte original

QVI *comme vne Ariadne à son aymé Thesée,*
(Pour fuyr ce Labyrint) vn fil me prestera?
Qui comme au fin Gregeoys l'herbe m'aportera,
Pour r'auoir (comme luy) ma raison delaissée?
Qui comme vn pront Dauphin par la mer dispersée
De mes soingz ondoyantz, à bord me menera,
Ainsi qu'vn Arion? & qui m'empennera
Pour voler çà & là, comme vn ælé Persée?
Ni Homme mi-toreau, ni quelque Calypson,
Ni crüelz Mariniers, ni forfait ou soupson
De quelque autre Meduse, à cela ne m'apelle.
Mais l'Ægyde, & ce Grec, le Harpeur, & Persé,
N'esgalleroyent en rien mon desseing plus aisé
Sans filet, sans Moly, sans Poisson, & double ælle.

_↑_

1583

LA JESSÉE, Jean de, *Les Premières Œuvres françaises*, Anvers, Christophe Plantin, 1583, tome I, *Les Mélanges*, livre II, p. 301 [5 vers rapportés : vers 1, 2, 8 à 10].
<https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k70472c/f319>

Texte modernisé

AU bon arbre, au Rosier, à la vive clarté,
Qui produit, qui rejette, et qui son lustre apporte :
Naguère j'égalais une Maîtresse accorte,
Fuyant, et détestant, l'astuce, et la fierté.
Hélas ! je l'estimais d'une si grand' bonté,
D'un esprit si gaillard, et d'une amour si forte :
Qu'elle avait jà gagné d'une subtile sorte
Mon cœur, ma servitude, et ma fidélité.
Maintenant qu'un Hiver, qu'un Été, qu'une nue,
Ses fruits, ses fleurs, ses rais, atteint, sèche, dénue :
Je veux quitter aussi le joug qui m'a déçu.
Au pis, m'affranchissant, ce m'est quelque avantage !
Et puis je ne lairrai qu'un arbre sans fruitage,
Une épine sans rose, une torche sans feu.

Texte original

AV *bon arbre, au Rosier, à la viue clarté,*
Qui produit, qui reiette, & qui son lustre aporte:
N'aguere i'esgallois vne Maistresse acorte,
Fuyant, & detestant, l'astuce, & la fierté.
Helas! ie l'estimoy d'vne si grand' bonté,
D'vn esprit si gaillard, & d'vne amour si forte:
Qu'elle auoit ia gaigné d'vne subtile sorte
Mon cœur, ma seruitude, & ma fidelité.
Maintenant qu'vn Hyuer, qu'vn Esté, qu'vne nuë,
Ses fruitz, ses fleurs, ses rays, attaint, seche, desnuë:
Ie veus quitter aussi le ioug qui m'a deceu.
Au pis, m'affranchissant, ce m'est quelque auantage!
Et puis ie ne lairray qu'vn arbre sans fruitage,
Vne espine sans rose, vne torche sans feu.

_↑_

1583

LA JESSÉE, Jean de, *Les Premières Œuvres françaises*, Anvers, Christophe Plantin, 1583, tome I, *Les Mélanges*, livre IV, p. 388 [épigramme : sizain rapporté].
<https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k70472c/f406>

Texte modernisé

À un Alchimiste.

LE Dieu Vulcain, le Sommeil, et Mercure,
Lent forgeron, vain songeard, plein d'injure,
En besognant, décevant, inventant :
Ont par méchef, crédulité, mécompte,
Déniaisé, saisi, perdu sans fonte,
Ton cœur avare, esprit fol, or comptant.

Texte original

A vn Alchimiste.

LE *Dieu Vulcan, le Sommeil, & Mercure,*
Lent forgeron, vain songeard, plein d'iniure,
En besoignant, deceuant, inuentant :
Ont par meschef, credulité, mesconte,
Denïaysé, saisy, perdu sans fonte,
Ton cœur auare, esprit fol, or contant.

_↑_

1583

LA JESSÉE, Jean de, *Les Premières Œuvres françaises*, Anvers, Christophe Plantin, 1583, tome III, *Les Amours*, *La Marguerite*, livre I, p. 776 [3 vers rapportés : vers 12 à 14].
<https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k71868g/f9>

Texte modernisé

LE tiède flair des Lauriers verdissants,
Et Veaux marins, l'orage au loin repousse,
Quand Jupiter d'une horrible secousse
Brandit ses dards en pointe rougissants.
L'Inde animal perd la crainte, et le sens,
Quand plein de rage il s'enfle, et se courrouce :
Et puis revient à sa nature douce,
Au seul regard des Béliers impuissants.
Les fiers Taureaux près des bas Caprifices
Deviennent cois, sans autres artifices :
S'apprivoisant au gré des Pastoureaux.
Mais las ! mon feu, mon ire, mon cours vite,
Vif, âpre, long, par chaud, par fiel, par fuite,
Passe, assaut, vainc, Foudre, Éléphants, Taureaux.

Texte original

LE *tiede flair des Lauriers verdissans,*
Et Veaus marins, l'orage au loing repousse,
Quand Iupiter d'vne horrible secousse
Brandit ses dardz en pointe rougissans.
L'Inde animal perd la crainte, & le sens,
Quand plein de rage il s'enfle, & se courrousse :
Et puis reuient à sa nature douçe,
Au seul regard des Beliers impuissans.
Les fiers Toreaus prez des bas Caprifices
Deuiennent coys, sans autres artifices :
S'apriuoysantz au gré des Pastoreaus.
Mais las! mon feu, mon ire, mon cours vite,
Vif, aspre, long, par chaud, par fiel, par fuite,
Passe, assaut, vainc, Foudre, Elephantz, Toreaus.

_↑_

1583

LA JESSÉE, Jean de, *Les Premières Œuvres françaises*, Anvers, Christophe Plantin, 1583, tome III, *Les Amours*, *La Marguerite*, livre I, p. 780 [13 vers rapportés].
<https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k71868g/f13>

Texte modernisé

L'AVEUGLE Archer, sa Mère, et ma Maîtresse,
Point, brûle, étreint, d'une égale fierté,
Mon cœur, mon sang, ma serve liberté :
S'aidant d'un trait, d'un feu, d'un lacs qui presse.
Quand le garrot, l'ardeur, la chaîne expresse,
Si roide, et vive, et forte n'eût été :
Rien rien ne m'eût atteint, ard, arrêté,
Froissant, perdant, coupant, dard, brandon, tresse.
Que dis-je las ! féru, brûlé, surpris ?
Ma Dame seule est Amour, et Cypris :
Elle me darde, et m'embrase, et me lie.
Son noir sourcil, son clair œil, son poil d'or,
Qui lui sert d'arc, de flamme, et rets encor,
Blesse, ard, retient, mon cœur, mon sang, ma vie.

Texte original

L'AVEVGLE *Archer, sa Mere, & ma Maistresse,*
Poind, brusle, estraint, d'vne esgalle fierté,
Mon cœur, mon sang, ma serue liberté:
S'aydant d'vn trait, d'vn feu, d'vn las qui presse.
Quand le garrot, l'ardeur, la chaine expresse,
Si roide, & viue, & forte n'eust esté:
Rien rien ne m'eust attaint, ardz, arresté,
Froissant, perdant, coupant, dard, brandon, tresse.
Que dy-ie las! feru, bruslé, surpris?
Ma Dame seule est Amour, & Cypris:
Elle me darde, & m'embraze, & me lie.
Son noir sourcy, son clair œil, son poil d'or,
Qui luy sert d'arc, de flamme, & ret encor,
Blesse, ard, retient, mon cœur, mon sang, ma vie.

_↑_

1583

LA JESSÉE, Jean de, *Les Premières Œuvres françaises*, Anvers, Christophe Plantin, 1583, tome III, *Les Amours*, *La Marguerite*, livre I, p. 805 [6 vers rapportés : vers 5 à 8, 10 et 11 ; *topos* des armes de l'Amour].
<https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k71868g/f38>

Texte modernisé

TU me surpris, tu me pus enflammer,
Et vins encor navrer mon cœur rebelle :
Toi ma gentille, et chaste Colombelle,
Dont le secours je n'ose réclamer !
Le nœud, la flamme, et le trait doux-amer,
M'étreint, m'ard, m'outre : et pour toi, Nymphe belle,
Amour subtil brise, couvre, plombelle,
Lacs, feu, garrot, pour ne point t'entamer.
En mes tourments ceci me réconforte
Qu'un lien fort, brasier fort, flèche forte,
Me serre pris, chaud m'ard, blessé m'époint.
Las ! un ou deux n'ont esclavé ma vie,
Trois Ennemis la tiennent asservie !
Seul contre trois, je ne résiste point.

Texte original

TV *me surpris, tu me peus enflamer,*
Et vins encor naurer mon cœur rebelle :
Toy ma gentille, & chaste Colombelle,
Dont le secours ie n'ose reclamer !
Le nœu, la flamme, & le trait dous-amer,
M'estraint, m'ard, m'outre : & pour toy, Nymphe belle,
Amour subtil brise, couure, plombelle,
Lacs, feu, garrot, pour ne point t'entamer.
En mes tourmentz ceci me reconforte
Qu'vn lien fort, brasier fort, fleche forte,
Me serre pris, chaud m'ard, blessé m'époint.
Las ! vn ou deus n'ont esclaué ma vie,
Troys Ennemys la tiennent asseruie !
Seul contre troys, ie ne resiste point.

_↑_

1583

LA JESSÉE, Jean de, *Les Premières Œuvres françaises*, Anvers, Christophe Plantin, 1583, tome III, *Les Amours*, *La Marguerite*, livre II, p. 841 [2 vers rapportés : vers 5 et 6 ; *topos* des armes de l'Amour].
<https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k71868g/f74>

Texte modernisé

VOs beaux yeux adorés, qui tuent en vivant
Tous ceux qu'Amour atteint d'une si sainte flamme,
Me rappellent ici : promettant à mon âme,
Le prix, l'accès, et l'heur, d'un loyal Poursuivant.
Brûlé, surpris, époint, voire plus que devant,
Le feu, le nœud, le trait, m'ard, m'étreint, et m'entame :
Las ! après tant de maux est-il pas temps, Madame,
De secouer le joug qui me va captivant ?
Tout service requiert ou faveur, ou salaire :
Moi je n'ai l'un, ni l'autre : et si c'est pour vous plaire,
J'aime encor mieux languir en ma captivité.
Vous êtes ma Déesse, et seule je vous prise,
Et contre votre gré n'aspire à ma franchise :
Qui pourrait efforcer une Divinité ?

Texte original

VOz *beaus yeus adorez, qui tüent en viuant*
Tous ceus qu'Amour attaint d'vne si sainte flame,
Me rappellent icy : promettantz à mon ame,
Le prix, l'accez, & l'heur, d'vn loyal Poursuiuant.
Brulé, surpris, espoind, voire plus que deuant,
Le feu, le nœu, le trait, m'ard, m'estraint, & m'entame :
Las ! aprez tant de maus est-il pas tempz, Madame,
De secoüer le ioug qui me va captiuant ?
Tout seruice requiert ou faueur, ou salaire :
Moy ie n'ay l'vn, ni l'autre : & si c'est pour vous plaire,
I'ayme encor mieus languir en ma captiuité.
Vous estes ma Deesse, & seule ie vous prise,
Et contre vostre gré n'aspire à ma franchise :
Qui pourroit efforçer vne Diuinité ?

_↑_

1583

LA JESSÉE, Jean de, *Les Premières Œuvres françaises*, Anvers, Christophe Plantin, 1583, tome III, *Les Amours*, *La Marguerite*, livre II, p. 843 [5 vers rapportés : vers 10 à 14].
<https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k71868g/f76>

Texte modernisé

LE jeune Cerf navré d'une blessure fraîche,
Devançant les Veneurs porte son trait meurtrier :
Et l'Oiseau de sa fin Chantre, Augure, et Courrier,
Alléché de ses chants le trépas même allèche.
En Juin la verte fleur devient et morte, et sèche :
La fontaine ruisselle à son bord nourricier,
Le froidureux Serpent vit dans son chaud brasier,
Et la parole fuit plus vite qu'une flèche.
Ainsi tout Amoureux, et cent maux endurant,
Fuyard, plaintif, sec, moite, embrasé, murmurant,
Je cours, chante, fanis, écoule, ards, et murmure.
Je traîne, dis, ressens, jette, chéris, reçois,
Garrot, accord, langueur, onde, flamme, murmure,
En Cerf, Cygne, fleuron, eau, Salamandre, et voix.

Texte original

LE *ieune Cerf nauré d'vne blessure freche,*
Deuançant les Veneurs porte son trait meurtrier :
Et l'Oyseau de sa fin Chantre, Augure, & Courrier,
Alleché de ses chantz le trespas mesme alleche.
En Iuin la verte fleur deuient & morte, & seche :
La fontaine ruisselle à son bord nourrissier,
Le froidureus Serpent vit dans son chaud brasier,
Et la parolle fuit plus viste qu'vne fleche.
Ainsi tout Amoureux, & cent maus endurant,
Fuyard, plaintif, sec, moiste, embrasé, murmurant,
Ie cours, chante, fanis, escoule, ardz, & murmure.
Ie traine, dy, ressens, iette, chery, reçois,
Garrot, acord, langueur, onde, flamme, murmure,
En Cerf, Cygne, fleuron, eau, Salemandre, & voix.

_↑_

1583

LA JESSÉE, Jean de, *Les Premières Œuvres françaises*, Anvers, Christophe Plantin, 1583, tome III, *Les Amours*, *La Marguerite*, livre II, p. 856 [9 vers rapportés : vers 6 à 14].
<https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k71868g/f89>

Texte modernisé

CE que l'orage fier, le moite Verse-pluie,
Ni le froid Aquilon, ne règne plus ici :
Que sans nuit est mon jour, sans aigreur mon souci,
Et mon cœur sans soupirs : cela me désennuie.
La Dame qui m'éclaire, et mes larmes essuie,
Et me conforte encor : purge, sèche, emble ainsi,
Mon sens, mon œil, mon âme : et pourchasse qu'aussi
L'air, l'Aquaire, le vent, s'épure, cesse, fuie.
Son haleine, son ris, son merveilleux regard,
Murmure, pluie, nue, apaise, chasse, épart :
Pour montrer que son flair, sa gayeté, sa face,
En puissance, en douceur, en abord gracieux,
Vive, chaste, divine, éteint, surmonte, efface,
Éol, Junon, Phébus, en Terre, en l'Air, aux Cieux.

Texte original

CE *que l'orage fier, le moiste Verse-pluye,*
Ni le froid Aquilon, ne regne plus icy:
Que sans nuit est mon iour, sans aigreur mon soucy,
Et mon cœur sans souspirs : cela me desennuye.
La Dame qui m'esclaire, & mes larmes essuye,
Et me conforte encor : purge, seche, emble ainsy,
Mon sens, mon œil, mon ame : & pourchasse qu'aussy
L'air, l'Aquaire, le vent, s'espure, cesse, fuye.
Son haleine, son ris, son merueilleus regard,
Murmure, pluye, nuë, apaise, chasse, espard:
Pour monstrer que son flair, sa gayeté, sa face,
En puissance, en douçeur, en abord gracieus,
Viue, chaste, diuine, estaint, surmonte, efface,
Æol, Iunon, Phœbus, en Terre, en l'Air, aus Cieus.

_↑_

1583

LA JESSÉE, Jean de, *Les Premières Œuvres françaises*, Anvers, Christophe Plantin, 1583, tome III, *Les Amours*, *La Marguerite*, livre II, p. 871 [2 vers rapportés : vers 11 et 14].
<https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k71868g/f104>

Texte modernisé

QUE n'ai-je les accords du Cygne de Florence !
En los je vous ferais sa Nymphe égaliser :
Je vous ferais encor d'âge en âge priser,
Ainsi qu'un Vendômois, parmi toute la France.
Cil qui naît dans Venise, et dès sa tendre enfance
Se vit ici conduire, et naturaliser,
Ne saurait mieux que moi vous immortaliser :
Non le Harpeur d'Anjou, témoin de sa souffrance.
Ore mon tard destin me montre après ceux-ci !
Ne pouvant toutefois vous postposer ici
À Laure, et à Cassandre, à Francine, et l'Olive.
Si donc j'ai quelque honneur, c'est par vous que je l'ai :
Vous dis-je qui serez d'une ardeur plus naïve
Mon Pétrarque, et Ronsard, mon Baïf, et Bellay.

Texte original

QVE *n'ay-ie les accordz du Cygne de Florance !*
En los ie vous fairois sa Nymphe esgaliser :
Ie vous fairois encor d'age en age priser,
Ainsi qu'vn Vandomoys, parmy toute la France.
Cil qui nay dans Venise, & des sa tendre enfance
Se vid icy conduire, & naturaliser,
Ne sçauroit mieus que moy vous immortaliser :
Non le Harpeur d'Anjou, tesmoing de sa souffrance.
Ore mon tard destin me monstre aprez ceus-cy !
Ne pouuant toutesfois vous postposer icy
A Laure, & à Cassandre, à Francine, & l'Oliue.
Si donc i'ay quelque honneur, c'est par vous que ie l'ay:
Vous dy-ie qui serez d'vne ardeur plus naïue
Mon Petrarque, & Ronsard, mon Bayf, & Bellay.

_↑_

1583

LA JESSÉE, Jean de, *Les Premières Œuvres françaises*, Anvers, Christophe Plantin, 1583, tome III, *Les Amours*, *La Marguerite*, livre II, p. 875 [sonnet rapporté].
<https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k71868g/f108>

Texte modernisé

PAR art, force, ire, soin, pour néant je me peine
De fuir, combattre, rompre, assoupir ce jour d'hui,
Mon destin, mon haineux, ma prison, mon ennui :
Qui me presse, m'assaut, m'assujettit, me traîne.
Le hasard, l'ennemi, le servage, la peine,
M'atteint, m'abat, me tient, me rencontre meshui,
Sans course, sans pouvoir, sans aide, sans appui :
Arrêté, vaincu, serf, bruyant ma plainte vaine.
Du haut Ciel, d'un grand Dieu, d'un lacs fort, d'un bel œil,
Procède le méchef, combat, surprise, deuil,
Que je reçois, soutiens, endure, ne modère.
Le Chétif, le Dompté, l'Esclave, le Malsain,
Ainsi triste, mutin, fâcheux, plaintif en vain,
Pleure, réveille, accroît, et conte sa misère.

Texte original

PAR *art, force, ire, soing, pour neant ie me peine*
De fuyr, combatre, rompre, assoupir ce-iour d'huy,
Mon destin, mon hayneus, ma prison, mon ennuy :
Qui me presse, m'assaut, m'assugetit, me traine.
Le hazard, l'ennemy, le seruage, la peine,
M'attaint, m'abat, me tient, me rencontre meshuy,
Sans course, sans pouuoir, sans ayde, sans appuy:
Arresté, vaincu, serf, bruyant ma plainte vaine.
Du haut Ciel, d'vn grand Dieu, d'vn las fort, d'vn bel œil,
Procede le meschef, combat, surprise, dueil,
Que ie reçoy, soustiens, endure, ne modere.
Le Chetif, le Dompté, l'Esclaue, le Mal-sain,
Ainsi triste, mutin, facheus, plaintif en vain,
Pleure, resueille, acroist, & conte sa misere.

_↑_

1583

LA JESSÉE, Jean de, *Les Premières Œuvres françaises*, Anvers, Christophe Plantin, 1583, tome III, *Les Amours*, *La Marguerite*, livre II, p. 887 [10 vers rapportés : 5-14].
<https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k71868g/f120>

Texte modernisé

D'où part ce vent ailé qui bouffe à grosse haleine ?
Qui lance à rouges dards ce menaçant éclair ?
Quel orage obscurcit le Ciel serein, et clair ?
Quel torrent fluctueux ondoye par la plaine ?
Au bruit, au trait, au voile, à la course soudaine,
Du Nord, tonnerre, nue, et flot prompt à couler,
On me voit gémir, ardre, éblouir, aveiller :
Tant j'abonde en soupirs, brûle, appréhende, traîne.
Mais quoi ? mon estomac, mon cœur, mon sens, mes yeux,
Haletant, effroyable, offusqué, pluvieux,
Fait augmenter, rebruire, embrunir, et descendre,
La Bise, la tempête, et le nuage, et l'eau :
Si que le vent, le feu, l'ombre, le pleur nouveau,
Vif, chaud, aveugle, triste, ore me viennent rendre.

Texte original

D'ov *part ce vent ælé qui bouffe à grosse aleine*?
Qui lançe à rouges dardz ce menassant esclair?
Quel orage obscurçit le Ciel serain, & clair?
Quel torrent fluctuëus ondoye par la plaine?
Au bruit, au trait, au voyle, à la course soudaine,
Du Nort, tonerre, nuë, & flot pront à couler,
On me void gemir, ardre, esblouyr, adueiller:
Tant i'abonde en souspirs, brule, apprehende, traine.
Mais quoy? *mon estomac, mon cœur, mon sens, mes yeus,*
Haletant, effroyable, offusqué, pluuieus,
Fait augmenter, rebruyre, embrunir, & descendre,
La Bize, la tempeste, & le nüage, & l'eau:
Si que le vent, le feu, l'ombre, le pleur nouueau,
Vif, chaud, aueugle, triste, ore me viennent rendre.

_↑_

1583

LA JESSÉE, Jean de, *Les Premières Œuvres françaises*, Anvers, Christophe Plantin, 1583, tome III, *Les Amours*, *La Marguerite*, livre III, p. 974-975 [14 vers rapportés : la triple Diane]. <https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k71868g/f207>

Texte modernisé

[…]
Pour te montrer aussi qu'en ingrat odieux
Je ne trahis l'espoir des hommes, ni des Dieux,
J'éclaircirai tes faits, tes surnoms, tes louanges :
Et bien que pour t'orner de titres non-étranges,
Tes lois, tes droits, tes mois on voit se renommant,
Diane, Proserpine, et Lune te nommant :
Ton dard, ton Sceptre beau, ta clarté plus notoire,
Transperçant, effrayant, environnant de gloire,
Les Bêtes, les Esprits, et tes poils argentés,
Ès forêts, ès Enfers, ès hauts lieux fréquentés :
Rougira, paraîtra, luira plus manifeste,
De sang, d'autorité, d'excellence céleste :
Pour louer, maintenir, leur faire apercevoir,
L'exercice, l'honneur, le merveilleux pouvoir,
De ta chasse, ton trône, et respendeur naïve,
Recommandable ès bois, craint là-bas, au Ciel vive :
Avecque le souci, la hautesse, l'éclair,
De la quête, de l'heur, et du visage clair.
[…]

_↑_

Texte original

[…]

Pour te monstrer aussi qu'en ingrat odieus
Ie ne trahis l'espoir des hommes, ni des Dieus,
I'esclairçiray tes faitz, tes surnoms, tes louanges:
Et bien que pour t'orner de titres non-estranges,
Tes loys, tes droitz, tes moys on voy se renommant,
Diane, Proserpine, & Lune te nommant:
Ton dard, ton Sceptre beau, ta clairté plus notoire,
Transperçant, effroyant, enuironnant de gloire,
Les Bestes, les Espritz, & tes poils argentez,
Es foretz, es Enfers, es hautz lieus frequentez:
Rougira, paroistra, luyra plus manifeste,
De sang, d'autorité, d'excellence celeste:
Pour louër, maintenir, leur faire aperceuoir,
L'exercice, l'honneur, le merueilleus pouuoir,
De ta chasse, ton throne, & respendeur naïue,
Recommandable és boys, craint là bas, au Ciel viue:
Aueques le soucy, la hautesse, l'esclair,
De la queste, de l'heur, & du visage clair.

[…]

_↑_

1583

LA JESSÉE, Jean de, *Les Premières Œuvres françaises*, Anvers, Christophe Plantin, 1583, tome III, *Les Amours*, *La Sévère*, livre I, p. 1116 [3 vers rapportés : 12-14].
<https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k71868g/f349>

Texte modernisé

QUAND ce fâcheux Héros, ce superbe Ésonide,
Gagna le Bélier d'or, il fit trop méchamment
Lorsqu'ingrat à sa Dame il faussa son serment :
Et lâche diffama le champ Grec, et Colchide.
Quand ce fin Athénois, ce dédaigneux Égide,
Tua l'Homme-taureau, fier Monstre véhément,
Il trompa sa Maîtresse : et comme un faux Amant
L'abandonna sans garde, et sans aide, et sans guide.
Quand ce Troyen banni, ce Duc mal renommé,
Fit semblant d'aimer moins, lorsqu'il fut plus aimé :
En traître il délaissa sa Reine forcenée.
Moi je montre comment sans dol, sans prix, sans don,
Si tu n'es point Médée, Ariane, Didon,
Je ne serai Jason, ni Thésé, ni Énée.

Texte original

QVAND *ce facheus Heros, ce superbe Æsonide,*
Gaigna le Belier d'or, il fit trop méchament
Lors qu'ingrat à sa Dame il faussa son serment :
Et lache diffama le champ Grec, & Colchide.
Quand ce fin Athenois, ce desdaigneus Ægide,
Tua l'Homme-toreau, fier Monstre vehemant,
Il trompa sa Maistresse : & comme vn faus Amant
L'abandonna sans garde, & sans ayde, & sans guide.
Quand ce Troyen banny, ce Duc mal renommé,
Fit semblant d'aymer moins, lors qu'il fut plus aymé :
En traistre il delaissa sa Royne forçenée.
Moy ie montre comment sans dol, sans prix, sans don,
Si tu n'es point Medée, Arïadne, Didon,
Ie ne seray Iason, ni Thesé, ni Ænée.

_↑_

1583

LA JESSÉE, Jean de, *Les Premières Œuvres françaises*, Anvers, Christophe Plantin, 1583, tome III, *Les Amours*, *La Sévère*, livre II, Baiser IV, pp. 1140-1141 [7 vers rapportés : 1 à 7].
<https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k71868g/f349>

Texte modernisé

AH Mignonne ! ah folâtre ! ah lascive ! ah rebelle !
Donc tes grâces, tes ris, tes appâts, tes rigueurs,
Croîtront par heur, par jeu, par attrait, par cautèle,
Mes pensers, mes désirs, mes feux, et mes langueurs ?
Le son, la force, l'air, de la Musique molle,
Flatte, charme, adoucit, la peur, le mal, le deuil,
De ceux qu'une Tarente assaut, atteint, affole :
Mais quel remède hélas ! aux coups d'un tel orgueil ?
Nous voici tout seulets, rien rien ne nous empêche,
Prenons donc nos ébats, et suçons à plaisir
Nos baisers rebaisés : viens Belle, et te dépêche,
Nous userons ailleurs de sagesse à loisir.
Assez et trop je souffre, et ma face en est blême :
Mais puisque tes amours me vont ore échauffant,
Jouons-nous comme Amants ! sais-tu pas qu'Amour même
Se plaît à folâtrer, et n'est qu'un jeune enfant ?

Texte original

H*A Mignonne ! ha folatre ! ha lassiue ! ha rebelle !*
Donc tes graces, tes ris, tes apastz, tes rigueurs,
Croistront par heur, par ieu, par attrait, par cautelle,
Mes pensers, mes desirs, mes feus, & mes langueurs ?
Le son, la forçe, l'air, de la Musique molle,
Flate, charme, adoucit, la peur, le mal, le dueil,
De ceus qu'vne Tarante assaut, attaint, affolle :
Mais quel remede helas ! aus coupz d'vn tel orgueil ?
[…]

_↑_

1583

LA JESSÉE, Jean de, *Les Premières Œuvres françaises*, Anvers, Christophe Plantin, 1583, tome III, *Les Amours*, *La Sévère*, livre III, Élégies, VI [extrait], p. 1240 [4 vers rapportés : vers 9 à 12 de l'extrait].
<https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k71868g/f473>

Texte modernisé

[…]
Puis à voir seulement votre serein visage,
Je pense voir Amour qui m'attend au passage,
Non pour teindre en mon sang son homicide trait :
Mais pour me soulager par quelque doux attrait,
Qui d'un signe amoureux me promet, et m'assure,
Que vous reguérirez mon mal, et ma blessure.
Je te sondais ainsi, ne souhaitant qu'ouïr
Ton langage emmiellé, quand pour me réjouir
D'un bel œil, d'un gai front, et d'un mignard sourire,
Qui sa douceur, sa grâce, et sa honte soupire,
Sans art, sans peur, sans feinte, emblant, gagnant, flattant,
Mon cœur, mon sens, mon deuil : tu me dis à l'instant.
Vous me pardonnerez si sans scrupule j'ose
Prendre en jeu familier votre douleur enclose,
Et si ne pardonnant à vos beaux passe-temps,
Je vous colloque au rang des Amis de ce temps :
[…]

Texte original

[…]
Ie te sondois ainsi, ne souhaittant qu'ouyr
Ton langage emmiellé, quand pour me resiouyr
D'vn bel œil, d'vn gay front, & d'vn mignard sousrire,
Qui sa douçeur, sa grace, & sa honte souspire,
Sans art, sans peur, sans fainte, emblant, gaignant, flatant,
Mon cœur, mon sens, mon dueil: tu me dis à l'instant.
[…]

_↑_

1583

DES ROCHES, Catherine, *Les secondes Œuvres de Mesdames Des Roches*, *de Poitiers*, Poitiers, Nicolas Courtoys, 1583, *Les Réponses*, 29, f° 73v° [7 vers rapportés : 1-7].
<https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k706947/f149>

Texte modernisé

LA Beauté, la doctrine, et la grave douceur,
Qui orne votre front, votre esprit, votre Grâce,
Attire doucement, et retient et enlace
À celui qui vous voit les yeux, l'Âme et le cœur.
Puis vous avez encor, la faveur, le bien, l'heur,
De Vertu, de Fortune, et d'une antique race,
Si que les nourrissons de Smyrne, Thèbes, Thrace,
Chantant votre honneur saint, se feraient grand honneur.
Que dois-je faire donc, sinon par le Silence
Honorer vos valeurs d'une humble révérence,
Baisant vos blanches mains en toute humilité ?
Voyant tant de Beautés, de Vertus, de mérites,
De savoir, de sagesse, et de chastes Charites
Ne démontrer en vous que la Divinité.

Texte original

LA Beauté, la doctrine, & la graue douceur,
Qui orne vostre frond, vostre esprit, vostre Grace,
Atire doucement, & retient & enlasse
A celuy qui vous voit les yeux, l'Ame & le cueur.
Puis vous auez encor, la faueur, le bien, l'heur,
De Vertu, de Fortune, & d'vne antique race,
Si que les nourrissons de Smyrne, Thebes, Thrace,
Chantant vostre honneur saint, se feroient grand honneur.
Que doy-ie faire donc, sinon par le Silence
Honorer vos valeurs d'vne humble reuerence,
Baisant vos blanches mains en toute humilité ?
Voiant tant de Beautez, de Vertus, de merites
De sçauoir, de sagesse, & de chastes Charites
Ne demontrer en vous que la Diuinité.

_↑_

1583

DES ROCHES, Catherine, *Les secondes Œuvres de Mesdames Des Roches*, *de Poitiers*, Poitiers, Nicolas Courtoys, 1583, *Les Réponses*, 34 [extrait], f° 5v° [sizain rapporté].
<https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k706947/f153>

Texte modernisé

[…]

Pithon, Diane, Minerve
Vous donne, inspire, conserve
La Voix, les Mœurs, les Esprits :
L'Honneur, la Bonté, la Gloire,
Vous rende Heur, Grâce, Victoire
En propos, effets, écrits.

Texte original

[…]

Pithon, Diane, Minerue
Vous donne, inspire, conserue
La Voix, les Meurs, les Espris:
L'Honneur, la Bonté, la Gloire,
Vous rende Heur, Grace, Victoire
En propos, efetz, écris.

_↑_

1583

DES ROCHES, Catherine, *Les secondes Œuvres de Mesdames Des Roches*, *de Poitiers*, Poitiers, Nicolas Courtoys, 1583, *Les Réponses*, 39, f° 77r° [3 vers rapportés sur 4 : vers 1 à 3]. <https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k706947/f156>

Texte modernisé

LEs Lettres, les Vertus, les Grâces, et l'Amour,
Ont désiré, choisi, pris, et retenu place,
En vos propos, vos mœurs, vos gestes, votre face,
Pour y faire à jamais honorable séjour.

Texte original

LEs Letres, les Vertus, les Graces, & l'Amour,
Ont desiré, choisi, pris, & retenu place,
En vos propos, vos meurs, vos gestes, vostre face,
Pour y faire a iamais honorable seiour.

_↑_

1583

DES ROCHES, Catherine, *Les secondes Œuvres de Mesdames Des Roches*, *de Poitiers*, Poitiers, Nicolas Courtoys, 1583, *Les Réponses*, 43, f° 79r° [quatrain rapporté].
<https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k706947/f160>

Texte modernisé

LEs Muses, la Pithon, et les Grâces encore,
Ont pillé d'Apollon, de Mercure, des Cieux,
Le Savoir, le discours, la splendeur qui décore
Votre divin Esprit, vos propos et vos yeux.

Texte original

LES Muses, la Pithon, & les Graces encore,
Ont pillé d'Apollon, de Mercure, des Cieux,
Le Sçauoir, le discours, la splandeur qui decore
Vostre diuin Esprit, vos propos & vos yeux.

_↑_

1583

DES ROCHES, Catherine, *Les secondes Œuvres de Mesdames Des Roches, de Poitiers*, Poitiers, Nicolas Courtoys, 1583, *Les Réponses*, 46, f° 79v° [douzain rapporté].
<https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k706947/f161>

Texte modernisé

A Usonie, Calabre, et la Mantoue encor,
N'ont fait, vu, ni compris un si riche Trésor :
Le Coulant, le Subtil, et le Grave-doux Style
Et d'Ovide, et d'Horace, et du Divin Virgile,
En l'Été, en l'Automne, en l'Hiver de leurs Ans
Cède, quitte, délaisse à ton jeune Printemps
Le Cèdre, le Laurier, la Palme de victoire
Que Mercure, Apollon, et l'Honneur de Mémoire,
Te voue, offre, et présente, afin qu'étant plus fort
Tu te venges du Temps, de l'Oubli, de la Mort.
Hommes, Démons et Dieux, en Terre, en l'Air, aux Pôles
Admirent tes Écrits, tes Mœurs, et tes Paroles.

Texte original

A Usonie, Calabre, & la Mantoue encor,
N'ont fait, vu, ny compris vn si riche Thresor:
Le Coulant, le Subtil, & le Graue-dous Stile
Et d'Ouide, & d'Horace, & du Diuin Virgile,
En l'Esté, en l'Autonne, en l'Yuer de leurs Ans
Cede, quite, delaisse à ton ieune Printans
Le Cedre, le Laurier, la Palme de victoire
Que Mercure, Apollon, & l'Honneur de Memoire,
Te voue, ofre, & presante, afin qu'etant plus fort
Tu te vanges du Tans, de l'Oubly, de la Mort.
Hommes, Dœmons & Dieux, en Terre, en l'Air, aux Poles
Admirent tes Ecris, tes Meurs, & tes Paroles.

_↑_

1583

DES ROCHES, Catherine, *Les secondes Œuvres de Mesdames Des Roches*, *de Poitiers*, Poitiers, Nicolas Courtoys, 1583, f° 85v° [2 vers rapportés : 3-4].
<https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k706947/f173>

Texte modernisé

Ô BELLE Main qui l'arc et les flèches ordonne,
Et les flambeaux ardents de mon cruel Seigneur,
Belle Main dont il prend aide, force, et valeur,
Pour garder son pouvoir, son Sceptre et sa Couronne.
Ô délicate Main qui à toute personne
Dérobes doucement l'Esprit, l'Âme, et le Cœur,
Belle Main qui conduis le Char du Dieu vainqueur,
Range ses ailes d'Or, et sa trousse lui donne,
Ô excellente Main de Roses et de Lis,
De neige, ivoire, argent, de perles précieuses,
Ô Main de qui les doigts délicats et polis
Maintiennent de Vénus les pompes glorieuses,
Ô Main sans vos attraits de Grâces embellis
L'on verrait sans effet toutes Lois Amoureuses.

Texte original

O BELLE *Main qui l'arc & les fléches ordonne,*
Et les flambeaux ardans de mon cruel Seigneur,
Belle Main dont il prend aide, force, & valleur,
Pour garder son pouuoir, son Sceptre & sa Couronne.
O delicate Main qui a toute personne
Dérobes doucement l'Esprit, l'Ame, & le Cueur,
Belle Main qui conduis le Char du Dieu vainqueur,
Range ses ailes d'Or, & sa trousse luy donne,
O excellente Main de Roses & de Lys,
De nege, yuoire, argent, de perles precieuses,
O Main dequy les doys delicatz & polys
Maintiennent de Venus les pompes glorieuses,
O Main sans vos atraitz de Graces embellys
Lon verroit sans efet toutes Loix Amoureuses.

_↑_

1583

BLANCHON, Joachim, *Les premières Œuvres poétiques*, Paris, Thomas Périer, 1583, *Les Amours de Dione*, sonnet LXXVI, p. 38 [7 vers rapportés sur 14 : *topos* des armes de l'Amour]. <https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k719782/f54>

Texte modernisé

J'aime plus que mes yeux une qui m'est rebelle,
Où luit le plus parfait de la divinité,
Et principalement trois points de dignité,
D'apparence et d'honneur saintement immortelle.
Son excellente voix, le poil blond, et l'œil d'elle,
Sa voix, par qui je fus doucement enchanté,
Son poil, les forts liens de ma captivité,
Son œil, me dévorant de sa vive étincelle.
C'est le trait, c'est le rets, c'est le brasier de feu,
Qui me blesse, saisit, et brûle, peu à peu,
Où je suis arrêté, playé et plein de flamme.
Lié, blessé, brûlé, ce nonobstant je dis,
Lien, plaie, et flambeau, un nouveau paradis,
Aimant le joug, la plaie, et le feu qui m'enflamme.

Texte original

I'ayme plus que mes yeux vne qui m'est rebelle,
Ou luit le plus parfaict de la diuinité,
Et principallement trois points de dignité,
D'apparence & d'honneur sainctement immortelle.
Son excellente voix, le poil blond, & l'œil d'elle,
Sa voix, par qui ie fus doucement enchanté,
Son poil, les forts liens de ma captiuité,
Son œil, me deuorant de sa vifue extincelle.
C'est le trait, cest le reth, cest le brasier de feu,
Qui me blesse, saisist, & brusle, peu à peu,
Ou ie suis arresté, playé & plein de flamme.
Lié, blessé, brusé, ce nonobstant ie dis,
Lien, playe, & flambeau, vn nouueau paradis,
Aymant le Ioug, la playe, & le feu qui m'enflamme.

_↑_

1583

BLANCHON, Joachim, *Les premières Œuvres poétiques*, Paris, Thomas Périer, 1583, *Les Amours de Dione*, sonnet XCV, p. 48 [3 vers rapportés : vers 5 à 7].
<https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k719782/f64>

Texte modernisé

L'Amour, la Mort, le sort, ont tous voulu entendre,
À me darder leurs traits, et tendre leurs laçons,
Composés de regards, de feux, et de glaçons,
Et ne me faut des trois aucune grâce attendre.
Le veneur, l'oiseleur, le pêcheur, ne peut tendre,
Tant de Rets, tant de glus, tant et tant d'hameçons,
Aux animaux des champs, aux oiseaux, aux poissons,
Comme ils en ont dressé pour me pouvoir surprendre.
Ni le barbare Turc, ni le Parthe guerrier,
Ne peut tant décocher, ni tant s'enfurier,
Que ces cruels voleurs me présentent d'outrage.
Ils ont tant contre moi courbé leur Arc Turquois,
Qu'il semble que je sois leur trousse et leur Carquois,
Et que je les fournis à mon propre dommage.

Texte original

L'Amour, la Mort, le sort, ont tous voulu entendre,
A me darder leurs traitz, & tendre leurs lassons,
Composez de regards, de feux, & de glassons,
Et ne me fault des trois aucune grace attendre.
Le veneur, l'oyseleur, le pescheur, ne peut tendre,
Tant de Reths, tant de glus, tant & tant d'hamessons,
Aux animaux des champs, aux oyseaux, aux poissons,
Comme ilz en ont dressé pour me pouuoir surprendre.
Ny le barbare Turc, ny le Parthe guerrier,
Ne peult tant descocher, ny tant s'enfurier,
Que ces cruelz volleurs me presentent d'outrage.
Ilz ont tant contre moy courbé leur Arc Turquois,
Qu'il semble que ie sois leur trousse & leur Carquois,
Et que ie les fornis à mon propre dommage.

_↑_

1583

BLANCHON, Joachim, *Les premières Œuvres poétiques*, Paris, Thomas Périer, 1583, *Pasithée*, sonnet LXIII, p. 128 [2 vers rapportés : 7 et 14].
<https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k719782/f144>

Texte modernisé

Si ma plume pouvait mon courage égaler,
Jamais, Laure, Cassandre, Hippolyte, Oriane,
Corinne, Briséis, Artémis, Luciane,
N'ont vu si hautement leur mémoire voler,
Ni celle dont l'Égypte encore veut parler,
Ni la Grecque aux beaux yeux, Lise, ou Émiliane,
Pallas, Vénus, Junon et la chaste Diane,
Ayant voulu en toi leurs grâces étaler.
Pallas te fit présent de sa science infuse,
Vénus de sa beauté, Junon ne te refuse
Ses plus riches valeurs, et Diane a vêtu
Ton Corps de tout l'honneur heureusement en elle,
Si que je te dirais des Grâces la plus belle,
En savoir, en beauté, en biens, et en vertu.

Texte original

Si ma plume pouuoit mon courage esgaller,
Iamais, Laure, Cassandre, Hippolite, Oriane
Corinne, Briseis, Artemis, Luciane,
N'ont veu si haultement leur memoire voller
Ny celle donc Lægipte encores veult parler,
Ny la Grecque aux beaux yeux, Lize, ou Æmiliane,
Pallas, Venus, Iunon & la chaste Diane,
Ayant voulu en toy leurs graces estaller.
Pallas te fist present de sa science infuse,
Venus de sa beauté, Iunon ne te reffuse,
Ses plus riches valleurs, & Diane à vestu,
Ton Corps de tout l'honneur heureusement en elle.
Si que ie te dirois des Graces la plus belle,
En scauoir, en beauté, en biens, & en vertu.

_↑_

1583

SPIFAME, Martin, *Les premières Œuvres poétiques*, Paris, veuve Lucas Breyer, 1583, *Sonnets spirituels*, 35, f° 18v° [10 vers rapportés : 1 à 6 ; 9 à 12].
<https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bd6t5776702p/f39>

Texte modernisé

Mon cœur on te connaît chaste, sage et très belle.
Pour chasteté, sagesse et ta grande beauté,
Junon, Vénus, Pallas, t'ont donné déité
En bas, en haut, partout et t'ont fait immortelle.
Quel honneur, quel trésor, et grâce naturelle
Chastement, sagement, belle en toute équité
Vivre avec un époux : partout divinité !
Qui luit, règne sur nous, et l'essence éternelle.
Ton chaste et sage amour, ta beauté, ta douceur
Chastement, sagement, belle, ont ravi mon cœur :
Chaste, sage je veux, belle, d'amour constante
T'aimer, servir, chérir, seul être ta moitié :
Unis vivants jouir du fruit de l'amitié,
Vêtus du triple habit, que Pallas nous présente.

Texte original

Mon cœur on te cognoist chaste, sage & tresbelle.
Pour chasteté, sagesse & ta grande beauté,
Iunon, Venus, Pallas, t'ont donné deité
En bas, en haut, par tout & t'ont fait immortelle.
Quel honneur, quel tresor, & grace naturelle
Chastement, sagement, belle en toute equité
Viure auec vn espoux : par tout diuinité?
Qui luit, regne sur nous, & l'essence eternelle.
Ton chaste & sage amour, ta beauté, ta douceur
Chastement, sagement, belle, ont rauy mon cœur:
Chaste, sage ie veux, belle, d'amour constante
T'aimer, seruir, cherir, seul estre ta moitié:
Vnis viuans iouyr du fruict de l'amitié,
Vestus du triple habit, que Pallas nous presente.

_↑_

1583

SPIFAME, Martin, *Les premières Œuvres poétiques*, Paris, veuve Lucas Breyer, 1583, *Sonnets spirituels*, 54, ff. 27v°-28r° [7 vers rapportés : 1 à 4 ; 7-8 ; 14].
<https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bd6t5776702p/f57>

Texte modernisé

J'Aime du beau laurier, du rubis, de la rose
Le printemps éternel, l'éclat, la douce odeur,
La vertu, le beau feu, la vermeille couleur
Du laurier, du rubis, de la rose que j'ose
Beaucoup moins estimer qu'une divine chose,
Qui est fleur, qui est gemme, de plus grande lueur
Que l'arbre, que la pierre et que la douce fleur,
Du laurier, du rubis et de la rose éclose.
Catherine c'est toi, qui descendis des cieux
Pour nous rendre ici-bas d'un odeur précieux,
Ton printemps éternel ce bas monde décore,
De ta roche l'on voit sourdre mille ruisseaux :
La gemme de vertu s'engendre de leurs eaux,
Rose, rubis, laurier, à jamais je t'honore.

Texte original

I'Ayme du beau laurier, du rubis, de la rose
Le printemps eternel, l'esclat, la douce odeur,
La vertu, le beau feu, la vermeille couleur
Du laurier, du rubis, de la rose que i'ose
Beaucoup moins estimer qu'vne diuine chose,
Qui est fleur, qui est gemme, de plus grande lueur
Que l'arbre, que la pierre & que la douce fleur,
Du laurier, du rubis & de la rose esclose.
Catherine c'est toy, qui descendis des cieux
Pour nous rendre icy bas d'vn odeur precieux,
Ton printemps eternel ce bas monde decore,
De ta roche l'on voit sourdre mille ruisseaux:
La gemme de vertu s'engendre de leurs eaux,
Rose, rubis, laurier, à iamais ie t'honore.

_↑_

1584

ROUSPEAU, Yves, *Quatrains spirituels de l'honnête Amour*, *in Les Cantiques du Sieur de Maisonfleur*, Paris, Matthieu Guillemot, 1584, « Autres quatrains des louanges du saint mariage », quatrains 2 et 3, f° 25r° [quatrains rapportés].
<https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k15217865/f211>

Texte modernisé

De la puissance de l'Amour.

De Samson, de David, de Salomon la force,
Vertu, savoir, n'a pu forcer, vaincre, dompter,
De l'amour le pouvoir, le désir, et l'amorce,
Dont le monde, la chair, Satan nous vient tenter.

Texte original

De la puissance de l'Amour.

De Sanson, de Dauid, de Salomon la force,
Vertu, sçauoir, n'a peu forcer, vaincre, dompter,
De l'amour le pouuoir, le desir, & l'amorce,
Dont le monde, la chair, Satan nous vient tenter.

_↑_

Texte modernisé

Autre de même argument.

Samson fort, David Saint, et Salomon bien sage,
De force, sainteté, sagesse revêtu,
N'a pu vaincre l'amour si fort, caut, et têtu,
Que ces trois ont senti sa force, ruse, et rage.

Texte original

Autre de mesme argument.

Sanson fort, Dauid Sainct, & Salomon bien sage,
De force, saincteté, sagesse reuestu,
N'a peu vaincre l'amour si fort, caut, & testu,
Que ces trois ont senti sa force, ruse, & rage.

_↑_

1584

ROUSPEAU, Yves, *Quatrains spirituels de l'honnête Amour*, *in Les Cantiques du Sieur de Maisonfleur*, Paris, Matthieu Guillemot, 1584, f° 29v° [13 vers rapportés sur 14].
<https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k15217865/f220>

Texte modernisé

De la Providence de Dieu.

LE veuil, savoir, pouvoir de l'essence divine
Juste, sage, puissant, décrète, ordonne et fait
Justement, sagement, et par puissant effet,
Tous les événements de la ronde machine.
Le veuil, savoir, pouvoir, tout le monde domine,
Et régit des humains le cœur, parole, et fait :
Le veuil, savoir, pouvoir de Satan ne parfait
Sinon ce que Dieu veut, permet, et détermine.
Assuré de ce veuil, et science et pouvoir
Je mets en Dieu ma foi, mon attente et espoir
Sans craindre le vouloir, le savoir, et puissance
Du diable, des tyrans, et du monde pervers.
Le veuil, savoir, pouvoir du Dieu de l'Univers,
Donne aux Croyants bon cœur, espoir, et assurance.

Texte original

De la Prouidence de Dieu.

LE *vueil, sçauoir, pouuoir de l'essence diuine*
Iuste, sage, puissant, decrette, ordonne & fait
Iustement, sagement, & par puissant effect,
Tous les euenemens de la ronde machine.
Le vueil, sçauoir, pouuoir, tout le monde domine,
Et regit des humains le cœur, parole, & faict:
Le vueil, sçauoir, pouuoir de Satan ne parfaict
Sinon ce que Dieu veut, permet, & determine.
Asseuré de ce vueil, & science & pouuoir
Ie mets en Dieu *ma foy, mon attente & espoir*

Sans craindre le vouloir, le sçauoir, & puissance.
Du diable, des tyrans, & du monde peruers
Le vueil, sçauoir, pouuoir du Dieu *de l'*Vniuers,
Donne aux Croians bon cœur, espoir, & asseurance.

_↑_

1584

ROUSPEAU, Yves, *Quatrains spirituels de l'honnête Amour*, *in Les Cantiques du Sieur de Maisonfleur*, Paris, Matthieu Guillemot, 1584, f° 31v° [11 vers rapportés sur 14].
<https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k15217865/f224>

Texte modernisé

Des merveilles de Dieu
sur la considération des quatre saisons de l'année.

DE l'Hiver, du Printemps, de l'Été, de l'Automne,
Froidureux, tempéré, riche en blés, riche en vins,
Les glaçons, les bouquets, les moissons, les raisins,
Que le ciel, que la terre, et l'air, et l'eau nous donne,
Font que de cœur, de voix, de main, du luc je sonne
Le veuil, savoir, pouvoir, et les faits souverains
Du Père du grand Tout, régissant les humains
Avec ordre, conseil, prudence et raison bonne.
Pourtant lorsque je vois par quartier arriver
Du Printemps, de l'Été, de l'Automne, et l'Hiver,
La douceur, la chaleur, la richesse, et froidure,
Ému du doux, du chaud, du bien, de la froideur,
Je crains, honore, admire, et loue la grandeur,
Vouloir, savoir, pouvoir de l'auteur de nature.

Texte original

DE *l'Hyuer, du Printemps, de l'Esté, de l'Autonne,*
Froidureux, temperé, riche en bleds, riche en vins,
Les glaçons, les bouquets, les moissons, les raisins,
Que le ciel, que la terre, & l'air, & l'eau nous donne,
Font que de cœur, de voix, de main, du luc ie sonne
Le vueil, sçauoir, pouuoir, & les faits souuerains
Du Pere du grand Tout, regissant les humains
Auec ordre, conseil, prudence & raison bonne.
Pourtant lors que ie voy par quartier arriuer
Du Printemps, de l'Esté, de l'Autonne, & l'Hyuer,
La douceur, la chaleur, la richesse, & froidure,
Esmeu du doux, du chaut, du bien, de la froideur,
Ie crains, honore, admire, & loue la grandeur,
Vouloir, sçauoir, pouuoir de l'auteur de nature.

_↑_

1584

ROUSPEAU, Yves, *Quatrains spirituels de l'honnête Amour*, *in Les Cantiques du Sieur de Maisonfleur*, Paris, Matthieu Guillemot, 1584, f° 32r° [sonnet rapporté].
<https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k15217865/f225>

Texte modernisé

Contre les danses.

L'Impudique Vénus, le vin, l'oisiveté
Par feu, réplétion, séjour cause la danse,
Déshonnête, lascive, et vaine en sa cadence,
Vide les sens rassis, prudence, et gravité.
L'erreur, la passion, la grand légèreté,
Du jugement, du cœur, des pieds prompts à outrance
Forme, invente, et produit des danses la licence,
Ennemie de foi, justice, et chasteté.
L'homme chaste de cœur, sobre et non ocieux,
L'homme grave, et prudent, l'homme non vicieux,
Déteste, abhorre et fuit en tout temps les caroles :
L'impudic, le gourmand, l'oisif, par grand malheur
Dansant, oublie Dieu, son devoir, et honneur,
Par trop aimer le lit, le vin, les amours folles.

Texte original

Contre les dances.

L'Impudique Venus, le vin, l'oisiueté
Par feu, repletion, seiour cause la dance,
Deshonneste, lasciue, & vaine en sa cadence,
Vuide les sens rassis, prudence, & grauité.
L'erreur, la passion, la grand legereté,
Du iugement, du cœur, des pieds prompts à outrance
Forme, inuente, & produict des dances la licence,
Ennemie de foy, iustice, & chasteté.
L'homme chaste de cœur, sobre & non ocieux,
L'homme graue, & prudent, l'homme non vicieux,
Deteste, abhorre & fuit en tout temps les caroles:
L'impudic, le gourmand, l'oisif, par grand malheur
Dansant, oublie Dieu, son deuoir, & honneur,
Par trop aymer le lict, le vin, les amours folles.

_↑_

1584

DU CHESNE, Joseph, *L'ombre de Garnier Stoffacher*, Genève, Jean Durant, 1584, Acte second, Bellone [extrait], pp. 19-20 [4 vers rapportés].
<https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k71983n/f28>

Texte modernisé

Bellone.

[…]
Ô Lèthe sommeilleux ! ô Styx épouvantable !
Ô Phlégéton brûlant ! ô Érèbe effroyable !
Ô Cocyte larmeux ! ô toi Nocher Charon,
Qui rames sur les flots de l'ombreux Achéron :
Vous Parques, vous Fureurs, vous Dires infernales,
Chien trois-têtu, Chimère, et vous Harpies sales,
Vous Dragons, vous Serpents, vous Monstres infernaux,
Cruels, sanglants, bourreaux, pour accroître mes maux,
Navrez, sucez, brûlez, du corps, du cœur, de l'âme,
La chair, le sang, l'esprit, par fer, venin et flamme :
Puisque par nul effort, par dol, par crainte, ou don,
Je n'ai pu ébranler des Ligues l'union,
Ouvrez malins esprits à Bellone la porte,
Sa rage et son dépit dans l'Orque la transporte,
Allons discorde, allons. […]

Texte original

[…]
O Lethe sommeilleux ! ô Stix espouuantable !
O Phlegeton bruslant ! ô Erebe efroyable !
O Cocithe larmeux ! ô toi Nocher Charon,
Qui rames sur les flots de l'ombreux Acheron:
Vous Parques, vous Fureurs, vous Dires infernales,
Chien troi-testu, Chimere, & vous Harpies sales,
Vous Dragons, vous Serpens, vous Monstres infernaux,
Cruels, sanglans, bourreaux, pour acroistre mes maux,
Navrez, succez, bruslez, du corps, du cœur, de l'ame,
La chair, le sang, l'esprit, par fer, venin & flamme
[…]

_↑_

1585

BIRAGUE, Flaminio de, *Les premières Œuvres poétiques*, Paris, Thomas Perier, 1585, *Premières Amours*, sonnet LXXXVI, f° 31v° [6 vers rapportés sur 14 (2-3, 9-10, 12-13) : *topos* des armes de l'Amour].
<https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bd6t57516273/f73>

Texte modernisé

Toujours, toujours, hélas ! j'ai dedans la mémoire
La blanche main, le poil et l'œil plein de rigueur,
Qui me serrant, liant et me brûlant le cœur,
La mortelle poison d'Amour me firent boire.
Le Pô, le Rhin, la Seine, et la Saône, et le Loire,
Ne pourraient pas, ô Dieux, éteindre la chaleur,
Que cet astre jumeau destin de mon malheur,
A épris dans mon cœur pour sa plus grande gloire.
Ô beauté de qui l'œil, le poil, la belle main
Ont brûlé, lacé, pris mon cœur dedans mon sein :
Vous êtes celle-là qui seule peut éteindre,
Dénouer, et ouvrir le feu, le rets, la serre :
Qui me brûlant, noudant, et serrant une guerre,
Font à mon pauvre cœur dangereuse et à craindre.

Texte original

Tousiours, tousiours, helas! i'ay dedans la memoire
La blanche main, le poil & l'œil plein de rigueur,
Qui me serrant, liant & me brulant le cueur,
La mortelle poison d'Amour me firent boire.
Le Pau, le Rhin, la Seine, & la Sone, & le Loire,
Ne pourroient pas, ô Dieux, esteindre la chaleur,
Que cest astre iumeau destin de mon malheur,
A épris dans mon cœur pour sa plus grande gloire.
O beauté de qui l'œil, le poil, la belle main
Ont brulé, lassé, pris mon cœur dedans mon sain:
Vous estes celle-là qui seule peut esteindre,
Desnoüer, & ouurir le feu, le reth, la serre:
Qui me brulant, noudant, & serrant vne guerre,
Font à mon pauure cœur dangereuse & à craindre.

_↑_

1585

DU MONIN, Jean Édouard, *Le Phœnix*, Paris, Guillaume Bichon, 1585, *Iani Edoardi Phœnicetum*, f° 59v° [quatrain rapporté].
<https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k72568w/f143>

Texte modernisé

Le Très Chrétien Roi, Henri de Valois 3.

De Jupin, Mars, Phébus, l'heur, le cœur, la prudence,
Dorent, unis, le sceptre à ce trois fois grand Roi
Né, choisi, dû, des Cieux, de Pologne, à sa France,
Pour astres, guerre, paix, ranger, sage, à sa Loi.

Texte original

Le Trê-Chretien Roi, Henry de Valois. 3.

De Iupin, Mars, Phebus, l'heur, le cœur, la prudence,
Dorent, vnis, le sceptre à ce trois fois grand Roy
Né, choisi, deu, des Cieus, de Polongne, à sa France,
Pour astres, guerre, pais, ranger, sage, à sa Loi.

_↑_

1585

DU MONIN, Jean Édouard, *Le Phœnix*, Paris, Guillaume Bichon, 1585, *L'Orbecc-Oronte*, dédication, f° 127v° [4 vers rapportés].
<https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k72568w/f279>

Texte modernisé

À très héroïque Prince, Monseigneur le Duc de Guyse.

LE ruisseau chamarrant le vert habit d'un preau
Fait du père Océan la mémoire renaître :
En notre Esprit record un Astre fait remettre
Le Soleil, Empereur de l'étoilé Château :
Le monstre terrassé sert d'arre et d'écriteau
Publiant les valeurs du tu'-Géant adextre :
Un triomphant Laurier enté dans quelque dextre
Ne laisse dormir Mars au Léthéan tombeau.
Mon Tragique Échafaud fait jouer sur ma terre
Le ruisseau, l'astre, monstre, et le Laurier de guerre :
Tu en es Océan, Soleil, tu'-Géant, Mars.
Donc, Mars, Hercul', Titan, et Neptun' de nos armes,
Reçois pour digne prix de tes Martiaux arts,
Ces tiens Laurier, monstre, astre, et ruisseau dans mes carmes.

Texte original

A tres-heroïque Prince, Monseigneur le Duc de Guyse.

LE ruisseau chamarrant le vert habit d'vn preau
Fait du pere Ocean la memoire renaitre:
En notre Esprit record vn Astre fait remettre
Le Soleil, Empereur de l'etoilé Chateau:
Le monstre terrassé sert d'arre & d'ecriteau
Publiant les valeurs du tu-Geant adextre:
Vn trionfant Laurier anté dans quelque dextre
Ne laisse dormir Mars au Lethean tumbeau.
Mon Tragique Echaufaut fait iouer sur ma terre
Le ruisseau, l'astre, monstre, et le Laurier de guerre:
Tu en es Ocean, Soleil, tu-Geant, Mars.
Donc, Mars, Hercul, Titan, et Neptun de nos armes,
Reçois pour digne pris de tes Martiaus arts,
Ces tiens Laurier, monstre, astre, & ruisseau dans mes carmes.

_↑_

1585

LE GAYGNARD, Pierre, *Promptuaire d'unisons*, Poitiers, Nicolas Courtoys, 1585, *Quelques Sonnets, et Poèmes, pris aux Œuvres de l'Auteur*, p. 6 [sonnet rapportés (14/14)]. <https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k50754v/f484>

Texte modernisé

À LA REINE DE NAVARRE, Sonnet rapporté.

Ma Plume mainte fois, mon Pinceau, mon Papier,
Poétique, subtil, feuillu à mille faces,
Mesurant, portrayant, représentant les traces
Unisonneusement, vivement, en ouvrier,
A voulu, essayé, désiré sans loyer,
Décrire en Vers, tracer, montrer sur ses espaces,
(Grande Reine) les grands, beaux, doubles, dons, traits, grâces,
De votre esprit, beauté, de l'un et l'autre entier :
Mais pour louer, tracer, montrer vos deux merveilles,
En éternels, Naïfs, très propres, Vers, Traits, Feuilles,
De mon Tuyau, Pinceau, Papier, trop grossement,
Se trouve le bec, pointe, et les superficies.
Car votre Esprit, Beauté, et grâces infinies,
Passent Plume, Pinceau, Papier divinement.

Texte original

A LA ROYNE DE NAVARRE, Sonnet rapporté.

Ma Plume maintefois, mon Pinceau, mon Papier,
Poetique, subtil, fueillu a millefaces,
Mezurant, pourtrayant, reprezantant les traces
Vni-sonneuzement, viuement, en ouurier,
A voulleu, essayé, deziré sans loyer,
Descripre en Vers, tracer, montrer sur ses espaces,
(Grande Royne) les grandz, beaux, doubles, dons, trais, graces,
De vostre esprit, beauté, de l'vn & lautre entier:
Mais pour louer, tracer, monstrer voz deux merueilles,
En eternels, Naifs, trespropres, Vers, Trais, Fueilles,
De mon Tuyau, Pinceau, Papier, trop grossement,
Se treuue le bec, pointe, & les superficies.
Car vostre Esprit, Beauté, & graces infinies,
Passent Plume, Pinceau, Papier diuinement.

_↑_

1585

LE GAYGNARD, Pierre, *Promptuaire d'unisons*, Poitiers, Nicolas Courtoys, 1585, *Quelques Sonnets*, *et Poèmes*, *pris aux Œuvres de l'Auteur*, p. 7 [3 vers rapportés : 11 à 13].
<https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k50754v/f485>

Texte modernisé

À MADAME LA PRINCESSE.

Comme en un beau Parterre un gros Œillet surpasse
Le plaisant Girofler en Giroflère odeur :
Comme l'ente fruitière aussi en sa grandeur,
De l'arbuste piquant l'épaisse tige basse :
Comme encor richement la Diamante glace
Toute Indienne pierre en sa claire lueur :
Et comme encor la Lune en sa ronde largeur,
Toute Étoile obscurcit dans le céleste espace :
Ainsi vous surpassez (ma Dame) en Majesté,
Honneur, Bonté, Vertu, toute Principauté.
Voire plus que l'Œillet, l'Ente, Diamant, Lune,
N'excellent en Odeur, Grandeur, Lueur, Largeur,
La Giroflée, arbust', Pierre, et Étoile aucune,
Vous préexcellez or des grand's Princesses l'heur.

Texte original

A MADAME LA PRINCESSE.

Comme en vn beau Parterre vn gros Oeillet surpasse
Le plaizant Giroufler en Giroufliere odeur:
Comme l'ente fruictiere aussi en sa grandeur,
De l'arbuste piquant l'epesse tige basse:
Comme encor richement la Diamante glace
Toute Indienne pierre en sa claire lueur:
Et comme encor la Lune en sa ronde largeur,
Toute Estoile obscurcist dans le cœleste espace:
Ainsi vous surpassez (ma Dame) en Maiesté,
Honneur, Bonté, Vertu, toute Principauté.
Voire plus que l'Oeillet, l'Ante, Diamant, Lune,
N'excellent en Odeur, Grandeur, Lueur, Largeur,
La Girouflée, arbust', Pierre, & Estoisle aucune,
Vous préexcellez Or des grand's Princesses l'heur.

_↑_

1585

LE GAYGNARD, Pierre, *Promptuaire d'unisons*, Poitiers, Nicolas Courtoys, 1585, *Quelques Sonnets*, *et Poèmes*, *pris aux Œuvres de l'Auteur*, p. 7 [sonnet rapportés (14/14)].
<https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k50754v/f485>

Texte modernisé

À M. de Rohan sur l'heureux tridon qu'en demi-an lui prodigua la divine tri-decialle, Sonnet rapporté.

D'un destin ordonné Pallas, Junon, Cypris,
Jadis par le combat, par l'Eau, par le bigame,
Tua, fâcha, éteint, le corps, les Nefs, la flamme
Du fort, du bon, du beau, Hector, Francus, Pâris.
Pallas, Junon, Vénus, jamais n'a entrepris,
Donner ensemble ainsi l'honneur, les biens, la Dame,
Par mérite, par heur, par la faveur de Femme,
À un preux, à un grand, à un Amant appris :
Mais depuis demi-an, Pallas, Junon, Cythère,
Destinement honore, élève grand, préfère,
Ce preux, cet opulent, ce fidèle humble amant.
Afin qu'au seul Rohan, par sa prouesse, heur, grâce,
Pallas, Junon, Cypris, donne, laisse, pourchasse,
Ensemble honneur, grands biens, heureux contentement.

Texte original

D'vn destin ordonné Pallas, Iunon, Cypris,
Iadis par le combat, par l'Eau, par le bigame,
Tua, fascha, esteint, le corps, les Nefs, la flame
Du fort, du bon, du beau, Hector, Francus, Paris.
Pallas, Iunon, Venus, iamais n'a entrepris,
Donner ensemble ainsi l'honneur, les biens, la Dame,
Par merite, par heur, par la faueur de Femme,
A vn preux, à vn grand, à vn Amant apris:
Mais despuis demi-an, Pallas, Iunon, Cythere,
Destinement honore, eslieue grand, prefere,
Ce preux, cet opulent, ce fidelle humble amant.
Afin qu'au seul Rohan, par sa proësse, heur, grace,
Pallas, Iunon, Cypris, donne, laisse, pourchasse,
Ensemble honneur, grands biens, heureux contentement.

_↑_

1585

LE GAYGNARD, Pierre, *Promptuaire d'unisons*, Poitiers, Nicolas Courtoys, 1585, *Quelques Sonnets*, *et Poèmes*, *pris aux Œuvres de l'Auteur*, p. 14 [sonnet rapportés (14/14)]. <https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k50754v/f492>

Texte modernisé

Aux Filles de Madame la PRINCESSE, Sonnet rapporté.

En toutes piété, chasteté, et beauté,
Pleine d'affection, de grand vertu, de grâce,
En votre bon, pudic, honnête, esprit, cœur, face :
Saintement, franchement, doucement a été.
Dont la Foi, honneur, teint ferme imprimé laité,
En votre Âme, cœur, face, obtient, gagne, enlace,
Du tout puissant, des vieux, des jeunes l'outre-passe,
La pleine, vrai', total', grâce, amour, liberté :
Car votre affection, Vertu, et contenance,
Vive, claire, modeste, ard, éveille, balance,
Comme un Feu, Soleil, poids, vos âmes, cœurs, maintiens.
Par votre Foi, Honneur, Beauté, mes Damoiselles,
Le Ciel, le vieil, le jeune, Astré, bon, plein de biens,
Vous aime, prise, veut, Saintes, chastes, très belles.

Texte original

Aux Filles de Madame la PRINCESSE, Sonnet rapporté.

En toutes pieté, chasteté, & beauté,
Pleine d'affection, de grand vertu, de grace,
En vostre bon, pudic, honneste, esprit, coeur, face:
Sainctement, franchement, doucement à esté.
Dont la Foy, honneur, teinct ferme imprimé laicté,
En vostre Ame, coeur, face, obtient, gaigne, enlace,
Du tout puissant, des vieux, des ieunes l'outre-passe,
La plaine, vray, totall', grace, amour, liberté:
Car vostre affection, Vertu, & contenence,
Viue, claire, modeste, art, eueille, balance,
Comm'vn Feu, Soleil, pois, vos ames, coeurs, maintiens.
Par vostre Foy, Honneur, Beauté, mes Damoizelles,
Le Ciel, le vieil, le jeune, Astré, bon, plein de biens,
Vous aime, prize, veult, Sainctes, chastes, tresbelles.

_↑_

1586

FONDIMARE, Guillaume, in *Le Tombeau de feu Maître Richard Le Gras de Rouen*, Paris, Estienne Prevosteau, 1586, pp. 21-22 [12 vers rapportés : 2 à 11, 13-14].
<https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k71785s/f25>

Texte modernisé

LE Gras meurt, qui vivant, par sa triple science
Purgea, refit, guérit des hommes agités
Les corps, les os, les nerfs, brûlés, rompus, gâtés
De fièvre, chute, glaive, ou autre violence.
Car son art, sa sagesse, et son expérience
Connut, trouva, donna par labeurs indomptés,
Des maux, des antidots, des premières santés,
La cause, le doux fruit, l'heureuse recouvrance.
Mais d'autant que pécheurs, indiscrets et ingrats
Nous étions trop vers Dieu, vers le temps, vers Le Gras,
Dieu, le temps, et nos maux en trois parts le divisent :
Et un triple tombeau lui ont fait de leurs mains :
Car son esprit, son corps, et sa mémoire gisent
Dans le ciel, dans la terre, et au cœur des humains.

Texte original

LE Gras meurt, qui viuant, par sa triple science
Purgea, refit, guarit des hommes agitez
Les corps, les os, les nerfs, brulez, rompus, gastez
De fiéure, cheute, glaiue, ou autre violence.
Car son art, sa sagesse, & son experience
Connut, trouua, donna par labeurs indontez,
Des maus, des antidots, des premieres santez,
La cause, le doux fruit, l'heureuse recouurance.
Mais d'autant que pecheurs, indiscretz & ingratz
Nous estions trop vers Dieu, vers le temps, vers le Gras,
Dieu, le temps, & nos maux en trois pars le diuisent :
Et vn triple tombeau luy ont fait de leurs mains :
Car son esprit, son corps, & sa memoire gisent
Dans le ciel, dans la terre, & au cœur des humains.

_↑_

1586

COURANT, Claude, in *Le Tombeau de feu Maître Richard Le Gras de Rouen*, Paris, Estienne Prevosteau, 1586, p. 37 [distique rapporté].
<https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k71785s/f41>

Texte modernisé

Partout, ici, là-haut, le nom, le corps, l'esprit
Fameux, caduc, heureux, s'épand, repose, vit.

Texte original

P*Ar tout, icy, là haut, le nom, le corps, l'esprit*
F*ameux, caduc, heureux, s'espand, repose, vit.*

_↑_

1587

TAMISIER, Pierre, *Les Méditations de saint Augustin*, Lyon, Jean Pillehotte, 1587, f° A3v° [13 vers rapportés : vers 1 à 4, 6 à 14].
<https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k8701115d/f10>

Texte modernisé

Le Libertin, l'Hérétique, l'Athée,
Fol, obstiné, et plein d'impiété,
La Foi, l'Église, et la Divinité
Rejette, abhorre, et a pour méprisée :
Mais le Chrétien qui a l'âme dressée
À la créance, au zèle, à piété,
La Foi, l'Église, et divine bonté,
Chérit, honore, et grave en sa pensée.
En cette Foi, en l'Église, et en Dieu
Se voit, se trouve, et rencontre son lieu,
Grâce, salut, et la gloire sublime.
Et est vaincu, défait, et surmonté
Par cette Foi, Église, et Déité
Liberté folle, Hérésie, Athéisme.

Texte original

Le Libertin, l'Heretique, l'Athee,
Fol, obstiné, & plein d'impieté,
La Foy, l'Eglise, & la Diuinité
Reiette, abhorre, & a pour mesprisée:
Mais le Chrestien qui a l'ame dressee
A la creance, au zele, à pieté,
La Foy, l'Eglise, & diuine bonté,
Cherit, honnore, & graue en sa pensee.
En ceste Foy, en l'Eglise, & en Dieu
Se veoit, se trouue, & rencontre son lieu,
Grace, salut, & la gloire sublime.
Et est vaincu, deffaict, & surmonté
Par ceste Foy, Eglise, & Deité
Liberté folle, Heresie, Atheisme.

_↑_

1587

TAMISIER, Pierre, *Les Méditations de saint Augustin*, Lyon, Jean Pillehotte, 1587, f° A4r° [sonnet rapporté : 14/14].
<https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k8701115d/f11>

Texte modernisé

De fer, de feu, de sang, Mars, Vulcain, Tisiphone,
Bâtit, forgea, remplit, les corps, les cœurs, les mains,
Des meurtriers, embraseurs, et tyrans inhumains,
Tuant, brûlant, perdant la Française couronne.
D'un Scythe, d'un Cyclope, et d'un fier Lestrygone,
Les fureurs, les brasiers, et les sanglantes faims,
Animant, enflammant, et guidant leurs desseins,
Rien que fer, feu, et sang, font que leur voix ne sonne.
Ô Dieu, fais que voyions par fer, par feu, par sang,
Couper, brûler, périr, leur chef, leur corps, leur gent,
Contraire, haineux, rebelle, à toi, au peuple, au Prince,
Et fais rouiller, éteindre, et sécher par la paix,
Le fer, le feu, le sang, cruel, ardent, épais,
Qui ruine, ard, rougit, la Française province.

Texte original

De fer, de feu, de sang, Mars, Vulcan, Tesiphone,
Bastit, forgea, remplit, les corps, les cœurs, les mains,
Des meurtriers, embraseurs, & tyrans inhumains,
Tuans, bruslans, perdans la Françoyse couronne.
D'vn Scythe, d'vn Cyclope, & d'vn fier Lestrygonne,
Les fureurs, les brasiers, & les sanglantes faims,
Animans, enflammans, & guidans leurs desseins,
Rien que fer, feu, & sang, font que leur voix ne sonne.
O Dieu, fais que voyons par fer, par feu, par sang,
Coupper, brusler, perir, leur chef, leur corps, leur gent,
Contraire, haineux, rebelle, à toy, au peuple, au Prince,
Et fais rouiller, estaindre, & secher par la paix,
Le fer, le feu, le sang, cruel, ardant, espais,
Qui ruyne, ard, rougit, la Françoise prouince.

_↑_

1587

TAMISIER, Pierre, *in* DU CHESNE, Joseph, *Le grand Miroir du Monde*, Lyon, Barthélémy Honorat, 1587, f° *4v° [10 vers rapportés : 1 à 3, 5, 7 à 9, 11, 13-14].
<https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k5860952d/f17>

Texte modernisé

Tout cela que le Ciel, la Terre, l'Air, et l'Onde,
Contient, conçoit, produit, et enclot en son sein,
D'admirable, d'exquis, de léger, de féconde,
Est peint en tes discours d'une savante main.
Le Céleste, Terrestre, Airé, Amphitritain,
Et tout ce qu'imagine en la machine ronde,
L'esprit, le sens, la vue, et le savoir humain,
Se lit, sent, voit, apprend, en ton Miroir du Monde.
Mais combien que Ciel, Terre, Air et Mer soient compris,
Et dignement traités en tes doctes écrits :
Ton œuvre ne tient rien de Ciel, Terre, Air, Marine,
Ains du grand Dieu, qui t'a à ce faire inspiré,
De Dieu qui régit, guide, entretient, et domine,
Le Ciel, la Terre, l'Air, et le Flot azuré.

Texte original

Tout cela que le Ciel, la Terre, l'Air, & l'Onde,
Contient, conçoit, produit, & enclost en son sein,
D'admirable, d'exquis, de leger, de feconde,
Est peint en tes discours d'vne sçauante main.
Le Celeste, Terrestre, Airee, Amphitritain,
Et tout ce qu'imagine en la machine ronde,
L'esprit, le sens, la veuë, & le sçauoir humain,
Se lit, sent, voit, apprend, en ton Miroir du Monde.
Mais combien que Ciel, Terre, Air & Mer soyent compris,
Et dignement traittés en tes doctes escrits:
Ton œuure ne tient rien de Ciel, Terre, Air, Marine,
Ains du grand Dieu, qui t'a à ce faire inspiré
De Dieu qui regit, guide, entretient, & domine,
Le Ciel, la Terre, l'Air, & le Flot azuré.

_↑_

1587

TRELLON, Claude de, *La Muse guerrière*, Paris, Abel L'Angelier, 1587, second livre, sonnet III, f° 60v° [sonnet rapporté (14/14) ; *topos* des armes de l'Amour].
<https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k70353t/f125>

Texte modernisé

De la bouche, des yeux, de la voix de ma belle,
La rougeur, les attraits, et les sons ravissants
Brûlent, percent mon cœur, et enchantent mes sens,
Pensif, triste, accablé d'une peine éternelle.
Ce corail, ce flambeau, cette douceur nouvelle,
Sources d'ennuis, de morts, de tourments renaissants,
Rongeant, brûlant, liant mes esprits languissants,
Me font souffrir, languir, et mourir après elle.
Gêné, désespéré, perdu d'affection,
Je sens croître mon mal, mon feu, ma passion,
Songeant, rêvant, pensant nuit et jour dedans l'âme
Au destin, au hasard, au malheur qui me suit :
Car rien fâché, captif, et dolent ne me duit,
Que la bouche, et les yeux, et la voix de Madame.

Texte original

De la bouche, des yeux, de la voix de ma belle,
La rougeur, les attraits, & les sons rauissans
Bruslent, percent mon cœur, & enchantent mes sens,
Pensif, triste, accablé d'vne peine eternelle.
Ce corail, ce flambeau, ceste douceur nouuelle,
Sources d'ennuis, de morts, de tourmens renaissans,
Rongeans, bruslans, lians mes esprits languissans,
Me font souffrir, languir, & mourir apres elle.
Gesné, desesperé, perdu d'affection,
Ie sens croistre mon mal, mon feu, ma passion,
Songeant, resuant, pensant nuict & iour dedans l'ame
Au destin, au hazard, au malheur qui me suit:
Car rien fasché, captif, & dolent ne me duit,
Que la bouche, & les yeux, & la voix de Madame.

_↑_

1588

SPONDE, Jean de, *Méditations sur les Psaumes, avec un essai de quelques Poèmes chrétiens*, 1588, « Stances de la mort » [stances 20 et 21], p. 401 [3 premiers vers rapportés].
<https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k8572804/f417>

Texte modernisé

[…]

Je sais bien, mon Esprit, que cet air, et cette onde,
Cette Terre, ce Feu, ce Ciel qui ceint le Monde,
Enfle, abîme, retient, brûle, étreint tes désirs :
Tu vois je ne sais quoi de plaisant, et d'aimable,
Mais le dessus du Ciel est bien plus estimable,
Et de plaisants amours, et d'aimables plaisirs.

Ces Amours, ces Plaisirs dont les troupes des Anges
Caressent du grand Dieu les merveilles étranges,
Aux accords rapportés de leurs diverses voix,
Sont bien d'autres plaisirs, amours d'autre Nature
Ce que tu vois ici n'en est pas la peinture,
Ne fût-ce rien sinon pource que tu le vois.

[…]

Texte original

Je sçay bien, mon Esprit, que cest air, & ceste onde,
Ceste Terre, ce Feu, ce Ciel qui ceint le Monde,
Enfle, abysme, retient, brusle, estreint tes desirs:
Tu vois ie ne sçay quoy de plaisant, & d'aymable,
Mais le dessus du Ciel est bien plus estimable,
Et de plaisans amours, & d'aymables plaisirs.

Ces Amours, ces Plaisirs dont les troupes des Anges
Caressent du grand Dieu les merueilles estranges,
Aux accords rapportez de leurs diuerses voix,
Sont bien d'autres plaisirs, amours d'autre Nature
Ce que tu vois icy n'en est pas la peinture,
Ne fust-ce rien sinon pource que tu le vois.

_↑_

1588

SPONDE, Jean de, *Méditations sur les Psaumes, avec un essai de quelques Poèmes chrétiens*, 1588, *Sonnets sur la mort*, p. 408 [10 vers rapportés].
<https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k8572804/f424>

Texte modernisé

Tout s'enfle contre moi, tout m'assaut, tout me tente,
Et le Monde, et la Chair, et l'Ange révolté,
Dont l'onde, dont l'effort, dont le charme inventé,
Et m'abîme, Seigneur, et m'ébranle, et m'enchante,
Quelle nef, quel appui, quelle oreille dormante,
Sans péril, sans tomber, et sans être enchanté,
Me don'ras-tu ? Ton Temple où vit ta sainteté,
Ton invincible main, et ta foi si constante.
Et quoi ? mon Dieu, je sens combattre maintes fois
Encore avec ton Temple, et ta main, et ta voix,
Cet Ange révolté, cette chair, et ce Monde.
Mais ton Temple pourtant, ta main, ta voix sera
La nef, l'appui, l'oreille, où ce charme perdra,
Où mourra cet effort, où se rompra cette Onde.

Texte original

Tout s'enfle contre moy, tout m'assaut, tout me tente,
Et le Monde, & la Chair, & l'Ange reuolté,
Dont l'onde, dont l'effort, dont le charme inuenté,
Et m'abysme, Seigneur, & m'esbranle, & m'enchante,
Quelle nef, quel appuy, quelle oreille dormante,
Sans peril, sans tomber, & sans estre enchanté,
Me donras-tu? Ton Temple ou vit ta Saincteté,
Ton inuincible main, & ta voix si constante.
Et quoy? mon Dieu, ie sens combattre maintesfois
Encore auec ton Temple, & ta main, & ta voix,
Cest Ange reuolté, ceste chair, & ce Monde.
Mais ton Temple pourtant, ta main, ta voix sera
La nef, l'appuy, l'oreille, ou ce charme perdra,
Ou mourra cest effort, ou se rompra ceste Onde.

_↑_

1589

TAMISIER, Pierre, *Anthologie, ou Recueil des plus beaux épigrammes grecs*, Lyon, Jean Pillehotte, 1589, CCCXXX, « D'auteur inconnu », p. 120 [distique rapporté].
<https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k87009702/f124>

Texte modernisé

Jupiter mué en diverses formes pour l'amour.

EN bœuf, cygne, satyre, or, Jupin fut tourné,
Pour Europe, Léda, Antiope, et Dané.

Texte original

Iuppiter mué en diuerses formes pour l'amour.

EN bœuf, cygne, satyre, or, Iuppin fut tourné,
Pour Europe, Leda, Antiope, & Dané.

_↑_

1589

DESAURS, Clément, *L'Eraton*, Lyon, Benoît Rigaud, 1589, quatrain XLV, p. 116 [quatrain rapporté].
<https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k15133152/f126>

Texte modernisé

Le poil, l'œil, le devis, et l'attrait de ma dame
Lie, éblouit, enchante, et jette hors de moi
D'un rets et d'un rai d'or, d'un charme, d'un émoi
Mes sens et ma raison, et ma voix et mon Âme.

Texte original

Le poil, l'œil, le deuis, & l'attrait de ma dame
Lie, esblouit, enchante, & iette hors de moy
D'vn reth & d'vn rais d'or, d'vn charme, d'vn esmoi
Mes sans & ma raison, & ma voix & mon Ame.

_↑_

1594

PONTAYMERI, Alexandre de, *Le Roi triomphant*, 1594, « Bataille donnée à Coutras par le Roi triomphant » [extrait], p. 12 [2 vers rapportés : vers 9 et 10 de l'extrait].
<https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k123774k/f13>

Texte modernisé

[…]
Qui a vu quelquefois un Tigre d'Arménie,
Déchirer, égorger, en la verte prairie
Ou le fauve animant, ou le bétail laineux,
Le bourru marcassin, ou le Daim dédaigneux.
Il a vu le combat de mon Prince invincible,
Qui seul parmi l'effroi court sans crainte terrible,
Aux plus fréquents hasards de la voisine mort,
Et où des ennemis le nombre était plus fort.
Pareil à un Torrent qui traîne, arrache, emporte,
Les Arbres, les Rochers, et la Digue moins forte,
Le vent demeure arrière, et ses élancements
Font un soudain reflux de contre-mouvements.
[…]

Texte original

Qui à veu quelque-fois vn Tigre d'Armenie,
Deschirer, esgorger, en la verte prairie
Ou le fauue animant, ou le bestail laineux,
Le bourru marcassin, ou le Dain desdaigneux.
Il a vu le combat de mon Prince inuincible,
Qui seul parmy l'effroy court sans crainte terrible,
Aux plus frequents hazards de la voisine mort,
Et ou des ennemis le nombre estoit plus fort.
Pareil à vn Torrent qui traine, arrache, emporte,
Les Arbres, les Rochers, & la Digue moins forte,
Le vent demeure arriere, & ses eslancements
Font vn soudain reflus de contre-mouuements.

_↑_

1594

PONTAYMERI, Alexandre de, *Le Roi triomphant*, 1594, « La Lorraine » [extrait], pp. 122-123 [5 vers rapportés : vers 3 à 7 de l'extrait].
<https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k123774k/f124>

Texte modernisé

[…]
Où sont vos yeux confus ? où sont vos nobles âmes ?
Où votre zèle antique, où vos ardentes flammes ?
Pour voir, et pour juger, pour sentir, pour brûler,
La malice, le tort, le mépris, l'ateler,
Du cœur, et de l'effet, de vous et de la guerre
Qui suit, qui blesse, et rend, qui saisit votre terre,
Par art par le harnois par révolte, par don
Qui met toute la France à total abandon.
Où êtes-vous Français qui jadis souliez être
Fidèles serviteurs d'un Prince votre maître ?
Où est l'obéissance ? ou plutôt le devoir ?
D'où vient que vous doutez en ce qu'il faut vouloir ?
[…]

Texte original

Où sont vos yeux confus? où sont vos nobles ames?
Ou vostre zele antique, ou vos ardentes flames?
Pour veoir, & pour iuger, pour sentir, pour brusler,
La malice, le tort, le mespris, l'ateler,
Du cœur, & de l'effect, de vous & de la guerre
Qui suit, qui blesse, & rend, qui saisit vostre terre,
Par art par le harnois par reuolte, par don
Qui met toute la France à total abandon.
Ou estes-vous François qui iadis souliez estre
Fidelles seruiteurs d'vn Prince vostre maistre?
Ou est l'obeissance? ou plustost le deuoir?
D'ou vient que vous doutez en ce qu'il faut vouloir?

_↑_

1595

LOUVENCOURT, François de, *Les Amours et premières Œuvres poétiques*, Paris, Georges Drobet, 1595, *Les Amours de l'Aurore*, sonnet X, f° 3v° [10 vers rapportés : vers 1 à 4, 7 à 10, 13 et 14 ; *topos* des armes de l'Amour].
<https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k3215578/f26>

Texte modernisé

Les traits, le feu, les nœuds, dont Amour blesse, ard, lie,
N'ont pas si bien féru, consommé, garroté,
Un cœur pour dur, pour froid, pour franc qu'il ait été,
Qu'est le mien point, brûlé, serré : bien qu'il le fuie.
Ferme plus que le marbre au blanc teint d'Italie,
Transi comme un glaçon et plein de liberté,
Je n'ai jamais craint coup, brasier, captivité,
Et si mon âme est d'arc, flamme, et chaîne assaillie.
Or je suis atteint, chaud, et noué tellement,
Que nul dard, brandon, lacs va navrant, allumant,
Et ceignant qui ce soit de façon plus gentille.
Et si ne pense pas que rien par son effort
Me guérisse, m'éteigne et me désentortille,
La playe, la chaleur, et les rets, que la mort.

Texte original

Les traits, le feu, les nœuds, dont Amour blesse, ard, lie,
N'ont pas si bien feru, consommé, garroté,
Vn cœur pour dur, pour froid, pour franc qu'il ait esté,
Qu'est le mien poind, bruslé, serré: bien qu'il le fuïe.
Ferme plus que le marbre au blanc teint d'Italie,
Transi comme vn glaçon & plein de liberté,
Ie n'ay iamais craint coup, brasier, captiuité,
Et si mon ame est d'arc, flame, & chaisne assaillie.
Or ie suis attaint, chaud, & noué tellement,
Que nul dard, brandon, lacq va naurant, allumant,
Et ceignant qui ce soit de façon plus gentille.
Et si ne pense pas que rien par son effort
Me guarisse, m'estaigne & me desentortille,
La playe, la chaleur, & les rets, que la mort.

_↑_

1595

LOUVENCOURT, François de, *Les Amours et premières Œuvres poétiques*, Paris, Georges Drobet, 1595, *Les Amours de l'Aurore*, sonnet CLXXI, f° 51r° [5 vers rapportés : vers 10 à 14 ; *topos* des armes de l'Amour].
<https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k3215578/f121>

Texte modernisé

L'air parfumé de cette douce haleine,
Qui charmerait aussi bien les esprits
Au fils ailé de la belle Cypris,
Comme au mignon de la troupe neuvaine.
Ces cheveux d'or plus que n'est pas l'arène,
Pour qui l'on tient Pactole en si grand prix :
Ces cheveux (dis-je) en qui serait bien pris
Le cœur félon d'une bête inhumaine.
Enfin cet œil dont le monde est emblé,
M'ont tellement charmé, pris, et brûlé,
Par sa douceur, par leurs nœuds, par sa flamme :
Que mes esprits, que mon âme, et mon cœur,
Charmés, pris, arse, en tel air, nœuds, chaleur,
Ne semblent plus être esprits, cœur, et âme.

Texte original

L'air parfumé de ceste douce haleine,
Qui charmeroit aussi bien les esprits
Au fils aislé de la belle Cypris,
Comme au mignon de la trouppe neufuaine.
Ces cheueux d'or plus que n'est pas l'arene,
Pour qui l'on tient Pactole en si grand prix:
Ces cheueux (dis-ie) en qui seroit bien pris
Le cœur felon d'vne beste inhumaine.
En fin cest œil dont le monde est emblé,
M'ont tellement charmé, pris, & bruslé,
Par sa douceur, par leurs neuds, par sa flame:
Que mes esprits, que mon ame, & mon cœur,
Charmez, pris, arse, en tel air, neuds, chaleur,
Ne semblent plus estre esprits, cœur, & ame.

_↑_

1595

LOUVENCOURT, François de, *Les Amours et premières Œuvres poétiques*, Paris, Georges Drobet, 1595, *Amours de Leucothée*, XX, f° 81v° [2 vers rapportés : vers 12 et 13].
<https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k3215578/f182>

Texte modernisé

Depuis le temps qu'Amour par les traits de vos yeux
(Beaux Soleils dont l'ardeur m'enflamme et m'illumine,)
Me vint ranger sous vous, et que l'ardeur divine
Du feu qu'ils vont pleuvant me rendit amoureux :
J'ai versé plus de pleurs et fait jusques aux Cieux
Voler plus de soupirs par ma bouche pourprine,
J'ai senti plus de feux au fond de ma poitrine,
Qu'un bois n'a de feuillage au temps plus gracieux.
Mais je n'ai pu pourtant par soupirs et par larmes
Fléchir votre rigueur : c'étaient trop faibles armes.
Las ! aussi, c'est pourquoi je me plains si souvent.
Et crois qui si Vulcan, Neptune, Amour, Éole
Avaient perdu le feu, l'eau, les traits, et le vent,
Ils les pourraient ravoir du seul mal qui m'affole.

Texte original

Depuis le temps qu'Amour par les traits de vos yeux
(*Beaux Soleils dont l'ardeur m'enflame & m'illumine,*)
Me veint ranger sous vous, & que l'ardeur diuine
Du feu qu'ils vont pleuuant me rendit amoureux:
I'ay versé plus de pleurs & fait iusques aux Cieux
Voler plus de souspirs par ma bouche pourprine,
I'ay senti plus de feus au fond de ma poitrine,
Qu'vn bois n'a de fueillage au temps plus gracieux.
Mais ie n'ay peu pourtant par souspirs & par larmes
Fleschir vostre rigueur : c'estoient trop foibles armes.
Las! aussi, c'est pourquoy ie me plains si souuent.
Et crois qui si Vulcan, Neptune, Amour, Eole
Auoient perdus le feu, l'eau, les traits, & le vent,
Ils les pourroient r'auoir du seul mal qui m'affolle.

_↑_

1595

LOUVENCOURT, François de, *Les Amours et premières Œuvres poétiques*, Paris, Georges Drobet, 1595, *Mélanges*, f° 173v° [2 vers rapportés : vers 10 et 11].
<https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k3215578/f366>

Texte modernisé

Baisers doux, et mignards, bouche rondement belle,
Et vous dents qui m'avez si doucement mordu,
Lorsqu'étant de mon long sur ma dame étendu,
Je suçais le corail de sa lèvre jumelle.
Puisque la cruauté du malheur me rappelle,
M'ôtant un bien que j'ai si longtemps attendu,
Un bien qui tant heureux autrefois m'a rendu,
Qu'il ne fut onc parlé de félicité telle.
Je vous ferai ce vœu devant que m'en aller :
C'est qu'on verra le ciel, la mer, la terre, et l'air,
Sans astres, sans poissons, sans oiseaux, et sans bêtes :
Plutôt que de mon cœur la plus saine moitié
Puisse mettre en oubli cette sainte amitié,
Que je porte aux beautés de celle à qui vous êtes.

Texte original

Baisers doux, & mignards, bouche rondement belle,
Et vous dents qui m'auez si doucement mordu,
Lors qu'estant de mon long sur ma dame estendu,
Ie succois le corail de sa leure iumelle.
Puis que la cruauté du malheur me rappelle,
M'ostant vn bien que i'ay si long temps attendu,
Vn bien qui tant heureux autrefois m'a rendu,
Qu'il ne fut oncq parlé de felicité telle.
Ie vous feray ce vœu deuant que m'en aller:
C'est qu'on voirra le ciel, la mer, la terre, & l'air,
Sans astres, sans poissons, sans oyseaux, & sans bestes:
Plutost que de mon cœur la plus saine moitié
Puisse mettre en oubly ceste sainte amitié,
Que ie porte aux beautez de celle à qui vous estes.

_↑_

1597

LASPHRISE, Marc PAPILLON de, *Les premières Œuvres poétiques*, Paris, Jean Gesselin, 1597, *Les Amours de Théophile*, sonnet VI, p. 7 [sonnet rapporté ; *topos* des armes de l'Amour]. <https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k70410t/f33>

Texte modernisé

TOn poil, ton œil, ta main, crêpé, astré, polie,
Si blond, si bluettant, si blanche (alme beauté)
Noue, ard, touche, mes ans, mes sens, ma liberté,
Les plus chers, les plus prompts, la plus parfaite Amie,
Mais ce nœud, mais ce feu, mais ce trait gâte-vie,
Qui m'enlace, m'enflamme, et me navre arrêté,
Étreint, encendre, occit, avecques cruauté,
Quel cheveu, quel flambeau, quelle dextre ennemie ?
Phébus, Cypris, l'Aurore (Ange du plaisant jour)
Ton Poète, ta Mère, et ta cousine Amour,
Porte-crins, porte-rais, porte-doigts agréables,
Puisses-tu donc beau poil, bel œil, et belle main,
Lier, brûler, blesser, mon cœur, mon corps, mon sein,
De cordelles, d'ardeurs, de plaies amiables.

Texte original

T*On poil, ton œil, ta main, crespé, astré, polie,*
Si blond, si bluettant, si blanche (alme beauté)
Noüe, ard, touche, mes ans, mes sens, ma liberté,
Les plus chers, les plus prompts, la plus parfaicte Amie,
Mais ce neud, mais ce feu, mais ce traict gaste-vie,
Qui m'enlasse, m'enflamme, & me naure arresté,
Estreinct, encendre, occist, auecques cruauté,
Quel cheueu, quel flambeau, quelle dextre ennemie?
Phœbus, Cypris, l'Aurore (Ange du plaisant iour)
Ton Poëte, ta Mere, & ta cousine Amour,
Porte-crins, porte-rais, porte-doigts aggreables,
Puisses-tu donc beau poil, bel œil, & belle main,
Lier, brusler, blesser, mon cœur, mon corps, mon sein,
De cordelles, d'ardeurs, de playes amiables.

_↑_

1597

LASPHRISE, Marc PAPILLON de, *Les premières Œuvres poétiques*, Paris, Jean Gesselin, 1597, *Les Amours de Théophile*, sonnet XCIII, p. 78 [7 vers rapportés].
<https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k70410t/f104>

Texte modernisé

MOn LA FUIE, à ce coup Mars, Vulcain, Tisiphone,
Cruel, brûlant, sanglante, apparaît à mes yeux,
Qui du fer, qui du feu, qui au sang furieux
Poindra, ardra, noi'ra, cette race félonne.
Le coup, l'ardeur, l'humeur, blesse, enflamme, bouillonne,
Le cœur, le corps, et jà le foie bilieux
À mort, en cendre, inonde, au cercueil oublieux
Des guerriers boute-feux, empourprisant Bellone :
Mais je veux des premiers donner sur le secours
Quelque grand coup d'épée en l'honneur des Amours,
Et s'il faut que je meure en si brave entreprise,
Fais bâtir mon tombeau aux champs plus découverts,
Fais-y peindre ma Dame avecque ce beau vers,
POUR CETTE BELLE IMAGE EST MORT LE PREUX LASPHRISE.

Texte original

M*On LA FVIE, à ce coup Mars, Vulcain, Tisiphonne,*
Cruel, bruslant, sanglante, apparoist à mes yeux,
Qui du fer, qui du feu, qui au sang furieux
Poindra, ardra, noy'ra, ceste race felonne.
Le coup, l'ardeur, l'humeur, blesse, enflame, bouillonne,
Le cœur, le corps, & ja le foye bilieux
A mort, en cendre, inonde, au cercueil oublieux
Des guerriers boute-feux, empourprisant Bellonne:
Mais ie veulx des premiers donner sur le secours
Quelque grand coup d'espée en l'honneur des Amours,
Et s'il faut que ie meure en si braue entreprise,
Fay bastir mon tombeau aux champs plus découuerts,
Fais-y peindre ma Dame auecque ce beau vers,
POVR CESTE BELLE IMAGE EST MORT LE PREVX LASPHRISE.

_↑_

1597

LASPHRISE, Marc PAPILLON de, *Les premières Œuvres poétiques*, Paris, Jean Gesselin, 1597, *Diverses poésies*, sonnet XXXV, p. 439 [13 vers rapportés].
<https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k70410t/f465>

Texte modernisé

HEureux qui est muet, ensemble aveugle et sourd,
Pour ne dire, ne voir, ni nullement entendre
La fraude, et trahison, l'orgueil qu'on voit épandre
Du conseil, de la guerre, et du divers Amour.
La bouche, l'œil, l'oreille (intime Ami DU BOUR)
Ne médit, ne s'égare, et ne se peut méprendre,
Ni ne craint le babil, l'aspect noir, l'ouïr tendre
Des femmes, des jaloux, des conteurs de la Cour.
Le plaisir, la lueur, le mal-plaisant vacarme,
Ne l'émeut, ne l'engarde, et ne trouble son âme,
Il n'est jamais menteur, traître ni soupçonneux.
Il ne dit, n'aperçoit, ni n'oit rien qui l'ennuie,
Muet, aveugle, et sourd, sa bouche, l'œil, l'ouïe,
Ne saurait l'empêcher du plaisir Amoureux.

Texte original

H*Eureux qui est muet, ensemble aueugle & sour,*
Pour ne dire, ne voir, ni nullement entendre
La fraude, & trahison, l'orgueil qu'on void espandre
Du conseil, de la guerre, & du diuers Amour.
La bouche, l'œil, l'aureille (*intime Amy* DV BOVR)
Ne mesdict, ne s'esgare, & ne se peut mesprendre,
Ni ne crainct le babil, l'aspect noir, l'ouyr tendre
Des femmes, des ialoux, des conteurs de la Cour.
Le plaisir, la lueur, le mal-plaisant vacarme,
Ne l'esmeut, ne l'engarde, & ne trouble son ame,
Il n'est iamais menteur, traistre ni souspçonneux.
Il ne dict, n'apperçoit, ni n'oit rien qui l'ennuye,
Muet, aueugle, & sour, sa bouche, l'œil, l'ouye,
Ne sçauroit l'empescher du plaisir Amoureux.

_↑_

1597

LASPHRISE, Marc PAPILLON de, *Les premières Œuvres poétiques*, Paris, Jean Gesselin, 1597, *Diverses poésies*, sonnet LXVII, *Tombeaux de mes amis*, p. 464 [9 vers rapportés : 1-8, 14 ; *topos* des trois artistes]. <https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k70410t/f490>

Texte modernisé

Sonnet sur le trépas de Monsieur d'Estrées
grand Maître de l'artillerie.

ESTRÉES ne requiert Lysippe, Apelle, Homère,
Pour engraver, dépeindre, ajourner hautement
La grandeur, la beauté, le bon entendement,
De son cœur, de son corps, et de son âme entière,
Qui s'apparut si brave, aimable, Justicière,
Sans fiction, sans fard, et sans déguisement,
Que l'honneur, que l'Amour, que Dieu du firmament
L'admira, l'adora, lui montra sa lumière.
Si bien que ce guerrier (Aigle des preux François)
A servi fortuné loyalement six Rois,
Dont le feu glorieux jusques au Ciel s'allume.
Ce passe-Phaéton dompta les foudroyants,
Sa race illustre aussi soleille de tout temps,
Il ne lui faut donc point burin, pinceau, ni plume.

Texte original

Sonnet sur le trespas de Monsieur d'Estrées
grand Maistre de l'artillerie.

ESTRÉES *ne requiert Lysippe, Apelle, Homere,*
Pour engrauer, despeindre, ajourner haultement
La grandeur, la beauté, le bon entendement,
De son cœur, de son corps, & de son ame entiere,
Qui s'apparust si braue, aimable, Iusticiere,
Sans fiction, sans fard, & sans déguisement,
Que l'honneur, que l'Amour, que Dieu du firmament
L'admira, l'adora, luy monstra sa lumiere.
Si bien que ce guerrier (*Aigle des preux François*)
A seruy fortuné loyalement six Roys,
Dont le feu glorieux iusques au Ciel s'allume.
Ce passe-Phaëton dompta les fouldroyans,
Sa race illustre aussi soleille de tout temps,
Il ne luy faut donc point burin, pinceau, ni plume.

_↑_

1597

LASPHRISE, Marc PAPILLON de, *Les premières Œuvres poétiques*, Paris, Jean Gesselin, 1597, *Diverses poésies*, *Tombeaux de mes amis*, p. 482 [quatrain rapporté].
<https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k70410t/f508>

Texte modernisé

Sur le trépas de mademoiselle de Roustin.

PHèbe, Cypris, Pithon, pudique, douce, affable,
Demeure court, s'enfuit, et si bégaye encor,
Sans honneur, sans beauté, sans langage agréable,
Perdant Roustin son cœur, son teint, sa bouche d'or.

Texte original

Sur le trespas de madamoiselle de Roustin.

P*Hebe, Cypris, Python, pudique, doulce, affable,*
Demeure court, s'enfuyt, & si begaye encor,
Sans honneur, sans beauté, sans langage aggreable,
Perdant Rovstin son cœur, son tainct, sa bouche d'or.

_↑_

1597

LASPHRISE, Marc PAPILLON de, *Les premières Œuvres poétiques*, Paris, Jean Gesselin, 1597, *Diverses poésies*, sonnet XCVII, p. 490 [7 vers rapportés : vers 7-8, 10 à 14].
<https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k70410t/f516>

Texte modernisé

Sonnet à Monsieur de Beauvais Nangy.

NOn sans cause, BEAUVAIS, que la mère Nature
T'a fait l'âme agréable et l'esprit avisé :
Car du miroir d'Amour tu es favorisé,
Et chéris d'Apollon la sainte nourriture.
Non sans cause, BEAUVAIS, que Mars sur toi s'assure :
Car tu es valeureux sans être déguisé,
En étant bien voulu, honoré, et prisé
Des Dames, du conseil, des guerriers à toute heure.
Image de Thésée, amoureux Paladin,
Doux, éloquent, hardi, chef-d'œuvre de Jupin,
D'un corps, d'un sens, d'un cœur, beau, prompt, plein de victoire,
Cher, grand, craint, aux beautés, aux savants, aux soldats,
Ainsi que Cupidon, que Phébus, et que Mars.
» Heureux qui a l'Amour, la science et la gloire.

Texte original

Sonnet à Monsieur de Beauuais Nangy.

N*On sans cause,* BEAVVAIS*, que la mere Nature*
T'a faict l'ame aggreable & l'esprit auisé:
Car du miroir d'Amour tu es fauorisé,
Et cheris d'Apollon la saincte nourriture.
Non sans cause, BEAVVAIS*, que Mars sur toy s'asseure:*
Car tu es valeureux sans estre déguisé,
En estant bien voulu, honoré, & prisé
Des Dames, du conseil, des guerriers à toute heure.
Image de Thesée, amoureux Paladin,
Doulx, eloquent, hardy, chef-d'œuure de Iupin,
D'vn corps, d'vn sens, d'vn cœur, beau, prompt, plein de victoire,
Cher, grand, crainct, aux beautez, aux sçauans, aux soldats,
Ainsi que Cupidon, que Phebus, & que Mars.
» *Heureux qui a l'Amour, la science & la gloire.*

_↑_

1598

ALCANON, in Claude Le Brun, *Soupirs spirituels*, Lyon, Jacques Roussin, 1598, p. 16.
<https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k79219j/f18>

Texte modernisé

LE torrent, le vent, et la flamme,
Des pleurs, des soupirs, et du feu,
Noye, enfle, et ard d'un saint vœu,
Le Brun, ton œil, ton cœur, ton âme.

Texte original

LE torrent, le vent, & la flamme,
Des pleurs, des souspirs, & du feu,
Noye, enfle, & ard d'un sainct vœu,
Le Brun, ton œil, ton cœur, ton ame.

_↑_

1600

SAINTE-MARTHE, Charles de, *Les Œuvres*, Poitiers, Jean Blanchet, 1600, *Épigrammes*, « Épitaphe », f. 84r° [4 vers rapportés sur 10 : vers 1, 2, 4 et 10].
<https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k15103228/f179>

Texte modernisé

DE Nature, du Ciel, de Fortune, du Monde,
Ma face, mon esprit, ma famille, mon nom,
Avait une largesse entre toutes féconde
En beauté, en savoir, en richesse, en renom.
De ma beauté l'orgueil a été compagnon,
Avecque le savoir j'ai acquis la feintise,
Avecque mes grands biens a crû ma convoitise,
J'ai rendu mon renom de vices ennobli :
Et je trouve en la Mort, qui vengeance en a prise,
L'horreur, l'aveuglement, la nudité, l'oubli.

Texte original

DE Nature, du Ciel, de Fortune, du Monde,
Ma face, mon esprit, ma famille, mon nom,
Auoit vne largesse entre toutes feconde
En beauté, en sçauoir, en richesse, en renom.
De ma beauté l'orgueil a esté compagnon,
Auecques le sçauoir i'ay acquis la feintise,
Auecques mes grands biens à creu ma conuoitise,
I'ay rendu mon renom de vices ennobly:
Et ie trouue en la Mort, qui vengence en a prise,
L'horreur, l'aueuglement, la nudité, l'oubly.

_↑_

1600

VERMEIL, Abraham de, *Seconde parties des Muses françaises ralliées*, Paris, Matthieu Guillemot, 1600, p. 254 [2 vers rapportés : vers 9 et 11].
<https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k1510328r/f262>

Texte modernisé

BELLE, je sers vos yeux et vos cheveux dorés,
Mais un autre, ô rigueur, va moissonnant ma peine,
Ainsi mais non pour soi l'agneau porte la laine,
Ainsi mais non pour soi l'abeille fait ses rais,
Ainsi mais non pour soi le bœuf fend les guérets,
Ainsi mais non pour soi le chien brosse la plaine,
Ainsi mais non pour soi le cheval fond de peine,
Et le forçat ainsi fend les flots azurés.
Ô brebis, mouches, bœufs, chiens, chevaux et forçaires,
N'avez-vous point sujet de plaindre vos misères,
Lainant, ruchant, gagnant, chassant, portant, ramant ?
Si avez pour certain, mais las ! en votre tâche
Vous avez du repos, et je sers sans relâche,
En servant vous vivez, et je meurs en servant.

Texte original

BELLE, *ie sers voz yeux & voz cheueux dorez,*
Mais vn autre, ô rigueur, va moissonnant ma peine,
Ainsi mais non pour soi l'aigneau porte la laine,
Ainsi mais non pour soi l'abeille fait ses rais,
Ainsi mais non pour soi le bœuf fend les guerets,
Ainsi mais non pour soi le chien brosse la plaine,
Ainsi mais non pour soi le cheual fond de peine,
Et le forçat ainsi fend les flots azurez.
O brebis, mouches, bœufs, chiens, cheuaux & forçaires,
N'auez-vous point suiet de plaindre voz miseres,
Lainant, ruchant, gaignant, chassant, portant, ramant?
Si auez pour certain, mais las! en vostre tasche
Vous auez du repos, & ie sers sans relasche,
En seruant vous viuez, & ie meurs en seruant.

_↑_

1601

VATEL, Jean, *Le premier livre des Mélanges*, Paris, Mamert Patisson, 1601, f° 20v° [2 vers rapportés : 13 et 14].
<https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k54536255/f45>

Texte modernisé

QU'ores de mes beaux ans la Parque la plus fière
Tranche le triste fil de son fatal ciseau,
Je n'entrerai, Charon, à regret au bateau
Qui nous mène au séjour de la troupe légère.
Quoi ? voyant tant de fois la guerre sanguinaire
Allumer dans nos cœurs son funeste flambeau,
Et la Vertu flotter comme un frêle vaisseau
À la merci des vents d'une foi mercenaire :
Qui ne voudrait mourir plutôt que de se voir
Honteusement contraint d'un cruel désespoir
À souffrir la rigueur d'un siècle abominable ?
Plutôt que de souiller l'honneur de nos aïeux
Servant à l'étranger, au temps, à nos neveux,
De fable, et de jouet, et de honte exécrable ?

Texte original

QV'ores de mes beaux ans la Parque la plus fiere
Tranche le triste fil de son fatal ciseau,
Ie n'entreray, Charon, à regret au bateau
Qui nous meine au sejour de la troupe legere.
Quoy ? voyant tant de fois la guerre sanguinaire
Allumer dans nos cueurs son funeste flambeau,
Et la Vertu flotter comme vn fresle vaisseau
A la merci des vents d'vne foy mercenaire:
Qui ne voudroit mourir plustost que de se voir
Honteusement contraint d'vn cruel desespoir
A souffrir la rigueur d'vn siecle abominable?
Plustost que de souiller l'honneur de nos ayeux
Seruant à l'estranger, au temps, à nos nepueux,
De fable, & de iouet, & de honte execrable?

_↑_

1601

VATEL, Jean, *Le premier livre des Mélanges*, Paris, Mamert Patisson, 1601, « À la France », f° 21r° [3 vers rapportés : vers 11, 12 et 14].
<https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k54536255/f46>

Texte modernisé

SI l'on voit chanceler ton état, ô ma France,
Si tu t'en vas en proie au fer séditieux,
Tu n'en dois accuser la malice des Cieux,
Ni moins de leurs aspects la douteuse influence :
Tu n'en dois accuser que ta noire ignorance,
Qui barbare à ceux-là qui te servent le mieux,
Honore de faveurs tes propres envieux,
Nourrissant de ton sang leur avare insolence.
Tu n'en dois accuser que ta légèreté,
Que ton incontinence, et que ta lâcheté
Qui volage et lascive, et de meurtre affamée,
A gâté, a pollu, a détruit de ses mains
Celle qui florissait par dessus les humains
En force, honneur pudique, et claire renommée.

Texte original

SI l'on voit chanceller ton estat, ô ma France,
Si tu t'en vas en proye au fer seditieux,
Tu n'en dois accuser la malice des Cieux,
Ny moins de leurs aspects la douteuse influence:
Tu n'en dois accuser que ta noire ignorance,
Qui barbare à ceux-là qui te seruent le mieux,
Honore de faueurs tes propres enuieux,
Nourrissant de ton sang leur auare insolence.
Tu n'en dois accuser que ta legereté,
Que ton incontinence, & que ta lascheté
Qui volage & lasciue, & de meurtre affamee,
A gasté, a polu, a destruict de ses mains
Celle qui florissoit par dessus les humains
En force, honneur pudique, & claire renommee.

_↑_

1601

MAGE DE FIEFMELIN, André, *Les Œuvres*, Poitiers, Jean de Marnef, 1601, *La Polymnie*, *Mélanges*, *Épigrammes*, f° 60r° [quatrain rapporté].
<https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bd6t5750901s/f348>

Texte modernisé

Rapport de l'Esprit sensuel au cœur de chair.

L'Amant, mondain, charnel aveugle, honteux, labile
Se perd, s'enflamme, meurt en ses sens, âme, et corps
Du coup, du chaud, du mal des traits, des feux, des sorts
Qu'Amour, Vénus, Clothon lui donne, attise et file.

Texte original

Rapport de l'Esprit sensuel au cœur de chair.

L'Amant, mondain, charnel aueugle, honteux, labile
Se perd, s'enflamme, meurt en ses sens, ame, & corps
Du coup, du chaud, du mal des traicts, des feux, des sorts
Qu'Amour, Venus, Clothon luy donne, attise & file.

_↑_

1601

MAGE DE FIEFMELIN, André, *Les Œuvres*, Poitiers, Jean de Marnef, 1601, *Le Spirituel*, *Les saints Soupirs*, ff. 170v°-171r°[13 vers rapportés : vers 1 à 6 ; 8 à 14].
<https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bd6t5750901s/f583>

Texte modernisé

LA chair, le monde, Adam vont mourant à jamais
En mes sens, âme et cœur ; et vivent en leur place
DIEU, l'Esprit, et la Foi (dont sentent l'efficace
Satan, la mort, l'offense) et me font vivre en paix.
Le Diable, ainsi, la Parque et le péché, défaits
Par l'homme-Dieu vainqueur et par vie et par grâce,
Ne règnent plus en moi, quoi qu'en moi par eux fasse
Le Monde, Adam, la chair, haineux des saints effets.
Ou si je sens encor l'onde, l'effort, la tache
Du monde, de la chair, et d'Adam sans relâche
Qui tâche à m'abîmer, ébranler et souiller,
Satan, la mort, le mal, les animant ce semble,
DIEU, l'Esprit, et la Foi me font vivre et veiller
Pour rompre, vaincre, perdre onde, effort, tache ensemble.

Texte original

LA chair, le monde, Adam vont mourans à-jamais
En mes sens, ame & cœur ; & viuent en leur place
DIEV, l'Esprit, & la Foy (dont sentent l'efficace
Satan, la mort, l'offense) & me font viure en paix.
Le Diable, ainsi, la Parque & le peché, desfaicts
Par l'homme-Dieu vainqueur & par vie & par grace,
Ne regnent plus en moy, quoy qu'en moy par eux face
Le Monde, Adam, la chair, haineux des saincts effects.
Ou si ie sens encor' l'onde, l'effort, la tache
Du monde, de la chair, & d'Adam sans relasche
Qui tasche à m'abysmer, esbranler & souiller,
Satan, la mort, le mal, les animans ce semble,
DIEV, l'Esprit, & la Foy me font viure & veiller
Pour rompre, vaincre, perdre onde, effort, tasche ensemble.

_↑_

1601

MAGE DE FIEFMELIN, André, *Les Œuvres*, Poitiers, Jean de Marnef, 1601, *Le Spirituel*, *La Chrétienne*, ff. 293v°-294r°[3 vers rapportés : vers 12 à 14].
<https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bd6t5750901s/f831>

Texte modernisé

COmme l'Éclair du Nord, qui fait lever l'Aurore
En se couchant, éclaire entre tous les flambeaux
Qui ajournent les Cieux de petits feux nouveaux
La nuit qui de la terre embellit le teint more :
Comme le demi-rond de Phœbé, qui colore
De ses rais argentés l'or des Astres plus beaux,
Passe en son Rond Croissant, sous qui croissent les eaux,
La splendeur des éclairs que le pilote adore.
Et comme de Phébus les rayons surdorés
Font honte à l'argent vif de Diane aux beaux rais
Délustrant son teint pâle en sa perruque blonde :
Ton œil, grâce, et esprit rare, aimable, et parfait
Éclaire, passe, ahonte en ses rais, geste, et fait
Tout ce qui est de beau, de bon, d'honnête au monde.

Texte original

COmme l'Esclair du Nord, qui fait leuer l'Aurore
En se couchant, éclaire entre tous les flambeaux
Qui aiournent les Cieux de petits feux nouueaux
La nuict qui de la terre embellit le teinct more:
Comme le demi-rond de Phœbé, qui colore
De ses raiz argentez l'or des Astres plus beaux,
Passe en son Rond Croissant, soubs qui croissent les eaux,
La splendeur des éclairs que le pilote adore.
Et comme de Phœbus les rayons surdorez
Font honte à l'argent vif de Diane aux beaux raiz
Delustrant son teinct pasle en sa perruque blonde:
Ton œil, grace, & esprit rare, aymable, & parfaict
Esclaire, passe, ahonte en ses raiz geste, & fait
Tout ce qui est de beau, de bon, d'honneste au monde.

_↑_

1602

MIREMONT, Jacqueline de, *Apologie pour les Dames*, Paris, Jean Gesselin, 1602, ff. 38v°-39r° [1 vers rapportés : vers 3].
<https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k1510450x/f82>

Texte modernisé

[…]
Non ce n'est point amour qu'un appétit pourceau,
[…]
Car l'amant vertueux qui l'amour saint conçoit
D'esprit, d'oreille et d'œil, comprend, entend, et voit
Les trois seules beautés, si l'esprit beau l'anime
Il suce le savoir, il conserve l'estime
De ce sujet aimé ; s'il est pris à l'accord,
Qu'un fredonnant gosier tout doux nous jette à bord,
Il en jouit alors qu'attaché par l'oreille,
Il savoure à longs traits, l'enchanteuse merveille ;
Si les traits, la couleur, si les dimensions,
D'un corps en tout parfait, forment ses passions,
L'œil qui seul de ce beau reçoit la connaissance,
Seul est capable aussi d'en avoir jouissance.
[…]

Texte original

[…]
Car l'amant vertueux qui l'amour sainct conçoit
D'esprit, d'oreille & d'œil, comprend, entend, & voit
Les trois seules beautez, si l'esprit beau l'anime
Il succe le sçauoir, il conserue l'estime
De ce sujet aimé ; s'il est pris à l'accord,
Qu'vn fredonnant gosier tout dous nous iette à bord,
Il en iouit alors qu'attaché par l'oreille,
Il sauoure à longs trais, l'enchanteuse merueille ;
Si les trais, la couleur, si les dimensions,
D'vn corps en tout parfait, forment ses passions,
L'œil qui seul de ce beau reçoit la cognoissance,
Seul est capable aussi d'en auoir iouyssance.
[…]

_↑_

1603

ANGOT, Robert, *Le Prélude poétique*, Paris, Gilles Robinot, 1603, *L'Île fleurie, ou les premières Amours d'Érice*, sonnet XXV, f° 6r° [5 vers rapportés : vers 6, 7, 9 à 11].
<https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k71668x/f23>

Texte modernisé

Qui pourrait voir au ciel de vos rares beautés
Les étranges façons dont vous traitez ma vie,
L'on y verrait des Dieux l'état et l'industrie,
Dont ils usent au ciel en leurs divinités.
L'on y verrait encor ces quatre Déités,
Jupin, Phébus, Mercure, et Mars plein de furie
Qui de crainte, d'espoir, d'appas, de félonie,
Troublent, flattent, et font mes esprits transportés.
Cet œil, ce ris, ces mots, ce cœur sous qui je tremble,
Sont Jupiter, Phébus, Mercure et Mars ensemble,
Que je crains, que je suis, que j'écoute et je fuis :
Que je fuis, non je faux, ainçois que je réclame,
Car s'ils causent cela qui tempête mon âme,
Ils causeront le bien que j'en espère aussi.

Texte original

Qui pourroit voir au ciel de vos rares beautez
Les étranges façons dont vous traittez ma vie,
L'on y verroit des Dieus l'état & l'industrie,
Dont ils vsent au ciel en leurs diuinitez.
L'on y verroit encor ces quatre Deitez,
Iupin, Phœbus, Mercure, & Mars plein de furie
Qui de crainte, d'espoir, d'appas, de felonnie,
Troublent, flatent, & font mes espris transportez.
Cet œil, ce ris, ces mos, ce cœur sous qui ie tremble,
Sont Iupiter, Phœbus, Mercure & Mars ensemble,
Que ie crain, que ie sui, que i'écoute & ie fui:
Que ie fui, non ie faux, ainçois que ie reclame,
Car s'ils causent cela qui tempête mon ame,
Ils causeront le bien que i'en espere aussi.

_↑_

1605

MARQUETS, Anne de, *Sonnets spirituels*, Paris, Claude Morel, 1605, sonnet CCCCXXIII, p. 312 [4 vers rapportés : vers 1 à 4].
<https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k704862/f229>

Texte modernisé

Si on prise beaucoup le champ, l'arbre, la vigne,
Qui produit bon froment, bon fruit, et bon raisin,
Dont se fait un beau pain, un doux mets, un bon vin,
Qui nourrit, qui repaît, qui la soif déracine :
Combien doit-on louer la Vierge sainte et digne,
Qui heureuse a produit Christ le Roi souverain,
Qui est le pur froment, le fruit entier et sain,
Et le raisin qui rend une liqueur divine ?
De ce froment est fait le beau pain de l'autel,
Qui conforte et nourrit, qui rend l'homme immortel :
Le doux mets de ce fruit repaît l'âme de grâce :
Et de ce beau raisin le vin délicieux
Éteint en nous la soif des désirs vicieux,
Et donne un aise au cœur qui tous plaisirs surpasse.

Texte original

Si on prise beaucoup le champ, l'arbre, la vigne,
Qui produict bon froment, bon fruit, & bon raisin,
Dont se fait vn beau pain, vn doux mets, vn bon vin,
Qui nourrit, qui repaist, qui la soif desracine :
Combien doit-on louer la Vierge saincte & digne,
Qui heureuse a produict Christ le Roy souuerain,
Qui est le pur froment, le fruict entier & sain,
Et le raisin qui rend vne liqueur diuine?
De ce froment est faict le beau pain de l'autel,
Qui conforte & nourrit, qui rend l'homme immortel :
Le doux mets de ce fruict repaist l'ame de grace :
Et de ce beau raisin le vin delicieux
Esteint en nous la soif des desirs vicieux,
Et donne vn aise au cœur qui tous plaisirs surpasse.

_↑_

1609

GAMON, Christofle de, *La Semaine, ou Création du monde*, Lyon, Claude Morillon, 1609, Premier jour, pp. 3-4 [4 vers rapportés : vers 9 à 12].
<https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k1117891/f36>

Texte modernisé

[…]
C'est un Esprit vivant, duquel l'être est commun
Aux trois, qu'un vrai parler pourrait dire Très-un.
C'est un nombre qu'on nombre, et qu'on ne nombre encore.
Trois personnes je nombre, une essence j'adore.
Mais où jà de mes vers va le cours vagabond ?
Populace arrêtez, gardez le pied du mont,
Et sobres, attendez qu'un très-luisant Moïse,
Redescendant instruit, plus avant vous instruise.
Ce sont des champs, des monts, des abîmes, des Cieux,
Si larges, si hautains, si bas, si radieux,
Que ni flèche, ni pied, ni sonde, ni paupière,
N'atteint le bout, le haut, le fond, ni la lumière.
[…]

Texte original

[…]
C'est vn Esprit vivant, duquel l'estre est commun
Aux trois, qu'vn vray parler pourroit dire Tres-vn.
C'est vn nombre qu'on nombre, & qu'on ne nombre encore.
Trois personnes je nombre, vne essence j'adore.
Mais où jà de mes vers va le cours vagabond?
Populace arrestez, gardez le pied du mont,
Et sobres, attendez qu'vn tresluysant Moyse,
Redescendant instruit, plus avant vous instruise.
Ce sont des chams, des monts, des abysmes, des Cieux,
Si larges, si hautains, si bas, si radieux,
Que ny fleche, ny pied, ny sonde, ny paupiere,
N'atteint le bout, le haut, le fond, ny la lumiere.
[…]

_↑_

1609

GAMON, Christofle de, *La Semaine, ou Création du monde*, Lyon, Claude Morillon, 1609, Premier jour, p. 14 [4 vers rapportés : vers 9 à 12].
<https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k1117891/f36>

Texte modernisé

[…]
Lumière espoir de l'âme, ô l'âme des clartés,
Ô clarté de ce Monde, ô monde de beautés,
C'est toi, belle c'est toi, qui pompeuse, environnes
Le Ciel d'un blanc habit, et son chef de couronnes,
Faisant voir aux Mortels, par tes vives splendeurs
Le riche émail des champs distingués de couleurs.
C'est toi, belle, c'est toi, qui prenant origine
Des fertiles trésors de la salle Divine,
À Priape, à Bacchus, à Pomone, à Cérès,
Aux jardins, aux coteaux, aux vergers, aux guérets,
Épanouis, mûris, adoucis, amoncelles,
Les fleurettes, le vin, les pommes, les javelles
[…]

Texte original

[…]
Lumiere espoir de l'ame, ô l'ame des clairtez,
O clairté de ce Monde, ô monde de beautez,
C'est toy, belle c'est toy, qui pompeuze, environnes
Le Ciel d'vn blanc habit, & son chef de couronnes,
Faisant voir aux Mortels, par tes vives splendeurs
Le riche esmail des chams distinguez de couleurs.
C'est toy, belle, c'est toy, qui prenant origine
Des fertiles trezors de la sale Diuine,
A Priape, à Bacchus, à Pomone, à Ceres,
Ez jardins, ez costaus, ez vergers, ez guerets,
Espanouys, meuris, adoucis, amoncelles,
Les fleurettes, le vin, les pommes, les javelles
[…]

_↑_

1609

GAMON, Christofle de, *La Semaine, ou Création du monde*, Lyon, Claude Morillon, 1609, Quatrième jour, pp. 110-111 [4 vers rapportés : vers 9 à 12].
<https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k1117891/f132>

Texte modernisé

[…]
La plus blanche blancheur de la laine plus franche
À la neige n'ajoute une blancheur plus blanche,
Du plomb étincelant la plus belle clarté
Ne peut douer l'or blond de plus claire beauté,
La plus froide froideur du glaçon le plus roide
Ne fait que du cristal la froideur soit plus froide,
Ni d'aucun ver luisant la verdâtre lueur
Ne saurait de Phébus accroître la splendeur,
Car le blanc, la beauté, le froid, l'ardeur pourprée,
De la neige, de l'or, du cristal, de Thymbrée,
Vainc la blancheur, le beau, la froidure, l'éclair,
De la laine, du plomb, de la glace, du ver.
De même des corps bas le plus parfait n'ajoute
Un plus excellent être à la céleste voûte :
Car le toit étoilé surmonte en son éclat
Des corps du Monde bas le plus parfait état.
[…]

Texte original

La plus blanche blancheur de la laine plus franche
A la nége n'ajouste vne blancheur plus blanche,
Du plom estincelant la plus belle clairté
Ne peut doüer l'or blond de plus claire beauté,
La plus froide froideur du glaçon le plus roide
Ne fait que du cristal la froideur soit plus froide,
Ny d'aucun ver luizant la verdastre lueur
Ne sauroit de Phebus acroistre la splendeur,
Car le blanc, la beauté, le froid, l'ardeur pourprée,
De la nége, de l'or, du crystal, de Thymbrée,
Vainq la blancheur, le beau, la froidure, l'esclair,
De la laine, du plom, de la glace, du ver.

_↑_

1609

GAMON, Christofle de, *La Semaine, ou Création du monde*, Lyon, Claude Morillon, 1609, Sixième jour, pp. 208-209 [4 vers rapportés : vers 11 à 14].
<https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k1117891/f233>

Texte modernisé

[…]
Je tais qu'on dit la femme au figuier comparable,
En bois et feuille amer, au seul fruit amiable :
Et que tenant de l'os dont Dieu vint l'enrichir
De notre humaine essence, elle ne veut fléchir.
Mais sans elle de fait, tant d'amoureuses âmes
De maint aveugle feu ne nourriraient les flammes :
L'âme de maint amant franchissant tout devoir,
N'eût point fait de sa vie offrande au désespoir.
[…]
Sans elle oncques n'eût fait tant d'horribles ravages
Le peuple à double forme, aux Lapithes sauvages.
Ni Samson, ni Achab, ni David, ni Joran,
Passionné, crédule, impudique, Tyran,
N'eût contenté, n'eût cru, n'eût aimé, n'eût ouïe,
Dalila, Jézabel, Bethsabée, Athalie.
Bref sans elle on n'eût vu renverser tant de fois
Les appuis des maisons, ni les sceptres des Rois.
[…]

Texte original

Sans elle oncques n'eust fait tant d'horribles ravages
Le peuple à double forme, aux Lapithes sauvages.
Ny Samson, ny Achab, ny David, ny Ioran,
Passionné, credule, impudique, Tyran,
N'eust contenté, n'eust creu, n'eust aimé, n'eust ouïe,
Dalila, Iezabel, Bersabée, Atalie.
Bref sans elle on n'eust veu renverser tant de fois
Les apuys des maizons, ny les sceptres des Roys.

_↑_

1616

d'AUBIGNÉ, Agrippa, *Les Tragiques*, 1616, livre V, *Les Fers* [extrait], p. 196 [4 vers rapportés : vers 3 à 6 de l'extrait].
<https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/btv1b8626243d/f232>

Texte modernisé

[…]
La flûte qui joua fut la publique foi,
On pipa de la paix et d'amour de son Roi,
Comme un pêcheur, chasseur, ou oiseleur appelle
Par l'appât le gagnage ou l'amour de femelle,
Sous l'herbe dans la nasse, aux cordes, aux gluaux
Le poisson abusé, les bêtes, les oiseaux.
Voici venir le jour, jour que les destinées
Voyaient à bas sourcils glisser de deux années,
Le jour marqué de noir, le terme des appâts :
Le Soleil s'arrêta, voulut tourner ses pas,
À regret il tira son front pâle des ondes
Transi de se mirer en nos larmes profondes,
[…]

Texte original

[…]
La flute qui joüa fut la publique foy,
On pipa de la paix & d'amour de son Roy,
Comme un pescheur, chasseur, ou oiseleur appelle
Par l'appast le gaignage ou l'amour de femelle,
Soubz l'herbe dans la nasse, aux cordes, aux gluaux
Le poisson abusé, les bestes, les oiseaux.
Voicy venir le jour, jour que les destinees
Voyoient à bas sourcilz glisser de deux annees,
Le jour marqué de noir, le terme des appas:
Le Soleil s'arresta, voulut tourner ses pas,
A regret il tira son front pasle des ondes
Transi de se mirer en nos larmes profondes,
[…]

_↑_

1620

CERTON, Salomon, *Vers lipogrammes et autres œuvres en poésie*, Sedan, Jean Jannon, 1620, Second alphabet, « Voyage », Y, p. 34 [6 vers rapportés : vers 2 à 6 et 13].
<https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k6551882q/f38>

Texte modernisé

MUse, conseil ; lequel il me faut prendre
Pour reposer. Le frais, l'ombre, ou le vert
Que ce ruisseau, ce bois, ce pré ouvert
Me veut donner, me fournir, et m'étendre.
Son cours, son ombre et son herbage tendre
Est-il trop froid, trop noir, trop découvert ?
Parle bientôt, car la fraîcheur se perd,
Le vert fanit, l'ombre ne veut attendre.
Mais quel besoin de reposer si près,
Et pour si peu consulter, si le frais,
Si l'ombre, ou si la verdure m'est bonne ?
Vois-tu la ville où nous mettrons à fin,
Sans que ruisseau, ni bois, ni pré, nous donne
Lieu de repos, notre entrepris chemin ?

Texte original

M*Vse, conseil ; lequel il me faut prendre*
Pour reposer. Le frais, l'ombre, ou le vert
Que ce ruisseau, ce bois, ce pré ouuert
Me veut donner, me fournir, & m'estendre.
Son cours, son ombre & son herbage tendre
Est-il trop froid, trop noir, trop descouuert ?
Parle bien tost, car la fraischeur se perd,
Le vert fannit, l'ombre ne veut attendre.
Mais quel besoin de reposer si pres,
Et pour si peu consulter, si le frais,
Si l'ombre, ou si la verdure m'est bonne
Vois-tu la ville où nous mettrons à fin,
Sans que ruisseau, ne bois, ne pré, nous donne
Lieu de repos, nostre entrepris chemin ?

_↑_

1620

CERTON, Salomon, *Vers lipogrammes et autres œuvres en poésie*, Sedan, Jean Jannon, 1620, *Divers poèmes*, « Sonnet rapporté », p. 92 [13 vers rapportés sur 14].
<https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k6551882q/f96>

Texte modernisé

Satan, la mort, l'enfer, d'envie, rage, gêne,
Séduisit, tua, prit, le cœur, le corps, l'esprit,
D'Adam, qui glorieux, vivant, libre, entreprit
À plus d'honneur, de vie, et de franchise vaine.
Bien fut plein de poison, de sang, d'ire vilaine
Le traître, le sanglant, le cruel, qui surprit,
Atterra, enchaîna l'orgueilleux, qui souffrit
Grand' honte, mort cruelle, et prison inhumaine.
Il était pour jamais honteux, mort, enchaîné,
De sens, de corps, d'esprit, privé, tué, damné,
Laid de honte, de mal, de désobéissance,
Sans Christ qui plein d'honneur, de vie, et de bonté,
Vint le remettre en gloire, en vie, en liberté,
Malgré Satan, la mort, l'enfer et leur puissance.

Texte original

Satan, la mort, l'enfer, d'enuie, rage, genne,
Seduisit, tua, prit, le cœur, le corps, l'esprit,
D'Adam, qui glorieux, viuant, libre, entreprit
A plus d'honneur, de vie, & de franchise vaine.
Bien fut plein de poison, de sang, d'ire vilaine
Le traistre, le sanglant, le cruel, qui surprit,
Atterra, enchaisna l'orgueilleux, qui souffrit
Grand' honte, mort cruelle, & prison inhumaine.
Il estoit pour iamais honteux, mort, enchaisné,
De sens, de corps, d'esprit, priué, tué, damné,
Laid de honte, de mal, de desobeissance,
Sans Christ qui plein d'honneur, de vie, & de bonté,
Vint le remettre en gloire, en vie, en liberté,
Malgré Satan, la mort, l'enfer & leur puissance.

_↑_

1620

CERTON, Salomon, *Vers lipogrammes et autres œuvres en poésie*, Sedan, Jean Jannon, 1620, *Épigrammes en vers mesurés*, XXVI, « Hermaphroditus », p. 133 [1 vers rapporté : v. 10]. <https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k6551882q/f137>

Texte modernisé

Lorsque ma mère enceinte de moi au ventre me portait,
Elle requit les Dieux lui dire quel je serais.
Phœbe répond un fils ; Mars une fille ; un neutre Junon ;
Puis au monde venant Hermaphrodite je fus.
S'enquêtant de ma mort, Junon redit : Il sera pendu,
Mars tué, Phœbe noyé : Puis l'un et l'autre m'advint.
Sur le fleuve est un arbre, j'y monte : l'épée me tombe
Par malheur, et le malheur fait que je tombe dessus.
L'arbre le pied m'empêtre, ma tête en l'onde se plongea :
Dont tué, pendu, noyé, femme, homme, et neutre je fus.

Texte original

Lors que ma mere enceinte de moy au ventre me portoit,
Elle requit les Dieux luy dire quel ie serois.
Phœbe respond vn fils; Mars vne fille; vn neutre Iunon;
Puis au monde venant Hermaphrodite ie fus.
S'enquestant de ma mort, Iunon redit : Il sera pendu,
Mars tué, Phœbe noyé : Puis l'vn & l'autre m'auint.
Sur le fleuue est vn arbre, i'y monte: l'épee me tombe
Par malheur, & le malheur faict que ie tombe dessus.
L'arbre le pied m'empestre, ma teste en l'onde se plongea:
Dont tué, pendu, noyé, femme, home, & neutre ie fus.

_↑_

1626

GOURNAY, Marie de, *L'Ombre*, Paris, Jean Libert, 1626, *Bouquet de Pinde*, Épigrammes, « Hermaphrodite », pp. 1167-1168 [2 vers rapportés : vers 17 et 18].
<https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k70563p/f1192>

Texte modernisé

Lorsqu'en son flanc pesant la mère me porta,
Sur mon sexe incertain l'Oracle elle tenta.
Pour lui promettre un fils Phébus ouvrit la bouche,
Mars prédit qu'une fille étrennerait sa couche,
Junon, qu'un enfant neutre enflait ses intestins :
Hermaphrodite aussi j'accomplis ces destins.
Sur ma mort derechef l'Oracle elle réclame :
Junon dit que le glaive abrègerait ma trame,
Phébus, que mon trépas aux ondes était dû,
L'avis de Mars porta que je serais pendu.
Le Ciel encore un coup accomplit leur présage.
Car montant sur un arbre assis en un rivage,
Je glisse de malheur, mon chef trébuche en l'eau,
Mon pied reste surpris au fourchon d'un rameau,
Et ma dague en tombant de sa pointe me perce.
Quelle image de vie ou de fin plus diverse ?
Mâle, femelle, neutre, ainsi j'ouvris mes jours :
Dagué, pendu, noyé, je terminai leur cours.

Texte original

Lors qu'en son flanc pesant la mere me porta,
Sur mon sexe incertain l'Oracle elle tenta.
Pour luy promettre vn fils Phœbus ouurit la bouche,
Mars predit qu'vne fille estreneroit sa couche,
Iunon, qu'vn enfant neutre enfloit ses intestins:
Hermaphrodite aussi i'accomplis ces destins.
Sur ma mort derechef l'Oracle elle reclame:
Iunon dit que le glaiue abregeroit ma trame,
Phœbus, que mon trespas aux ondes estoit deu,
L'aduis de Mars porta que ie serois pendu.
Le Ciel encore vn coup accomplit leur presage.
Car montant sur vn arbre assis en vn riuage,
Ie glisse de mal-heur, mon chef trébuche en l'eau,

Mon pied reste surpris au fourchon d'vn rameau,
Et ma dague en tombant de sa pointe me perce.
Quelle image de vie ou de fin plus diuerse ?
Masle, femelle, neutre, ainsi i'ouuris mes iours:
Dagué, pendu, noyé, ie terminay leur cours.

_↑_

1628

MARBEUF, Pierre de, *Recueil des Vers*, Rouen, David Du Petit Val, 1628, Chant royal, strophe 3, p. 93 [2 vers rapportés : vers 8 et 9 de l'extrait].
<https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/btv1b8626234f/f105>

Texte modernisé

[…]
La propreté rend leur feuille polie,
La volupté de leur beauté ravie,
En les baisant y donne ses senteurs :
Puis Phébus met pour chaque maladie,
À chaque fleur un remède aux douleurs.
Mais quand l'été son chariot attèle,
Et que d'ardeur sa perruque étincelle,
Tout est brûlé, les prés, les bois, les monts
Restent sans fleurs, sans feuille, sans ombrage,
Et seulement résiste à ses rayons
L'unique FLEUR que le temps n'endommage.
[…]

Texte original

[…]
La propreté rend leur fueille polie,
La volupté de leur beauté rauie,
En les baisant y donne ses senteurs:
Puis Phœbus met pour chaque maladie,
A chaque fleur vn remede aux douleurs.
Mais quand l'esté son chariot attelle,
Et que d'ardeur sa perruque étincelle,
Tout est brûlé, les prez, les bois, les mons
Restent sans fleurs, sans fueille, sans ombrage,
Et seulement resiste à ses rayons
L'vnique FLEVR que le temps n'endommage.
[…]

_↑_

1874

d'AUBIGNÉ, Agrippa, *Œuvres complètes*, tome troisième, Paris, Alphonse Lemerre, 1874, *Le Printemps*, III, *Odes*, XVII, pp. 153-154 [huitain rapporté].
<https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k5784132f/f158>

Texte modernisé

À ce bois, ces prés et cet antre
Offrons les jeux, les pleurs, les sons,
La plume, les yeux, les chansons
D'un poète, d'un amant, d'un chantre.
Lisez, prenez, enflez des trois,
Muses, Nymphes et vous Échos
Des bois, des prées et des rocs,
Les vers, les larmes et la voix.

Texte original

A ce boix, ces pretz & cest antre
Offrons les jeux, les pleurs, les sons,
La plume, les ieux, les chansons
D'un poete, d'un amant, d'un chantre.
Lisez, prenez, enflez des trois,
Muses, Nymphes & vous Echos
Des bois, des pretz & des rocs,
Les vers, les larmes & la voix.

_↑_

1874

d'AUBIGNÉ, Agrippa, *Œuvres complètes*, tome troisième, Paris, Alphonse Lemerre, 1874, *Poésies diverses*, *Sonnets*, XIV, p. 253 [sonnet rapporté].
<https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k5784132f/f258>

Texte modernisé

Piéça ton naturel, ton étude et ta race
Bien sage, fort lettrée, illustre noblement
De bonté, de savoir, d'assurance, aisément
T'a rempli, comblé, peint l'esprit, le cœur, la face :
Cette bonté, savoir, assurance en ta grâce
Te fait révéremment, grandement, bravement
Honorer, admirer, redouter mêmement
Au peuple, aux Majestés et à cil qui menace,
Et ainsi honoré, admiré, redouté,
Tu vis heureux, connu, partisan affecté
Au village, aux cités, aux cours et à la guerre.
Puisses-tu, bon, savant, assuré à jamais
Te voir aimé, chéri, craint par toute la terre
Des gens de bien, des Rois et de tous ces mauvais !

Texte original

Pieça ton naturel, ton estude & ta race
Bien sage, fort lettree, illustre noblement
De bonté, de savoir, d'asseurance, aisement
T'a rempli, comblé, peint l'esprit, le cueur, la face :
Cette bonté, savoir, asseurance en ta grace
Te fait reveremment, grandement, bravement
Honorer, admirer, redouter mesmement
Au peuple, aux Majestez & à cil qui menace,
Et ainsi honoré, admiré, redouté,
Tu vis heureux, conneu, partizant affecté
Au vilage, aux citez, aux cours & à la guerre.
Puisses tu, bon savant, asseuré à jamais
Te voir aymé, cheri, craint par toute [la] terre
Des gens de bien, des Roys & de tous ces mauvais !

_↑_

1874

d'AUBIGNÉ, Agrippa, *Œuvres complètes*, tome troisième, Paris, Alphonse Lemerre, 1874, *Poésies diverses*, *Sonnets*, XVII, p. 254 [sonnet rapporté].
<https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k5784132f/f259>

Texte modernisé

Veillants, aigus, subtils regards, cerveaux, esprits,
Tournez, venez, volez, voir, savoir et comprendre
Ce qu'avez sans avoir vu, su, ni pu apprendre,
Épié, recherché, entrepris, non appris ;
Au hardi, docte et grand quel loyer, gloire et prix
Pourrez-vous satisfaits donner, dresser et rendre
Que l'air, le feu, le Ciel ouvre, brise et fait fendre,
Qui a tant et si bien et si haut entrepris
Au sein, secret, trésor, l'âme, l'aile et l'échelle
Des Dieux, astres et Cieux, haute, heureuse, immortelle
Prétend, vole et atteint, fouille, dérobe et prend
Ce qui peut, donne et fait aise doux et utile,
Que l'œil, le sens, l'esprit voit, comprend et apprend
Le haut, le long, l'obscur, bas et bref et facile.

Texte original

Veillans, aiguz, subtizs regars, cerveaux, espritz,
Tournez, venez voller, voir, savoir & comprendre
Ce qu'avez sans avoir veu, seu, ne peu aprendre,
Espié, recherché, entrepris, non apris ;
Au hardy, docte & grand quel loier, gloire & pris
Pourrez vous satisfaitz donner, dresser & rendre
Que l'aer, le feu, le Ciel ouvre, brise & fait fendre,
Qui a tant & si bien & si hault entrepris
Au sain, secret thresor, l'ame, l'aesle & l'eschelle
Des Dieux, astres & Cieux, haulte, heureuse, immortelle
Pretend, volle & attaint, fouille, desrobe & prend
Ce qui peut, donne & fait ayse doux & utille,
Que l'oeil, le sens, l'esprit voit, comprend & aprend
Le hault, le long, l'obscur, bas & brief & facille.

_↑_

1874

d'AUBIGNÉ, Agrippa, *Œuvres complètes*, tome troisième, Paris, Alphonse Lemerre, 1874, *Poésies diverses*, *Sonnets*, XVIII, p. 255 [4 vers rapportés].
<https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k5784132f/f260>

Texte modernisé

Du plus subtil du feu, de l'air plus agréable,
Du sang plus pur et net, du corps plus précieux,
Comme un autre soleil pour éclairer ces lieux,
Tu fus fait à nature un chef-d'œuvre amiable,
Tu es donc pur et beau, redouté, désirable
Du sang et de l'humeur, du renom et des yeux
Et ton âme épuisa tous les trésors des Cieux,
Et ton corps, le trésor de la terre habitable,
Mariage très saint de Cybèle, du Ciel
Le nectar, l'ambroisie et le sucre et le miel :
Ô accompli repos d'une grâce éternelle
Qui en digne sujet épuisant ses trésors,
De feu, d'air, sang, d'humeur pure, vive, haute et belle,
Créa, fit, mit, forma âme, esprit, cœur et corps.

Texte original

Du plus subtil, du feu, de l'aer plus agreable,
Du sang plus pur & net, du corps plus pretieux,
Comme un aultre soleil pour esclairer ces lieux,
Tu fus faict à nature un chef d'euvre amyable,
Tu es donq' pur & beau, redouté, desirable
Du sang & de l'humeur, du renom & des yeux
Et ton ame espuisa tous les tresors des Cieux,
Et ton corps, le tresor de la terre habitable,
Mariage trés sainct de Cybelle, du Ciel
Le nectar, l'enbrosie & le sucre & le miel :
O accomply repos d'une grace eternelle
Qui en digne subject espuisant ses thresors,
De feu, d'aer, sang, d'humeur pure, vive, haulte & belle,
Crea, fist, mist, forma ame, esprit, cueur & corps.

_↑_